

# France Forum

- *Le club de Rome a-t-il changé ?*
- *Problématique de l'anti-foule*
- *Actualité du personnalisme*
- *La rigueur et la vigueur*
- *Soljénitsyne et le pluralisme*
- *La fin du travail*
- *La gloire et la honte*
- *Arts et lettres*

Jean-Claude LAMBERTI - Jean-Marie DOMENACH - Alain DUSAULT -  
Charles DELAMARE - Jacques NANTET - Gérard ADAM - Jean BOISSONNAT -  
Philippe SENART - Yvan CHRIST - Dominique-André KERGAL - François FEJTO -  
Jean CHELINI - J. D. DURAND - Jean TEITGEN - Étienne BORNE -

# S'unir pour aller plus loin.

S'unir pour aller plus loin, s'unir pour agir, mais aussi affirmer la diversité des hommes et des femmes qui le composent, c'est la force du Crédit Mutuel.

Union basée sur la démocratie : les sociétaires ont la parole et, originalité significative, ils participent à la désignation des administrateurs et des présidents de chaque Caisse.

Union, source de mieux-être pour chacun : par la redistribution de l'épargne commune sous forme de prêts au plus juste prix, par la mobilisation des investissements au profit de la région, de la qualité de l'environnement et de la promotion de la vie associative, les Caisses mutualistes concourent à l'épanouissement de tous.

Au Crédit Mutuel, on peut compter les uns sur les autres.

**Crédit  Mutuel**

les uns les autres.

# FRANCE FORUM

## COMITÉ DE DIRECTION

**Etienne Borne, Henri Bourbon**

6, rue Paul-Louis Courier - 75007 Paris

C.C.P. Paris 14.788-84 - Tél. 544.75.50

Abonnement annuel ..... 100 F

Abonnement de soutien ..... 120 F

## *Sommaire* **213 - 214**

**Juillet - Septembre 1984**  
**25 F**

## DOSSIERS ET ÉTUDES

- LE CLUB DE ROME A-T-IL CHANGÉ ?**  
PAR JEAN-CLAUDE LAMBERTI ..... p. 2
- PROBLÉMATIQUE DE L'ANTI-FOULE**  
PAR JEAN-MARIE DOMENACH ..... p. 11
- ACTUALITÉ DU PERSONNALISME**  
PAR ALAIN DUSAULT ..... p. 16
- LA RIGUEUR ET LA VIGUEUR**  
PAR CHARLES DELAMARE ..... p. 22
- LE POINT DE VUE DE JEAN BOISSONNAT** ..... p. 26
- SOLJENITSYNE ET LE PLURALISME**  
PAR JACQUES NANTET ..... p. 30
- A PROPOS DE "LA FIN DU TRAVAIL"**  
**DE MICHEL DRANCOURT**  
PAR GÉRARD ADAM ..... p. 32
- MÉMOIRE DE FRANÇOIS DE MENTHON**  
PAR HENRI BOURBON ..... p. 34

## ARTS ET LETTRES

- LA VIE LITTÉRAIRE**  
PAR PHILIPPE SENART ..... p. 35
- LA CULTURE ÉCLATÉE**  
PAR YVAN CHRIST ..... p. 42
- JEAN BAZAINE ET ANDRÉ FRÉNAUD** ..... p. 44
- LE CONQUÉRANT DES MOTS PERDUS**  
PAR DOMINIQUE-ANDRÉ KERGALE ..... p. 46

## NOTES DE LECTURE

- LE SYSTÈME COMMUNISTE MONDIAL D'ANNIE KRIEGLER**  
PAR FRANÇOIS FEJTO ..... p. 54
- L'IMPITOYABLE GUERRE CIVILE D'HENRI AMOUROUX**  
PAR JEAN-DOMINIQUE DURAND ..... p. 55
- J'AVANCE COMME UN ANE.. DE ROGER ETCHEGARAY**  
PAR JEAN CHELINI ..... p. 57
- BONHEURS, BONHEUR DE JEAN ONIMUS**  
PAR JEAN TEITGEN ..... p. 57
- LA CRIMINOLOGIE DE GEORGES PICCA**  
PAR HENRI BOURBON ..... p. 58
- LE SYSTÈME POLITIQUE D'ISRAËL DE CLAUDE KLEIN**  
PAR JEAN-DOMINIQUE DURAND ..... p. 59

## PROPOS DU TEMPS

- LA GLOIRE ET LA HONTE**  
PAR ÉTIENNE BORNE ..... p. 62

# LE CLUB DE ROME A-T-IL CHANGÉ ?

par Jean-Claude LAMBERTI

**L**e lecteur du 10<sup>e</sup> rapport présenté au Club de Rome par Bodhan Hawrylyshyn ne peut manquer d'être surpris : il n'y retrouve, ni l'annonce de catastrophes imminentes, ni l'usage péremptoire de conclusions tirées des ordinateurs, qui avaient, lors de la publication du 1<sup>er</sup> rapport en 1972, impressionné l'opinion si fortement et si défavorablement qu'aujourd'hui encore aux yeux du grand public l'image du Club de Rome se dégage mal de celle de ses premiers travaux. Pourtant, en dix ans de recherches méthodiquement menées, le Club a su dépasser les limites étroites de ses premières positions, conquises par une action aussi spectaculaire que brutale, une "action de commando", comme le reconnaissait son président-fondateur, Aurélio Peccei (1). En lisant le livre de Bodhan Hawrylyshyn : "*Les itinéraires du futur*" on découvre une vision équilibrée du monde d'aujourd'hui et de demain, fondée sur un usage de l'analyse systémique plus souple et mieux adapté à l'étude des systèmes sociaux que ne l'avait été la pratique très formelle du systémisme modélisé par J.W. Forrester, et mis en œuvre par Dennis Meadows dans son étude des "*Limites de la croissance*" (2). L'évolution des méthodes et des centres d'intérêts, lisible, au fil des rapports successifs, permet à chacun de s'interroger sur la doctrine et les stratégies du Club et d'entrevoir, au-delà de son indispensable adaptation à une situation mondiale en rapide évolution, les tensions internes et les arbitrages entre des orientations divergentes. L'objet de cet article est de mettre à jour cette dynamique intellectuelle en repérant d'abord dans les premiers rapports l'expression de ce qu'Aurélio Peccei appelait la "problématique mondiale", pour montrer ensuite la contradiction interne de cette problématique, et analyser enfin l'orientation nouvelle qui se dégage des derniers rapports, et notamment des "*Itinéraires du futur*".

## LA PROBLÉMATIQUE MONDIALE

Au point de départ du Club de Rome, il y a une interrogation passionnée sur l'avenir de l'humanité, et, chez les hauts techniciens et scientifiques qui le composent la certitude que l'homme de la fin du XX<sup>e</sup> siècle ne contrôle pas suffisamment les effets du progrès technique et de la croissance économique. Leur angoisse naît du décalage entre la situation réelle du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, et la perception qu'en ont les hommes, prisonniers, en général, des mirages de la croissance quantitative et de l'euphorie qu'elle entretient. Le grand dessein d'avenir du Club résulte du besoin d'appivoiser et d'humaniser la science ou plus exactement ses applications techniques, ce qui suppose la mise au point de méthodes d'analyse et de stratégies nouvelles. Alors que les problèmes rencontrés aujourd'hui sont de plus en plus complexes, interdépendants et se posent à l'échelle planétaire, les hommes continuent à croire qu'ils peuvent recevoir, par le miracle du progrès technique continu, une solution adéquate, après avoir été analysés séparément, un à un, et pris en charge dans le cadre national. Mais il est impossible de traiter valablement ainsi de l'énergie, des ressources alimentaires, et de l'équilibre démographique, de la pollution, des réserves minérales, des rapports Nord-Sud etc..., car la multiplication des échanges économiques établit un réseau de plus en plus serré d'interdépendances entre les divers acteurs, les ressources disponibles et les contraintes de l'action. Aussi, Aurélio Peccei a cru devoir formuler une prophétie de crise, et, sans être cru beaucoup plus que Cassandre, il n'a pas cessé d'affirmer que l'humanité ne pourrait éviter de graves troubles, et assurer sa survie, qu'à condition de prendre conscience de cet enchevêtrement des problèmes contemporains à l'échelle mondiale. Ce qu'il appelait "la problématique mondiale" n'était rien d'autre que l'en-

semble, très fortement intégré selon lui, de tous ces problèmes. Il considérait que la société humaine était de plus en plus menacée par le double mouvement de croissance des interdépendances, et de déclin, ou d'insuffisance, des mécanismes de régulation. C'est pourquoi il fonda le Club, en lui donnant un double but : "promouvoir et diffuser une compréhension plus sûre, plus approfondie de la situation de l'humanité"...et, seconde ambition, "stimuler l'adoption de nouvelles attitudes politiques et des institutions capables de redresser une telle situation" (3).

La maîtrise technique de l'analyse des systèmes, et, plus précisément, les principes de la dynamique des systèmes exposés par son maître Jay Forrester, ainsi que la faculté d'utiliser des ordinateurs modernes à grande vitesse, incitèrent Dennis Meadows à appliquer à l'étude des phénomènes sociaux les méthodes mises au point pour l'analyse des systèmes physiques. Ses études portèrent sur l'évolution de cinq grandeurs mondiales : population, produit industriel par tête, quota alimentaire individuel, indice de pollution et stock résiduel de ressources naturelles non renouvelables. A la demande du Club de Rome, il construisit un modèle fournissant en fonction du temps les valeurs simultanées des cinq grandeurs, compte tenu de leurs liens d'interdépendance. Or l'évolution de diverses grandeurs, et, en particulier, de la population et de la croissance économique révéla des lois de croissance exponentielles. Or, si l'on préfère une expression plus concrète, des rythmes rapides d'accroissement, un taux de croissance annuel de la population mondiale de 2,1 %, par exemple, équivalent à un doublement en 23 ans. Les hypothèses testées furent, en premier lieu, bien entendu, le maintien des tendances actuelles, mais aussi des variations qui, à première vue auraient pu sembler généreusement favorables, comme le doublement des ressources naturelles ou l'économie substantielle de ces ressources grâce au recyclage, une baisse des 3/4 de la population par unité de production, le doublement de la productivité agricole, le contrôle des naissances etc... Or, dans tous les cas examinés, le système économique était condamné à s'effondrer au début du XXI<sup>e</sup> siècle, à des dates variables selon les cas. Aucune des hypothèses présumées favorables ne modifiait fondamentalement le comportement global du système ; en reculant dans chacune des variantes le butoir constitué par la limite naturelle de l'une des grandeurs, on n'évitait pas au système de venir se heurter, un peu plus tard seulement, aux autres limites. Seul le freinage combiné de toutes les variables permettrait de maintenir un équilibre durable. La conclusion du rapport est donc qu'il existe des limites physiques à la croissance du fait des dimensions finies de la planète, et que, même en admettant que la croissance économique puisse résoudre tous les problèmes qui se posent au fur et à mesure de sa progression, il est clair qu'elle ne peut continuer indéfiniment à un rythme soutenu. Des conséquences désastreuses pour l'humanité sont inévitables si des actions énergiques ne viennent pas briser la tendance à la croissance exponentielle des variables-clés. Pour les auteurs

du rapport, il était encore temps en 1972 d'éviter l'effondrement final du système, mais la situation appelait des mesures draconiennes, notamment en ce qui concerne la limitation de la population et de l'industrialisation. Au terme du procès, certains des lecteurs du rapport ont cru que la croissance économique elle-même était condamnée et quelques journalistes lancèrent le mythe de "la croissance zéro". Sicco Mansholt, qui était alors président de la Commission de la Communauté économique européenne, conclut qu'une planification mondiale était nécessaire pour assumer les limitations démographiques et économiques nécessaires. Ce faisant, il allait au-delà des conclusions de Meadows et devait susciter, comme le rapport du Club de Rome, et plus encore que lui, de nombreuses contradictions, les plus vigoureuses et les plus célèbres étant celles d'Alfred Sauvy (4) et de Raymond Barre, qui était à ce moment-là vice-président de la Commission de Bruxelles.

Le modèle utilisé par Meadows appelait des critiques méthodologiques. Il était facile de remarquer que les interactions analysées étaient partielles et schématiques. De plus le globalisme du modèle mondial n'avait guère de sens, car la théorie des systèmes ne s'applique pas aux ensembles sociaux dont les éléments - individus ou nations - présentent des caractéristiques spécifiques fortement marquées et sont reliés par des règles de comportement assez lâches. Autrement dit : le monde humain n'est pas assez fortement intégré pour que l'on puisse arriver à des résultats significatifs en le considérant comme un système unique. Enfin, l'application de la théorie des systèmes physiques à des systèmes sociaux éliminait dans le modèle Meadows toute possibilité de prendre en compte les innovations techniques et les mutations réorganisatrices du système (5). L'hypothèse sous-jacente selon laquelle des innovations techniques et changements de structure importants n'interviendraient pas d'ici à la fin du siècle était évidemment très fragile et cette objection, qui met en lumière la difficulté de toute prévision à long terme, suffisait à elle seule à relativiser les conclusions du rapport. De plus en postulant implicitement l'absence d'innovation, Meadows faussait gravement le problème des réserves naturelles et les critiques ne manquèrent pas de lui faire observer que celles-ci ne pouvaient être assimilées à un trésor naturel, et que leur évaluation, dépendait des conditions techniques et économiques de l'exploitation. Il suffit en effet que le progrès technique, ou l'évolution des prix relatifs rentabilise une exploitation jusque là dépourvue de sens économique pour que les réserves correspondantes soient réévaluées en hausse. Peut-être connaissons-nous demain l'exploitation minérale des océans sur une grande échelle ? Et dans la mesure où la limitation des ressources n'est pas aussi rigide que l'a cru Meadows ne doit-on pas repousser le spectre de la surpopulation ? Aucun des problèmes évoqués par le Club de Rome n'a le caractère de fatalité qu'il leur a prêté, mais ses avertissements n'ont pas été inutiles cependant, car ils ont éveillé l'idée de mieux mesurer les risques de l'avenir. Les critiques paresseux se sont contentés d'opposer au catastrophisme du

Club de Rome les estimations d'Herman Kahn, qui au même moment assurait que la terre pourrait nourrir, en 2176, 15 milliards d'hommes qui jouiraient d'un revenu par tête de 20.000 dollars (à comparer au revenu moyen de 1300 dollars pour les 4 milliards d'habitants en 1976).

Aurélio Pececi

Mais, à si longue distance, le pays de Cocagne d'Herman Kahn n'a-t-il pas un caractère aussi aléatoire que l'apocalypse annoncée par le Club de Rome? Des prévisions moins lointaines, à horizon de 5 à 10 ans, sont infiniment plus significatives pour l'action et pour tirer des conséquences pratiques du rapport, il faut comme l'a noté Raymond Barre, "déplacer l'attention du danger de l'épuisement des ressources et de la surpopulation vers les répercussions de certains pénuries ou inégalités sur les comportements sociaux et politiques" (6). Tout en s'engageant dans le débat des finalités de la croissance, le vice-président de la Commission de Bruxelles cherchait à définir le type de croissance le mieux adapté aux nouvelles aspirations de la société, et après avoir mis l'accent sur trois problèmes d'avenir pour les sociétés européennes - l'emploi, les nuisances et l'aménagement de la vie urbaine - il concluait en refusant de suivre le Club de Rome dans sa condamnation de la croissance, mais, ajoutait-il, "il ne saurait y avoir de croissance à tout prix ; la croissance doit être contrôlée en fonction de considérations sociales et humaines" (7).

A l'intérieur même du Club de Rome des critiques se

firent jour sur le globalisme du modèle et sur ses imperfections techniques. C'est d'ailleurs sous la plume d'un membre français du Club, Jean-Claude Lattès que l'on peut trouver sous le titre : "*Pour une autre croissance*" (8) à la fois une réflexion sur la portée et les limites du rapport Meadows et une très fine critique de ses déficiences méthodologiques. Le second rapport du Club de Rome tint d'ailleurs compte des critiques principales adressées à Meadows, et ses auteurs, Mesavovic et Pestel, au lieu d'agréger toutes les données à l'échelle du monde, prirent soin de distinguer 10 sous-systèmes en interaction, avant de procéder à l'analyse de scénarios qui faisaient apparaître, selon les diverses conditions qui les définissaient, des catastrophes à l'échelle "régionale" d'un ou plusieurs sous-systèmes, mais aussi les moyens d'éviter de telles crises. Les deux rapports suivants semblent également corriger les traits les plus critiqués du rapport Meadows. Aussi avec l'économiste hollandais Jan Tinbergen c'est un certain retour au concret qui s'effectue, et son rapport, intitulé en français : "*Nord-Sud, du défi au dialogue*" (9) formule des propositions claires et cohérentes qui constituent une importante contribution au grand débat engagé par l'Assemblée Générale des Nations Unies en 1974 et 1975. Quant à Dennis Gabor et Umberto Colombo, ils ont réfléchi au reproche souvent fait à l'équipe Meadows d'avoir sous-estimé les possibilités futures du progrès technique et leur rapport, présenté en 1976, sous le titre "*Sortir de l'ère du gaspillage*" (10) conclut que le développement technologique peut repousser les limites de la croissance fixées avec trop de pessimisme par Meadows, et éviter l'effondrement du système économique à condition toutefois d'un immense effort de réduction des gaspillages et de coordination des politiques économiques et technologiques à long terme.

La grande presse, et, de façon plus générale, l'opinion, ont si fortement réagi à la mauvaise nouvelle des "*limites de la croissance*" que les publications ultérieures du Club ont été, par comparaison, presque ignorées du grand public, dans leur contenu propre, et dans les correctifs, de méthode et de fond, qu'elles apportaient au premier rapport. L'image du Club de Rome, une fois figée ainsi dans sa forme la plus simple et la plus choquante, n'a pas manqué d'attirer des critiques démesurées par rapport à ses activités réelles. A cet égard, l'exemple le plus caractéristique et fourni par le livre de Philippe Braillard : "*L'imposture du Club de Rome*" (11). On dirait plus volontiers les mérites de ce livre si son titre provocant et injustifiable ne l'affligeait pas d'une marque déplaisante, dont on ne sait si elle relève du goût incontrôlé de la polémique ou de la recherche publicitaire. Quoiqu'il en soit, l'ouvrage est loin d'être sans intérêt, bien qu'il mêle des analyses de valeurs très inégales, qui n'emportent pas toujours l'adhésion du lecteur. Malgré sa prétention à l'objectivité scientifique et à la neutralité politique, le discours du Club de Rome est dénoncé comme hautement idéologique (p.79 et 119). L'auteur reconnaît que le Club a fait œuvre utile en dénonçant l'illusion d'une croissance matérielle sans limites (p. 57) mais il lui

reproche, avec quelque arbitraire, semble-t-il, d'avoir utilisé ce qu'il appelle "le mythe de la fin" pour mobiliser les énergies dans la peur de la catastrophe, autour des modèles d'action qu'il proposait, ce qui lui aurait permis "de réintroduire subrepticement et sous une autre forme le mythe du progrès que l'on prétend détruire" (p.57). Avouons quelque difficulté à suivre la danse de ces mythes agiles qui entrent et sortent du lieu du débat si subtilement que seul, peut-être, l'auteur de "*L'imposture du Club de Rome*" peut en suivre les mouvements. Une seule évidence pour nous : Philippe Braillard va trop loin lorsqu'il conclut à "une évidente imposture" (p.57). Peut-être a-t-il eu tort de vouloir introduire dans son analyse des catégories empruntées au remarquable ouvrage de son collègue et compatriote Genevois le Professeur André Reszler : "*Mythes politiques modernes*" (12). Il n'est pas faux toutefois de noter, comme il le fait, que l'annonce de la catastrophe procède du mythe et qu'elle est étrangère à la rationalité scientifique (p.118-119). Mais il aurait dû noter aussi la maturation du Club de Rome qui l'a éloigné progressivement du catastrophisme de ses débuts. De façon générale, l'ouvrage, qui apporte des informations claires et utiles, ne nous semble pas tenir assez compte de l'évolution du Club, pourtant très significative, comme nous essaierons de le montrer. Remercions, cependant, avant d'aller plus loin, Philippe Braillard d'avoir apporté dans un domaine où il est orfèvre - celui des relations internationales (13) - des analyses très éclairantes. Il a relevé avec précision l'importance exagérée du concept d'interdépendance, chez Aurélio Peccei et son aboutissement dans l'antiétatisme et le mondialisme (p.81). Et personne mieux que lui n'a montré la sous-estimation, dans les travaux du Club, de la dimension conflictuelle, c'est-à-dire politique, des grands problèmes mondiaux. Mais il reste que, sur ce point même, comme sur beaucoup d'autres, les attitudes des membres du Club de Rome sont diverses et évolutives.

## RÉVOLUTION HUMANISTE OU PLANIFICATION MONDIALE ?

A vrai dire le Club de Rome n'a cessé de s'adapter à une situation mondiale changeante et, de rapport en rapport, d'affiner ses études et de corriger au besoin ses positions antérieures. Le catastrophisme s'estompe peu à peu, mais surtout l'approche mécaniste, et quelque peu scientifique du début, cède de plus en plus la place à la considération de leurs aspects humains. Ce mouvement commence dès le deuxième rapport qui ne se limite pas à l'étude des seules variables physiques, mais inclut, au sommet du système hiérarchique utilisé comme modèle, au-dessus des strates de l'environnement, de la technologie et de l'économie, une strate collective et une strate individuelle et tente de prendre en compte les systèmes de valeurs. C'est ainsi que l'on peut lire dans "*Stratégie pour demain*" : "Nous avons tous à nous éveiller à une conscience du monde... Pour assurer la survie de l'espèce humaine, nous devons apprendre à nous identifier aux générations futures" (p.154) et les auteurs affirment qu'il

existe d'autres limites à la croissance que les limites physiques, "des limites de nature "interne" plutôt qu'"extérieure": celles qui tiennent à l'homme lui-même" (p.157), et, sur ce point, ils citent (p.157-158) un texte d'Aurélio Peccei : "En général, nous négligeons ces limites parce qu'elles sont impondérables et relèvent de la noosphère : du domaine de l'intellect, de la raison, de la compréhension de soi-même et du monde et finalement, de l'esprit. L'homme s'est à ce point adonné à la construction de systèmes artificiels de plus en plus vastes et complexes, qu'il en garde difficilement la maîtrise : il y perd à la fois le sens de sa destinée, et celui de la communion avec la nature et le transcendant". Alors que les quatre premiers rapports remis au Club de Rome avaient surtout mis en lumière les limites physiques qui barraient l'horizon du XXI<sup>e</sup> siècle, Aurélio Peccei, de plus en plus attentif aux limitations culturelles du développement, confia à Ervin Laszlo la rédaction d'un rapport sur les buts de l'humanité. Ce 5<sup>e</sup> Rapport au Club de Rome confronte les aspirations étroites et les buts à court terme poursuivis par les peuples d'aujourd'hui aux buts à long terme qui devraient être adoptés pour humaniser le monde. L'écart entre les deux types de buts définit pour l'équipe de Laszlo une limite "interne" du développement de l'humanité, et seul son dépassement pourrait éviter aux hommes de venir se heurter aux limites externes mises en lumière par les précédentes études. Le rapport ouvre la voie à un "nouvel humanisme" fondé sur l'humanité plutôt que sur l'individu humain. La perspective en vérité reste beaucoup plus bornée que celle d'Auguste Comte, que l'on ne peut manquer d'évoquer ici, à la rencontre de ce nouvel appel à une religion de l'humanité, proféré au nom de la science, mais cette fois c'est le raisonnement utilitaire et technique qui prime, et le recours à l'éthique universelle a un rôle instrumental plutôt que final. Le rapport appelle à une véritable "révolution" qui imposerait une solidarité mondiale dans la poursuite d'objectifs globaux à long terme en matière de sécurité, d'alimentation, d'énergie et de ressources naturelles. Il y a là un tournant que le Club de Rome a pris très délibérément lorsqu'il décida de passer de l'avertissement prophétique à des propositions politiques globales. Aurélio Peccei ne le cache pas et lorsqu'il raconte, dans "*La qualité humaine*" (p.208) sa rencontre avec Laszlo, il écrit : "Le moment était venu de passer de la phase du choc pur, indispensable pour alerter les gens du danger qu'ils couraient, à un nouveau stade caractérisé par la vision positive de ce que l'évolution humaine peut vraiment réaliser dans un avenir proche". Et il cite (p.209) Laszlo, en parfait accord avec lui : "Nous devons trouver des idéaux de réalisation fonctionnellement équivalents aux mythes locaux et régionaux, aux religions et aux idéologies des sociétés saines (du passé) mais en opérant sur un niveau global". Les nouvelles sources d'idéaux seront à l'avenir, selon Peccei, le sens du global développé par la vision systémique de l'univers et la perception du nouveau rôle de l'homme sur la terre. Les aspects principaux du nouvel humanisme, outre le sens de la globalité, peuvent se définir par l'amour de la justice et l'horreur de la violence (p.216).

Les circonstances ont concouru au changement d'orientation du Club autant que ses propres réflexions. Après la première crise pétrolière de 1973, il eut été absurde de continuer à dénoncer les illusions de la croissance rapide. Aussi, dès la réunion de Tokyo en septembre 1973, les membres du Club cherchent à définir une vision globale des problèmes humains et se préoccupent des crises qui s'annoncent plus proches qu'ils ne l'avaient cru eux-mêmes, et sans attendre le coup d'arrêt des limites physiques de la croissance définies par Meadows. Et déjà Peccei recommande de scruter le cœur et l'esprit des hommes pour y trouver l'origine des crises à venir, économiques, sociales et politiques. Changement décisif, le Club entre, dès 1974, en contact avec les dirigeants politiques, et il tend à se comporter à partir de cette date comme une organisation internationale non gouvernementale, selon l'expression de son Président, tandis que Philippe Braillard, préfère le considérer comme un groupe de pression transnational. Invités à Salzbourg, en février 1974, par le Chancelier Bruno Kreisky, Aurélio

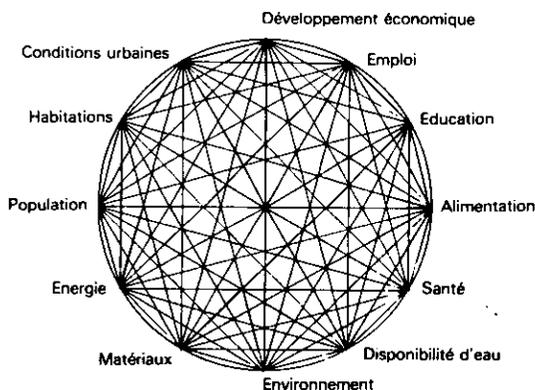
Peccei, accompagné de dix membres du Club participe à une conférence qui réunit les présidents Léopold Senghor du Sénégal et Luis Echeverria du Mexique et les Premiers ministres Olaf Palme de Suède, Pierre Trudeau du Québec, Joop Den Vyl des Pays-Bas et Nelle Celio, ancien président de la Confédération Helvétique ainsi que les représentants personnels du président algérien Houari Boumediene et des premiers ministres Ali Bhutto du Pakistan et Liam Cosgrave d'Irlande. Ils étaient là, dit Peccei, "en tant que citoyens du monde" et, en conclusion, "la Déclaration de Salzbourg" indique "qu'un nouvel esprit sans équivoque, de solidarité et de coopération actives entre tous les peuples et nations - que nous appelons l'Esprit de Salzbourg - est indispensable pour que l'humanité puisse faire face au défi de notre époque" (p.15). L'année suivante, en juillet 1975, le président Echeverria réunit à Guanajuato une vingtaine de membres du Club de Rome et les représentants des 22 pays, autour du thème: "Solidarité pour la paix et le développement".

Ainsi le Club a-t-il pensé contribuer dans les années 1974 et 1975 à la définition d'un nouvel ordre mondial. Parallèlement les études entreprises se sont éloignées de la première formulation de la problématique mondiale pour devenir plus positives. C'est en 1974 que Laszlo a été chargé d'établir son rapport sur les buts de l'humanité, et les rapports qui ont suivi le sien révèlent l'inflexion nouvelle des travaux. Le 6<sup>e</sup> Rapport, confié à Thierry de Montbrial traite du problème numéro un du moment sous le titre: "Energie, le compte à rebours" (16) dans la mesure où il montre la probabilité d'une deuxième crise de l'énergie d'ici la fin du siècle, il peut se rattacher aux premiers, mais il est à noter qu'il n'apporte pas de vastes considérations sur le système mondial et qu'il traite avec réalisme d'un seul problème, en formulant pour terminer des propositions simples. J. Botkin, M. Malitza et M. Elmandjara sont les auteurs du 7<sup>e</sup> rapport: "On ne finit pas d'apprendre" (17); ils montrent que, dans un monde de mutations accélérées comme le notre, l'éducation doit doter l'homme d'une capacité permanente d'apprendre et de changer. Ils définissent une nouvelle conception de la formation: "l'apprentissage innovateur", c'est-à-dire, capable de développer les ressources humaines d'anticipation, de participation et de compréhension dans le respect de l'identité de chacun et des diversités culturelles; l'accent est ici mis clairement et exclusivement sur le développement humain.

Quant au 8<sup>e</sup> Rapport rédigé par Maurice Guernier: "Tiers-monde: trois quarts du monde" (18), il est évident qu'il veut préciser, sinon corriger, les orientations trop générales du rapport numéro 3, présenté par Tinbergen, et formuler des propositions concrètes immédiatement applicables. Le 11<sup>e</sup> Rapport revient sur la question, en soulignant plus fortement encore le rôle des facteurs culturels. Dédié à la mémoire de Maurice Guernier et présenté par René Lenoir il porte un titre qui dit hautement son originalité: "Le Tiers-monde peut se nourrir" (19). La faim existe dans notre monde, et elle constitue, comme le rappelle l'auteur "un défi majeur pour notre

## Aires d'interdépendance (\*)

Vision très simplifiée et schématisée du réseau de facteurs objectifs qui interagissent entr'eux et avec les facteurs humains et sociaux qui ne sont pas représentés dans l'illustration. Il en résulte des milliers de points nodaux, dont plusieurs critiques, qui constituent la problématique avec laquelle nous devons tous nous mesurer, du niveau local au niveau global.



(\*) Adapté de *The State of the Planet*, Edité par Alexander King, Pergamon International Library, Oxford, 1980.

Révolution humaniste ou planification mondiale

science et notre conscience. Le relever constitue le préalable de la paix" (p.15). Cependant le ton du livre est moins dramatique que celui des rapports de la Commission Brandt. L'idée essentielle, brillamment présentée dans la préface d'Edgard Pisani, est que les solutions sont avant tout culturelles et politiques. Il ne s'agit plus cette fois des limites des ressources naturelles ni de planification mondiale et encore moins de répondre au modèle de développement. René Lenoir part tout au contraire de l'idée que l'on s'est fourvoyé jusqu'à maintenant en privilégiant un seul modèle de développement. Le Tiers monde doit avant tout compter sur lui-même et mobiliser ses ressources humaines (p.18). Il peut se nourrir, conclut l'auteur, s'il renonce aux modèles de vie imités de l'étranger et aux habitudes alimentaires importées : mais il devra parier sur les collectivités de base, développer la démocratie locale et la volonté de rester lui-même (p.154-159). On voit assez, sur ces exemples, que les rapports présentés au Club n'ont cessé, depuis le deuxième, de préciser et, plus d'une fois, de rectifier les études précédentes.

Avec les rapports n° 9 et 10 une nouvelle étape est franchie puisqu'ils sont totalement exempts de ce catastrophisme de la problématique mondiale si caractéristique des premiers rapports et toujours plus ou moins présent à l'arrière-plan jusqu'au 8<sup>e</sup>. Nous traiterons plus loin du rapport de Bodhan Hawrylyshyn qui donne l'illustration la plus riche et la plus complète de la nouvelle manière du Club. Quelques mots auparavant pour souligner l'originalité du "*Dialogue sur la richesse et le bien-être*" de Orio Giarini (20). Il s'agit essentiellement d'une réflexion épistémologique sur le caractère dangereux et conventionnel de notre conception du P.N.B. et d'une tentative, assortie de propositions concrètes, de dépasser le cadre étroit de l'économie monétarisée. Chemin faisant, l'auteur relativise les pouvoirs de l'ordinateur, qualifié de "dieu de type technico-animiste", ce qui ne manque pas de faire sourire le lecteur qui se souvient des espoirs mis en cette sorte de divinité par les premiers rapports.

Mais l'affinement méthodologique et le retour de plus en plus net au réalisme, évidents dans les derniers rapports ne doivent pas nous faire oublier les changements profonds d'orientation qui apparaissent à un triple niveau. D'abord favorables à une action politique coordonnatrice au niveau du monde, ou peut-être même à une sorte de planification mondiale, les rapports au Club de Rome, au fur et à mesure que s'éloigne l'espoir d'une définition globale d'un nouvel ordre économique mondial, vont reconnaître, de mieux en mieux, la valeur des cadres d'action régionaux, ou même nationaux. D'autre part le déplacement progressif de l'intérêt, des limites physiques de la croissance aux limites qui tiennent à l'homme lui-même, conduit à corriger les premières approches par la prise en compte des facteurs culturels, et l'objectif du développement est appelé à remplacer l'objectif de la croissance économique. Dernier progrès enfin, le respect des identités culturelles apparaît comme une condition du développement ce qui conduit à écarter

l'espoir initial de solutions uniformes et globales des grands problèmes. Evolution ou contradiction du Club ? N'oublions pas que la situation mondiale a elle-même profondément évolué entre le premier rapport, antérieur au choc pétrolier de 1973 et les tous derniers, postérieurs, non seulement au deuxième choc pétrolier, mais aussi à la politique de détente Est-Ouest, et aux dernières chances de définition globale d'un nouvel ordre économique mondial. Les ouvrages d'Aurélio Peccei révèlent bien les aspects divers de cette évolution, et la contradiction entre l'idée, assez technocratique au départ, d'une sorte de mondialisme organisateur (21) et l'appel final à un "nouvel humanisme", une "révolution humaine", pour "la pleine réalisation de l'être humain", ce qui ne peut se faire, reconnaît l'auteur, que dans le respect des héritages culturels et de leur diversité (22). La comparaison de la "*Qualité humaine*" (1976) et des "*100 pages pour l'avenir*" (1981) montre qu'Aurélio Peccei, quant à lui, n'a pas abandonné la perspective catastrophiste, que l'on trouve d'ailleurs aussi dans le rapport "*Global 2000*" établi à la demande du Président Jimmy Carter. Mais dans les "*100 pages pour l'avenir*" lorsque certaines stratégies globales urgentes sont envisagées l'auteur précise qu'elles seront établies "sans qu'elles puissent être systématiques ou généralisées" (p.173). Il ne renonce pas définitivement cependant à la remise en ordre globable des axes Est-Ouest et Nord-Sud du système humain et il fait appel au courage de l'utopie (p.152). Mais le dernier livre ne porte plus la trace des projets technocratiques et des illusions de départ et l'auteur ne cache plus ses choix derrière des ordinateurs. L'impératif le plus urgent est maintenant de promouvoir le développement de l'homme, de lui "apprendre à être et à devenir en cohérence avec le monde nouveau, fantastique et mi-artificiel de sa création" (p.153-154) et l'auteur affirme hautement pour terminer la nécessité de "déterminer en l'homme la renaissance de l'esprit" (p.166).

## VERS DES SOCIÉTÉS PLUS EFFICACES

Les livres de Peccei semblent juxtaposer deux sortes d'exigences, sans s'interroger sur les interactions entre les attitudes et les valeurs choisies d'une part, et d'autre part, l'efficacité économique et politique des sociétés, qui est recherchée elle aussi. Or c'est précisément à cette question que veut répondre le livre de Bodhan Hawrylyshyn. Un livre explosif, mais qui témoigne aux yeux de beaucoup de ses lecteurs, et notamment de son préfacier Aurélio Peccei, d'une certaine sagesse, qui nous aide à voir ce que le monde peut être demain, et ce qu'il doit être. "*Les itinéraires du futur*" (23) révèlent l'expérience très riche et très variée de l'auteur, et une rare polyvalence culturelle, qu'explique pour une part sa vie. Ukrainien de naissance, envoyé par les Allemands dans un camp de travaux forcés lorsqu'il avait dix-huit ans, évadé et engagé dans les rangs alliés, puis naturalisé canadien, il devint ingénieur du génie mécanique de l'Université de Toronto, après avoir été quelque temps bûcheron dans les forêts canadiennes, puis éducateur. Il travaille ensuite pour les Nations-Unies en Europe et il acquiert un docto-

rat en sciences économiques et sociales de l'Université de Genève. Après plusieurs années consacrées à la recherche scientifique, il devint une autorité en matière de gestion des affaires internationales et de formation des cadres. Il réside aujourd'hui en Suisse où il dirige l'institut international du management à Genève. Il a vécu de longues périodes sous cinq régimes différents par l'idéologie et les institutions politiques, comme par l'organisation et le niveau de développement économiques. Voilà de quoi aiguïser son sens de la relativité et stimuler ses dons pour les analyses pluridisciplinaires.

Les indicateurs économiques et politiques courants ne semblent pas suffisants à Bodhan Hawrylyshyn pour conduire à une compréhension ou une évolution de nos sociétés complexes. La condition minimale d'une étude pertinente de l'ordre sociétal est, pour lui, la connaissance des interactions entre ses trois éléments constitutifs : les valeurs, le régime politique et le système économique. Au départ, l'auteur distingue trois types de valeurs, trois régimes de base et trois types de système économique ; l'association plus ou moins harmonieuse des trois composantes délimite les chances d'efficacité et de bonne évolution. Les valeurs peuvent être "individualistes et compétitives" lorsque la valeur suprême reconnue est l'affirmation de l'individu ; lorsque l'individu reconnaît des obligations à l'égard des collectivités auxquelles il appartient et cherche à mener une action de concert avec les autres, on a affaire aux valeurs "du groupe coopératif", et l'être humain, dans ce cas, est considéré à la fois comme un individu et comme un membre du groupe, tandis que dans le troisième type de valeurs "égalitaires et collectivistes", l'individu n'existe plus que comme membre du groupe et ne trouve son accomplissement que dans l'existence commune. Les trois types de régime politique se définissent, en premier lieu, comme "pouvoir de contre-pouvoir", cette formule désignant les gouvernements représentatifs classiques ; "pouvoir consensuel", en deuxième lieu, là où les décisions sont prises collégalement comme en Suisse ou au Japon, directement ou par les représentants des diverses catégories de la population, en diverses instances qui ne se limitent pas au Parlement ; et enfin, le "pouvoir unitaire" qui correspond à ce que Montesquieu appelait le pouvoir despotique. Les systèmes économiques se partagent en trois types : le système de la libre entreprise, à l'américaine, le système de "la libre entreprise concertée", comme en France ou dans la République fédérale d'Allemagne, impliquant une coopération plus grande entre le Gouvernement, le monde des affaires et le monde du travail, et enfin l'économie dirigée. Il est clair que si l'on construit un modèle en prenant les premières options dans les trois ordres, on arrive à une image des Etats Unis d'Amérique au début du siècle tandis que l'URSS et la Chine s'imposent à l'imagination dès que l'on réunit les trois dernières options. Il est évident aussi que, dans une construction de ce type, tout l'intérêt de l'auteur s'attache aux choix médians et il donne en modèle le Japon qui illustre ce type de combinaison. Mais pour certains pays les éléments de l'ordre sociétal

sont moins homogènes, ce qui n'est pas nécessairement une infériorité. Ainsi la France et la R.F.A. combinent les valeurs et les institutions de type 1, avec une économie de type 2. Et la Suisse est donnée en exemple alors qu'elle combine des valeurs de type individualiste compétitif (type 1) et un régime de pouvoir consensuel (type 2). Bodhan Hawrylyshyn marque une certaine distance à l'égard du modèle politique américain et considère que le système bipartisan est, en général, générateur de frictions. La philosophie politique de l'auteur est clairement fédéraliste et, comme son compatriote Denis de Rougemont, il donne le système politique suisse en modèle à l'Europe en formation. Il laisse entendre plus d'une fois que son fédéralisme rejoint, à terme, le mondialisme de tradition au Club de Rome.

Le monde cependant n'est pas analysé ici comme un système existant, mais conçu comme un système en formation, et la différence est importante. L'analyse systématique pratiquée par Bodhan Hawrylyshyn ne prétend pas mettre en lumière des interdépendances mécaniques mais des homologues de structure plus ou moins marquées et des interactions qui peuvent être de diverses sortes, pas toujours contraignantes, et souvent limitées à des processus symboliques. Le lecteur des *Itinéraires du futur* trouvera peut-être que l'auteur fait appel à l'esprit de finesse plus souvent qu'à l'esprit de géométrie, et que sa méthode n'a pas de valeur démonstrative. Elle est cependant plus pertinente que l'application aux systèmes sociaux des méthodes d'analyse empruntées à l'analyse des systèmes physiques. Ici la notion d'interdépendance n'est pas exagérée, comme dans les premiers rapports, où elle jouait le rôle d'un principe totalisateur ; elle intervient seulement comme condition de coexistence ou de compatibilité entre certains seuils. La capacité d'innovation des acteurs est reconnue, ainsi que la complexité des effets de système, ce qui interdit toute prévision stricte et commande de représenter les liens entre les divers sous-systèmes de façon souple et mouvante. Nous sommes ici plus près de la sociologie de Talcott Parsons (24) que de la dynamique des systèmes de Forrester. Bodhan Hawrylyshyn présente la politique et l'économie comme les deux catégories les plus importantes d'interactions institutionnalisées, et dans son ouvrage l'étude des interactions à partir des schémas intelligibles des conduites humaines prend le pas sur l'analyse des interdépendances matérielles.

L'auteur ne renie cependant ni la problématique, ni les thèses fondamentales du Club de Rome. Mais sa méthode est originale : il analyse, non pas directement le système mondial, mais des évolutions nationales, possibles ou probables dans un environnement où l'interdépendance accrue apparaît comme un élément contraignant parmi d'autres. "Les facteurs, écrit-il, qui affecteront le plus l'humanité au cours des deux prochaines décennies sont discernables : croissance de la population, diminution des ressources, déclin de la "civilisation du pétrole", urbanisation rapide et chômage massif dans les pays du tiers monde, développement de l'éducation, plus hautes aspirations, interdépendance

accrue; et aussi une capacité mutuelle de destruction totale, d'où l'impératif d'une coexistence pacifique pour les différentes sociétés" (p.27). La thèse fondamentale défendue par Bodhan Hawrylyshyn est que les tendances à la cohérence du système mondial en formation peuvent l'emporter et l'emporteront probablement. Dans sa recherche de sociétés plus efficaces, l'auteur est conduit à penser que les valeurs individualistes et compétitives extrêmes ne sont plus adaptées à un monde où l'espace et les ressources s'amenuisent et elles seront donc infléchies vers des formes atténuées, ou vers des valeurs de type coopératif. D'autre part le mode d'existence collectiviste et la philosophie égalitaire ne correspondent ni à la nature de l'homme, ni aux besoins de l'avenir. Récusant donc les idéologies du pur libéralisme comme du socialisme collectiviste, l'auteur montre que les valeurs de type coopératif trouveront à l'avenir des conditions plus favorables à leur propagation. C'est dans cette perspective que l'auteur essaie de déterminer les gagnants et les perdants de l'an 2000. Les dimensions de cet article ne permettent pas de reproduire ici, même en les résumant, les analyses multifactorielles, souvent très fines, qui composent la partie centrale de l'ouvrage; elles portent sur

l'évolution de l'Europe (ce ne sont pas les meilleures pages) et de six grands pays: USA, URSS, Japon, Chine, Inde et Brésil. Disons seulement que, selon l'auteur, l'URSS se trouve à la croisée des chemins: elle peut - mais c'est peu probable - connaître une transformation pacifique en profondeur et retrouver une efficacité économique, ou bien le maintien du statu quo conduira à un éclatement. Les Etats-Unis, dont le dynamisme s'est quelque peu émoussé, pourraient retrouver leur grandeur et leur puissance par une ouverture plus grande sur la coopération et une participation démocratique directe de la population aux décisions. Le Japon apparaît comme un modèle d'efficacité bien adapté aux luttes du futur, et, dans un genre plus discret, l'auteur note les caractères exemplaires présentés par la Suède et surtout la Suisse. Au terme de ces analyses, se dégage un nouveau modèle de développement à long terme, différent de l'actuel modèle américain et caractérisé, à la fois, par l'efficacité économique, la plus large participation démocratique et l'esprit de coopération et de partage, dans le respect des droits individuels. Il définit un modèle idéal qui n'existe nulle part mais qui est conçu à partir d'une hypothèse de convergence de ses éléments déjà existants et en fonction de l'idée chère à l'auteur que, à mesure que l'espace et les ressources se rétrécissent dans une situation d'interdépendance croissante, les valeurs individualistes compétitives perdent de leur efficacité sociale, tandis que les valeurs de coopération deviennent un atout.

## LES MÉGALOPLES DE L'AN 2000

### 25 villes auront plus de 10 millions d'habitants (\*)

Comment tant de gens pourront-ils vivre ensemble décemment, entassés dans des espaces urbains limités et souvent non préparés à les accueillir?

Mexico	31,0
Sao Paulo	25,8
Tokyo-Yokohama	24,2
New-York (avec le N.-E. du New Jersey)	22,8
Shanghai	22,7
Beijing (Pékin)	19,9
Rio de Janeiro	19,0
Bombay	17,1
Calcutta	16,7
Jakarta	16,6
Séoul	14,2
Los Angeles-Long Beach	14,2
Le Caire-Giza-Imbaba	13,1
Madras	12,9
Manille	12,3
Buenos-Aires	12,1
Bangkok-Thonburi	11,9
Karachi	11,8
Delhi	11,7
Bogota	11,7
Paris	11,3
Téhéran	11,3
Istanbul	11,2
Baghdad	11,1
Osaka-Kobé	11,1

(\*) Fonds des Nations Unies pour les activités sur la population: Documents préparés pour la Conférence Internationale sur la Population et le Futur Urbain, Rome, 1-4 septembre 1980.

Un ordre mondial pourrait se former, pense Bodhan Hawrylyshyn et le monde n'est pas condamné à connaître la catastrophe dont les rapports antérieurs du Club l'ont si souvent menacé. Sur ce point, l'originalité de l'auteur est d'autant plus frappante que son rapport, centré sur les valeurs nécessaires à la constitution d'un ordre mondial, reprend la question déjà traitée par Ervin Laszlo dans le rapport n° 5, et que la traduction française des "Itinéraires du futur" a été publiée en 1983 en même temps que celle du dernier livre d'Ervin Laszlo: "*La crise finale*" (25) qui, comme son titre l'indique assez, ne renonce pas à tout catastrophisme. Avant 1990, selon l'auteur, des "banqueroutes d'Etats", suivies de dislocations politiques et sociales plongeront l'humanité dans une crise d'où elle pourrait, sous certaines conditions sortir renouvelée, selon le "scénario du phénix". On aimerait savoir si le Club de Rome a eu à choisir entre ces deux textes, ou plus exactement entre les orientations des deux rapporteurs possibles. Quoiqu'il en soit, on peut observer qu'aucun des auteurs ne présente de démonstration totalement convaincante. Renonçant à tout catastrophisme l'auteur des "*Itinéraires du futur*" traite la question avec plus de sobriété et de pertinence. Mais on peut se demander s'il n'a pas trop simplifié, à l'usage, l'analyse des interactions. Il ne suffit pas de montrer quel est le type de valeurs le mieux adapté à l'avenir pour pouvoir dessiner l'état futur du monde. Le but de Bodhan Hawrylyshyn était de présenter une analyse systémique de la situation actuelle, puis d'établir un modèle de l'ordre souhaitable, et enfin d'évaluer les probabilités des itinéraires du futur, et de déterminer plus

précisément ce qui est à la fois souhaitable et faisable. Il a parfaitement analysé les forces de cohérence et les freins à l'intégration mondiale mais il ne me semble pas avoir démontré sa thèse de "l'inévitabilité de l'ordre mondial" (p.220-224). A travers certaines expressions malheureuses (par exemple p.220, début, et p.225, début) le lecteur peut constater qu'il mêle quelque peu les diverses modalités du probable, du nécessaire et du souhaitable. On peut retenir, en tout cas, de cette analyse originale et qui marque un progrès à beaucoup d'égards sur les précédents rapports, la conception du nouvel ordre mondial, à la fois possible et souhaitable.

\*  
\* \*

Les rapports au Club de Rome sont toujours révélateurs des grands problèmes du monde et ils évoluent avec eux. Ainsi le Club a-t-il cédé à l'illusion si répandue dans les années 70 de croire que la lutte politique Est-Ouest aurait désormais moins d'importance que le conflit économique entre le Nord et le Sud (26). Une certaine sous-estimation des problèmes politiques est d'ailleurs une des constantes du Club, et c'est seulement dans les "Itinéraires du futur" que les nations apparaissent comme les acteurs de l'histoire. Mais du premier au dernier des rapports connus, on voit s'estomper la croyance naïve aux ordinateurs et aux extrapolations économiques simples. Les textes successifs portent la marque d'une maturation politique et morale et se font plus attentifs au facteur humain. Mais, sous le changement apparent, demeure la fidélité à l'esprit même de l'entreprise ; le premier rapport est déjà un témoignage contre une conception étroitement matérielle du progrès, et tous les rapports suivants ont cherché à définir les meilleures conditions du développement. Ne leur reprochons pas de révéler plus de problèmes que de solutions. C'est mieux ainsi. A chacun de réfléchir et d'agir en sa sphère.

Dans un club limité à cent membres, et sans secrétariat permanent, il est inévitable que la diversité des opinions soit en partie masquée par la doctrine du président. Surtout si celui-ci a le charisme d'Aurélio Peccei. Cet homme à la chevelure et à la moustache argentée, aux yeux noirs et attentifs rayonnait de générosité ; il a vécu totalement son angoisse du futur, en citoyen du monde, sans perdre jamais sa foi en l'homme. Un journaliste le compara un jour à Saint François (27). Cet infatigable voyageur, aux vues lointaines, à l'étroit dans son pays, ressemblait beaucoup plus à son compatriote Marco Polo, et il n'a pas toujours été entendu par ceux de ses contemporains dont il heurtait les préjugés. Il fut selon l'expression de Pierre Drouin, le "pèlerin du futur" (28). En introduction aux "Itinéraires du futur" il présentait le 10<sup>e</sup> rapport du Club de Rome "comme le dernier de toute une série". Mais qui peut dire ce que sera, sans Aurélio Peccei, la prochaine série de travaux du Club de Rome ?

Jean-Claude LAMBERTI

(1) Aurélio Peccei : "La qualité humaine", p.141 Stock. Paris, 1976.

Ingenieur Piémontais, né en 1908, de formation libérale et socialiste, il a connu les prisons fascistes et dirigé le département Fiat en Amérique latine après la guerre. Il créa en 1957 une firme de consultants, puis en 1964, une Compagnie d'investissements destinés à aider le développement du Tiers-monde, spécialement en Amérique latine. C'est en 1968, qu'il fonda le Club de Rome avec un groupe international de scientifiques, d'économistes et de sociologues. Il a publié "The Chasm Ahead" (mae Millan, New York, 1969), "L'heure de vérité" (Fayard, Paris, 1975), et, outre "la qualité humaine" déjà citée, "Cent pages pour l'avenir" (Economica - Paris, 1981). Aurélio Peccei est mort à Rome le 14 mars 1984.

(2) Dennis Meadows : "The limite to growth, A Report to the Club of Rome", traduit en français sous le titre : "Halte à la croissance" (Fayard, Paris, 1972). Jay W. Forrester qui eût l'idée initiale de cette étude et accepta de la superviser publia en 1971 : "World Dynamics".

(3) A. Peccei : "La qualité humaine", p.128-129.

(4) A. Sauvy : "Croissance zéro ?". Calmann-Lévy. Paris - 1973

(5) Cf. le numéro spécial France-Forum consacré à la théorie des systèmes (n° 150-151-152 - Octobre-novembre 1976) et notamment l'article de Bruno Lussato : "l'approche systémique et la compréhension des systèmes sociaux".

(6) (7) Raymond Barre : "Réflexions sur la lettre de M. Mansholt" au Président de la Commission. Document diffusé par la C.E.E. le 9 juin 1972. Cf. France-Forum (n° 118).

(8) Jean-Claude Lattès : "Pour une autre croissance". Seuil. Paris 1972

(9) Jan Tinbergen : "Nord-Sud, du défi au dialogue". Dunod. Paris. 1978. Le rapport a été présenté en 1976.

(10) Dennis Gabor et Umberto Colombo : "Sortir de l'ère du gaspillage". Dunod, Paris, 1978.

(11) (13) - (11) : Philippe Braillard : "L'imposture du Club de Rome" P.U.F. Paris. 1982 - (13) : A signaler du même auteur : "Théorie des relations internationales" P.U.F. (Coll. Thémis) 1977 et "L'impérialisme" P.U.F. (Coll. Que sais-je ? n° 1816). En collaboration avec Pierre de Senarclens - 1980.

(12) André Reszler : "Mythes politiques modernes". P.U.F. Paris. 1981

(14) Ervin Laszlo et alü : "Goals for mankind", Dutton, New York, 1977. Signalons également du même auteur : "Le systémisme, vision nouvelle du monde". Pergamon Press - Paris. Oxford - New York - Frankfurt. 1981.

(15) A. Peccei : "la qualité humaine", op. Cit. p.169-170.

(16) Thierry de Montbrial : "Energie : le compte à rebours", J. Cl. Lattès Paris, 1978.

(17) J. Botkin, M. Malitza, M. Elmandjara : "On ne finit pas d'apprendre" - Pergamon France, Paris 1980.

(18) Maurice Guernier : "Tiers monde : trois quarts du monde", Dunod, Paris, 1980.

(19) René Lenoir : "Le tiers monde peut se nourrir" Fayard-Paris, 1984.

(20) Orio Giarini : "Dialogue sur la richesse et le bien-être" Economica Paris - 1982.

(21) (22) A. Peccei : "La qualité humaine", (21) p.297 et (22), chap.7, 213-232 et p.311.

(23) Bodhan Hawrylyshyn : "Les itinéraires du futur, vers des sociétés plus efficaces" P.U.F. Paris, 1983. Le texte original a été publié en Anglais en 1981 sous le titre : "Road maps to the future" Pergamon Press Oxford. Le livre est également traduit en allemand, en japonais et en espagnol.

(24) Cf. François Bourricaud : "L'individualisme institutionnel : Essai sur la sociologie de Talcott Parsons", P.U.F. coll. Sociologies - Paris.

(25) Ervin Laszlo : "La crise finale" - Grasset - Paris, 1983.

(26) Cf. Norman Podhoretz : "Ce qui menace le monde", p.9 - Seuil. Paris, 1981.

(27) Cf. Willem Ottmans in la qualité humaine, op. cit. p.346.

(28) Pierre Drouin : "Le pèlerin du futur", Le monde (16 mars 1984).

# PROBLÉMATIQUE DE L'ANTI-FOULE

par Jean-Marie DOMENACH

*Ce texte qui a paru précédemment dans la "Stanford French Review" ne prétend pas à la rigueur scientifique. Pour des raisons d'époque, mais aussi de tempérament, je ne parviens pas à distinguer suffisamment mon propre psychisme du psychisme de ceux qui m'entourent. C'est pourquoi cet article ne s'élève guère au-dessus du témoignage. Je m'en console en me disant que, si les romans et les Mémoires nous apportent d'innombrables enseignements sur la psychologie individuelle, celle des foules reste le monopole de vastes théories, souvent éclairantes mais en fin de compte fort peu scientifiques, ainsi qu'on peut le voir en lisant l'ouvrage récent de S. Moscovici (*L'Age des foules* [Fayard, 1981]). Comme, d'autre part, la foule se disperse vite, elle laisse peu de traces, et presque pas d'autre souvenir qu'un reflet exalté, mais plus souvent épouvanté, dans la mémoire de ceux qui l'ont composée. Il y a donc toute une série d'arguments qui se combinent pour aboutir à cette banalité : la foule, on doit être contre. Mais contre quoi, exactement ? C'est de cela que j'essayerai de traiter en évoquant quelques souvenirs.*

J.-M. D.

**M**a première dissonance eut lieu en 1937 - je venais d'avoir quinze ans - à Rome où l'on m'avait emmené pour visiter les monuments classiques. Une section d'infanterie, tricolore au vent, défilait dans la rue ; autour de moi, d'un seul élan, les passants se précipitèrent pour saluer, le bras levé. Mon bras, un instant, se leva avec les autres, et redescendit aussitôt. Pour le tenir baissé, il me fallut plus d'effort que pour soulever cinquante kilos. On me regarda méchamment ce fut tout. En me rappelant cet épisode, je mesure quel courage il fallut à Natacha Gorbanevskaïa et à ses cinq camarades pour s'avancer, à la fin d'août 1968, sur la Place Rouge, avec une pancarte condamnant l'invasion de la Tchécoslovaquie.

Jusqu'alors, j'aimais me mêler à la foule avec cette passion qu'ont partagée tant d'adolescents européens : nous étions dégoûtés de cette société sans style et sans âme qui courait à sa ruine, nous cherchions une fraternité et une force ; nous étions, en puissance, des fascistes ou des communistes - ce qui, à notre niveau, signifiait à peu près la même chose. En 1935-1936, presque chaque soir, des groupes se formaient au centre de la ville pour manifester, les uns avec des drapeaux rouges, les autres avec des drapeaux tricolores. Nous étions quelques collégiens à aller crier et chanter de chaque côté. Et lorsque de puissants cortèges se formaient, nous y courions, malgré les mises en garde de nos maîtres. Le plus impressionnant se déroula à l'occasion du suicide de Roger Salengro : on n'entendait qu'un interminable piétinement, le bruit sourd du deuil. Mais j'aimais aussi me joindre aux défilés clinquants des anciens combattants "unis comme au front". La communion comptait bien davantage que la conviction, et je sentais obscurément que, sous des dehors de fête, se répétait là une tragédie dans laquelle, bon gré mal gré, notre destin personnel serait impliqué.

C'est peut-être parce que j'avais été précocement fasciné par "le magnétisme des foules enthousiastes" (Flaubert) que, lorsque l'on passa du spectacle à la réalité, du

simulacre à la terreur, je m'attachai à comprendre et à utiliser les mécanismes de la propagande (1) : rédaction d'articles et de tracts clandestins, puis tournées d'"agit-prop" dans les maquis du Vercors. Enfin, après la guerre, j'eus bien des occasions de parler dans des réunions publiques. J'y éprouvais un plaisir assez trouble : je continuais de rechercher la chaleur des foules, il me semblait impossible d'avoir raison tout seul ; mais j'étais conscient des méthodes et des astuces qui déclenchaient la colère, le rire et les applaudissements. Une fois même, je voulus essayer un truc de la "gymnastique révolutionnaire" dont parle S. Tchakhotine dans un livre (2) que nous avions beaucoup étudié pendant la Résistance : c'était en 1954, je parlais au "Vél. d'Hiv." devant quinze ou vingt mille personnes. Il s'agissait de répliquer à Churchill, qui avait menacé la France de la "chaise vide" si elle ne s'inclinait pas devant l'exigence américaine de réarmer l'Allemagne. Je m'écriai : "Eh bien ! La France restera debout !" Et toute l'assistance, d'un seul mouvement, se leva...

Ainsi me trouvais-je à la fois dedans et dehors : fervent de ces rassemblements qui dégagent une fraternité et une espérance commune, mais conscient de ce que cet appel pathétique à être rassurés, dynamisés, pousse à l'exagération et parfois au mensonge. Mais même en évoquant ces formes extrêmes de manifestation populaire, même en faisant la part, trente ans après, des illusions et des manipulations, je ne parviens pas à me rallier aux condamnations sommaires, au mépris pour la foule, qui sont de règle dans l'intelligentsia.

La distinction que je retrouve chez les auteurs que cite S. Moscovici, entre la foule passive, lâche, cruelle ("femelle") et l'individu raisonnable, ou du moins capable de discernement et de courage, cette distinction m'apparaît fragile. L'individu est souvent conformiste, peureux, méchant, sans avoir besoin de se réfugier dans l'anonymat de la foule. Les sadiques sont généralement solitaires. Et s'il arrive à la foule de se laisser aller au

délires, la folie caractérise l'individu isolé plutôt que celui qui s'intègre à un groupe ; on sait d'ailleurs qu'elle décline dans les époques de guerre qui sont des époques de forte intégration collective. Mais encore faudrait-il s'entendre sur le vocabulaire. Lorsque trente personnes, dans un wagon de métro, laissent s'accomplir une agression en détournant les yeux, s'agit-il d'une foule ou seulement d'une somme d'individus qui se rencontrent dans un comportement identique ? A moins qu'on adopte, comme j'y incline, une tierce hypothèse : il existe en chaque individu des pulsions de peur et des "reprises" de courage ; les premières l'emportent d'autant plus facilement en groupe qu'elles trouvent une justification dans le comportement d'autrui, mais les secondes peuvent trouver aussi une stimulation dans la foule. Il y a des foules qui se soudent courageusement comme dans une charge de cavalerie. D'autres, dans la lâcheté et la cruauté la plus vile. J'ai assisté à des pillages en temps de guerre ; j'ai vu bien pire : j'ai assisté à une scène de foule qu'on aurait dite tirée des livres d'images de la Terreur. C'était à l'automne 1944, dans l'enceinte d'une Cour martiale où l'on jugeait un de mes proches, un très jeune homme - si l'on peut appeler juger ce simulacre de procès qui ne comportait ni instruction ni témoignages et qui concluait, deux fois sur trois, à l'exécution capitale au milieu des hurlements d'une foule qui interrompait l'avocat. Ces gens voulaient du sang ; ils avaient eu peur et maintenant ils expulsaient le souvenir de leur humiliation en réclamant le sacrifice de victimes qu'on ne pouvait pas ne pas leur offrir.

L'effet de foule renforce la lâcheté, la cruauté, l'ignominie ; il ne les crée pas : il les rend seulement plus visibles donc plus répugnants. Il est d'ailleurs possible que la disparition progressive de ces représentations collectives dans nos sociétés "avancées" soit à l'origine de la diffi-

culté où elles se trouvent de dire et d'enseigner une morale. De nos jours, le mal a rarement des témoins. Notre violence ne se déploie presque plus dans les rues ; elle se consomme dans le privé, ou bien dans l'anonymat des bureaucraties dominantes. Tandis que la télévision exhibe le spectacle pénible de foules africaines ou orientales hurlant sur des rythmes frénétiques, les cruautés exercées chez nous avec raffinement, de personne à personne - ou d'un appareil sur des personnes - ne trouvent de représentation qu'indirecte, fictive, dans des romans ou dans des films. D'où notre propension à attribuer à ces foules en délire le monopole de la barbarie, et à identifier la civilisation à notre individualisme retranché. Mais sommes-nous sûrs d'être préservés de cette contamination ? Regardant ces foules tumultueuses, ne faisons-nous pas "foule" nous-mêmes, spectateurs reliés par la nappe des paroles et des images que nous subissons sans pouvoir davantage y répondre que les participants de ces rassemblements ne répondent à leurs agitateurs et à leurs chefs ? - Mais foule inconsciente de l'être. J'y reviendrai. Pour le moment, je me contente de soupçonner notre innocence, notre vertu proclamée. Je crains, au contraire, que nous ne devenions d'autant plus sujets à des comportements collectifs que ceux-ci ne se traduisent pas en représentations évidentes, sauf sous la forme d'embouteillages où l'individu est cependant isolé des autres par la carapace de son automobile.

Je ne me sens pas pleinement immunisé, et pourtant ce n'est pas faute d'avoir traversé toute espèce de foules, au gré des secousses de notre histoire. En juin 1940, j'avais remonté, à bicyclette, l'immense cohue de la débâcle. J'avais alors goûté le sentiment juvénile de ma singularité devant ce troupeau dont je me disais qu'il faudrait bien, un jour, lui faire rebrousser chemin et marcher face à l'ennemi. En 1943, j'allais à la gare voir s'embarquer dans

les trains pour l'Allemagne la foule des jeunes appelés par le S.T.O. (3). Leur impuissance, leur débraillé, leurs chants dérisoires ("Maréchal, nous voilà") me causaient de la pitié et du dégoût. J'avais moi-même un sursis médical. Mais, un jour de juillet 1943, la "queue" des sursitaires du S.T.O. à l'entrée du service médical me donna la vision concrète de l'esclavage. Je quittai la file, pris mon sac et gagnai la montagne. Depuis, je ne supporte plus de faire la queue.

Une question est de savoir s'il n'y a pas d'autre alternative que de s'immerger dans la foule ou de s'isoler dans une solitude hautaine, battue par les flots des barbares, telle que la décrit E. Jünger dans un livre qui nous enchantait (4). Je vécus alors dans une sorte de monastère armé que nous appelions la Thébàide, et que l'ennemi, mieux armé que nous, nous força à évacuer pour rejoindre un sort plus commun. Le véritable choix, en effet, se situait entre ces foules avilies par la peur et la faim, et un ordre militaire qui émergeait péniblement de l'anarchie, de l'aventurisme et même du banditisme. L'Armée, au fond d'elle-même, sait qu'elle incarne le contraire de la foule mais qu'elle est menacée d'y retourner. On en trouve une preuve dans le Code militaire, impitoyable pour tout ce qui est retombée de l'ordre hiérarchique dans une bande informe. Ce passage s'opère avec une rapidité stupéfiante dans la reddition et la désertion collective, telles qu'on les vit en juin 1940, ou encore dans le pillage, qui est très sévèrement puni. Le pillage est fascinant parce qu'il donne la représentation la plus forte de la violence du désir mimétique qui, en un instant, transforme des soldats en bandits : tous se jettent ensemble sur des objets qui sont le plus souvent inutiles ou impossibles à rapporter chez soi. Mais l'objet est doublement convoité : d'abord parce qu'il a un lien sacré avec l'adversaire, ensuite parce qu'il est désiré par les autres. Mais j'ai aussi vu jouer seul le second mobile, par exemple, lors du pillage d'une école primaire par des maquisards. De tels excès, en général, s'éteignent aussi vite qu'ils se sont déclenchés, mais leur violence est inoubliable. Les bons chefs de guerre savent d'ailleurs qu'il est utile de laisser quelquefois la troupe procéder à des pillages limités où la violence se défoule sur des objets. Mais la difficulté est de les arrêter à temps : ainsi, à Byzance, lors d'une croisade...

Les années 1940-1944 offrirent des conditions privilégiées pour observer cette oscillation entre l'ordre militaire hiérarchique et l'ordre (ou le désordre) anarchique de la bande. En juin 1940, et à nouveau en novembre 1942, lors de l'entrée des troupes allemandes en zone non occupée, on put voir la troupe militaire redevenir foule, chassée, encadrée, concentrée par quelques individus armés. En revanche, de la fin 1943 au printemps 1944, on put voir un ordre militaire émerger difficilement à partir des bandes plus ou moins organisées qui tenaient le maquis. Cette anarchie dont je parle n'est qu'apparente parce que la bande se structure rapidement autour d'un chef dont les abus ou les fantaisies finissent souvent par laisser ses partisans, à moins que, possédant des qualités

de commandement, il ne devienne un véritable chef de guerre et restaure pour son compte un certain ordre militaire. De telles situations anarcho-tyranniques ont été maintes fois observées dans l'histoire ; particulièrement, tout près de nous dans ces "communes" théoriquement égalitaires où s'installait la domination d'une personnalité douée ou d'un mâle séduisant.

Ces phénomènes correspondent aux analyses que fait G. Tarde des analogies entre la foule humaine et la horde animale. Ils sont difficiles à corriger parce que la création *ex nihilo* d'une hiérarchie visible se heurte à la contestation de ceux qui s'attribuent la capacité de commander et qui s'appuient, pour l'imposer, sur une majorité qui préfère obéir à des chefs qui dépendent d'elle plutôt qu'à des cadres désignés par une autorité supérieure. Ce conflit fait problème aux troupes irrégulières aussi bien qu'aux communautés de vie et de travail, et même au "milieu", partout où des groupes s'instituent hors des cadres légaux et visibles. C'est l'obstacle fondamental à l'auto-gestion, laquelle sert souvent de prétexte à des manipulations occultes, ou tend à l'intégration autour d'un chef charismatique (6). Cet obstacle, Jeanne d'Arc eut à l'affronter et elle le surmonta admirablement en amalgamant l'armée et la bande en une troupe qui cumulait les avantages des deux formations. Elle y parvint parce qu'elle montra clairement qu'elle s'identifiait à une cause supérieure : la virginité d'une femme dans un milieu d'hommes de guerre fournit le signe éclatant d'un pouvoir d'une nature inaccessible aux rivalités pour le commandement ; elle transfère ailleurs les désirs : vers Dieu, le Roi, la patrie. Le Général de Gaulle sut prendre un chemin analogue dans son effort pour transformer la France démembrée, devenue foule amorphe et soumise, en une communauté structurée du dedans par cet "ordre de la nuit" dont a parlé A. Malraux, puis du dehors par l'ordre militaire des troupes de la France libre. La Résistance ne pouvait être foule qu'au péril de ceux qui manifestaient dans la rue. Dans de telles circonstances, la foule perd les caractéristiques informelles, dangereuses, avilissantes, qu'on lui reproche ; elle *manifeste*, au sens fort du mot, l'infrastructure invisible (spirituelle et hiérarchique), qui fait sa force profonde et obtient ainsi une reconnaissance que la clandestinité lui interdit. Ce fut le cas en 1961 en Algérie : les manifestations populaires déclenchées par le FLN lui valurent une victoire qu'il ne pouvait emporter par les armes. Il en va de même en Pologne maintenant.

On voit par là que la foule est un composé instable qui est toujours en passe de cristalliser, de laisser apparaître les structures dures que cachait son apparente mobilité. L'histoire de la Révolution française prouve qu'une foule bien dirigée peut balayer une résistance armée. En revanche, de nombreux exemples montrent des foules venant se briser contre les lances ou les mitrailleuses. La solidité tranquille de l'ordre militaire ou para-militaire parvient en général à contenir et à dissoudre les foules turbulentes. Dans l'été 1944, après la Libération, dans le sud-ouest qui était au bord de passer sous le pouvoir communiste, on faisait défiler notre maquis en uniforme

### *L'ordre militaire et la foule ont des rapports ambigus*

et au pas cadencé uniquement pour exhiber un symbole d'ordre. Dans des circonstances très différentes, lorsque, à la fin des manifestations, la foule perd sa cohésion et que la police ou les adversaires en profitent pour charger, j'ai éprouvé qu'il suffit de se former en carré et de marcher tranquillement pour n'être pas attaqué. Ici, paradoxalement, le comportement militaire rejoint le comportement non violent : même cohésion, même discipline, même silence... Bien vite, les manifestants encadrés par les animateurs non violents prennent sur la police un tel ascendant que c'est celle-ci qui s'inquiète de représenter la violence et le désordre face à un ordre tranquille (7). Un petit groupe discipliné, employant les méthodes de la non violence, est capable d'enrayer la panique et de reconstituer un ordre provisoire, ce dont les responsables de la défense nationale pourraient tirer d'utiles enseignements.

Ainsi l'ordre militaire a-t-il, avec la foule, des rapports ambigus. Il peut aussi bien désarmer sa violence que l'habiller et l'accomplir, comme on l'a vu dans les fascismes, et comme on le voit dans tant de dictatures sud-américaines et africaines. On ne saurait donc conclure que l'Armée est l'"anti-foule" par excellence. "Il y a des ordres", disait Péguy, "qui cachent, qui sont les pires désordres". La dissolution de l'armée en foule est un spectacle consternant. Mais lorsque la foule "prend" en armée (comme on dit qu'une crème "prend"), on obtient les tyrannies contemporaines. L'équilibre démocratique n'est pas facile à trouver. Il repose d'abord sur des traditions qui obligent les hiérarchies à fonctionner conformément aux principes dont elles se réclament ; il repose aussi sur des consciences individuelles auxquelles est reconnu, à la limite, le droit de récuser la toute puissance de l'ordre, suivant le mot que Bernanos met dans la bouche de la Prieure des Carmélites : "Ce n'est pas la règle qui nous garde, ma fille, c'est nous qui

gardons la règle" (8). Cependant il n'est guère possible à un seul (sauf cas exceptionnel, ainsi Soljénitsyne) de résister longtemps aux impératifs d'un pouvoir qui bénéficie du consentement explicite ou tacite de la masse (9). J'ai toujours pensé que l'arme la plus efficace contre les entraînements collectifs était le petit groupe articulé autour de quelques valeurs et de quelques idées. Dans les années 1940, j'ai été de ceux qui ont cherché le moyen de structurer solidement ces groupes résistants (ou dissidents) en créant un "ordre" laïc avec ses règles et sa vie communautaire. Ce fut l'expérience d'Uriage (10), qui ne put survivre à la fin de la guerre. Elle a cependant laissé derrière elle des hommes et des institutions qui ont joué un rôle décisif dans l'affermissement de la démocratie française. S'il est permis d'envisager le totalitarisme comme la jonction de ces deux forces énormes et apparemment opposées : la foule et l'armée, et comme leur absorption réciproque (la foule devenant armée, et l'armée devenant foule), on pourrait dire que l'idée d'Uriage était de soustraire l'ordre militaire au totalitarisme en l'orientant vers une structure de communautés à vocation élitaires, - éthique et pédagogique.

Depuis cette époque, bien des choses ont changé et la psychologie des foules devrait se mettre à jour pour en tenir compte. Comme je l'indiquais plus haut, la foule est devenue non visible et apparemment inactive quoique, en certaines occasions (crises politiques, catastrophes), on voit se reproduire des mouvements collectifs qui obéissent à des lois immuables. Mais l'état normal de la foule en société avancée est bien caractérisé par l'épithète riessmanienne de "solitaire" : c'est une foule atomisée, qui s'agglomère élément par élément, et non pas une foule solidaire, intégrée. C'est une foule médiatisée, rassemblée par des liens invisibles et inaudibles (11) (sauf à chacun des terminaux médiatiques) ; une foule absente et omniprésente. Foule d'autant plus structurée en profon-

deur que chacun de ses éléments, séparé de l'autre, se croit seul, se réjouit et parfois s'enorgueillit de l'être. Vingt-cinq années d'enquêtes et de théories sur le pouvoir des média ont à peine éclairé cette relation énigmatique. Il semble que notre époque ait réussi la synthèse de l'individu et de la foule par les média de masse. Ainsi la foule, qui était un phénomène public, s'est-elle transformée en un phénomène privé. D'où l'on pourrait conclure que les comportements collectifs se sont annexés une part croissante du domaine privé. En un sens, c'est exact (12). La foule visible est devenue une espèce d'appendice, ou de prétexte à la foule invisible; à preuve: on organise maintenant des manifestations dans l'unique but d'être filmé et de "passer à la télévision". Une sorte de surenchère s'établit ainsi, qui peut aller jusqu'au meurtre et à des mises en scène macabres, ainsi que les terroristes italiens l'ont pratiquée lors de l'enlèvement d'Aldo Moro. Mais cette conclusion inquiétante ne tient pas compte de la distance qui sépare le spectateur du spectacle, distance qui favorise la *distraction* (dans les deux sens du mot: inattention et divertissement) et l'humour, voire l'ironie. Le rire, que les foules ressentent comme la pire des insultes, n'est pas forcément la réaction d'un conformisme contre un autre, comme certains philosophes l'ont soutenu: on peut rire tout seul devant un écran face au grotesque, de même qu'on peut pleurer face à l'horrible.

Il me semble donc incontestable que, dans les sociétés avancées, la foule change de nature et qu'il faut en tirer les conséquences dans nos analyses. Cette évolution est à la fois bénéfique et maléfique; elle demeure largement énigmatique. Plus claire me semble l'évolution qui mine certaines bases traditionnelles de la résistance aux emportements collectifs, à savoir:

- les traditions morales et institutionnelles,
- les hiérarchies visibles,
- les assises de la personnalité.

Ce dernier point surtout est préoccupant. Selon Tchakhotine, la proportion des "actifs" capables de devenir des "meneurs" se situe autour de huit pour cent; le reste fait masse et se conforme aux impulsions reçues. Même si ce chiffre est sujet à caution, il est certain que seule une petite minorité est capable de s'opposer, ou de s'imposer, à la masse. De surcroît, parmi ces personnalités, certaines sont elles-mêmes des reflets de la masse dont elles traduisent et galvanisent les sentiments (cf. Hitler). La proportion des personnalités autonomes capables de dissonance et de résistance est donc très faible. L'extension de l'enseignement public ne semble pas l'avoir augmentée. Naguère il exaltait un humanisme, d'origine stoïcienne ou épicurienne, qui prêchait la rupture avec le "profane vulgaire". La démocratie de masse ne tolère plus de tels principes qu'elle a remplacés par ceux de libération et de réalisation individuelles. Mais quels sont leurs pouvoirs de résistance, on se le demande d'autant plus que ces indépendances cumulées aboutissent à des comportements collectifs mimétiques qui paralysent les libertés (13). Nous manquons encore d'un savoir de l'*ad-*

*diction* qui se substitue aux psychologies dualistes et polémiques; d'un savoir de la séduction qui nous éclaire sur la communication médiatique.

En outre, il faut se demander si cette minorité - disons carrément cette élite d'individus capables de dissonance et de résistance est en mesure d'agir sur les masses, et par quels moyens. Ici aussi, gardons-nous de conclusions prématurément pessimistes, même si nos sociétés nous donnent l'impression d'être des "agglomérés" qui, par pulvérisation et compression, ont perdu la consistance du matériau naturel. L'aggloméré est plus solide que le bois. Mais il est un produit industriel, c'est-à-dire normalisé, et dépendant d'un système de production qui, lui, est fragile. L'horreur de l'élite qui caractérise notre climat culturel ne devrait pas nous empêcher d'avoir, dans des conditions transformées, le souci de sa formation et de son influence. Il se s'agit pas de recréer des écoles de chefs, mais de chercher à concilier avec le besoin d'autonomie, qui est l'un des plus forts et des plus valables de notre temps, la nécessité de constituer des hiérarchies visibles et justifiées.

Jean-Marie DOMENACH

(1) J'ai théorisé cette expérience dans *La Propagande politique* (*Que sais-je?*).

(2) S. Tchakhotine, *Le Viol des foules par la propagande* (Gallimard, 1939).

(3) Service du travail obligatoire, décrété au printemps 1943 par le gouvernement de Vichy pour envoyer plusieurs classes de jeunes servir de main d'œuvre en Allemagne.

(4) E. Jünger, *Auf den Marmorklippen* (Zürich: Rentsch, 1942); (*Sur les falaises de marbre* [Gallimard, 1942]).

(5) Cette histoire, qui serait instructive, n'a pas encore été écrite, sans doute afin de ne pas porter atteinte à la légende qui entoure (avec beaucoup de raisons) les quelques maquis qui ont donné aux Français l'illusion de la résistance armée - et aussi afin de ne pas être désagréable à la hiérarchie militaire qui, après avoir laissé les maquis presque sans encadrement, a su ensuite les récupérer.

(6) Voir M. Mermoz, *L'Autogestion, c'est pas de la tarte* (Seuil, 1978).

(7) Puisque j'ai placé ce texte sous le signe du témoignage, je précise que ces réflexions sur la non violence s'appuient également sur des expériences vécues à l'époque de la guerre d'Algérie, lors de manifestations non violentes.

(8) G. Bernanos, *Dialogue des Carmélites* dans *Cahiers du Rhône* (1949).

(9) On trouvera dans l'œuvre de Soljénitsyne, un ensemble précieux de règles pratiques de résistance au conformisme collectif, et particulièrement à la complaisance qui favorise les actions des meneurs.

(10) Voir Dunoyer de Segonzac, *Le Vieux Chef* (Seuil, 1971). Tout au contraire de la présentation tendancieuse qu'en a faite B.H. Lévy, Uriage a été une entreprise d'éducation et de vie dirigée contre les totalitarismes contemporains. L'École d'Uriage qui avait compris que le totalitarisme poussait ses racines bien au-delà des partis, a cherché une réponse en profondeur, hors de la démagogie de l'"anti-fascisme". C'est ce que certains ne lui ont pas pardonné.

(11) Comme le montre bien le "Walkman", qui, solitaire au milieu de la foule, est néanmoins relié à autre foule par un bruit qu'il est seul à entendre.

(12) Cette annexion est particulièrement notable en ce qui concerne la sexualité, passée du secret au public à travers les média, puis la législation, la thérapie, l'enseignement, etc.

(13) Voir l'œuvre de R. Girard, ainsi que: J.P. Dupuy et P. Dumouchel, *L'Enfer des choses* (Seuil, 1976).

# ACTUALITÉ DU PERSONNALISME

par Alain DUSAULT

**Q**ue signifie, que peut ou pourrait signifier "être personnaliste" en 1984 ? S'affirmer tel en cette fin de siècle, est-ce continuer par fidélité à assurer le culte de valeurs qui se dissolvent dans l'oubli, ou est-ce détenir des éléments de réponses aux interrogations de nos contemporains ? Le personnalisme nous propose-t-il de jeter les bases d'un nouvel humanisme ? Nous invite-t-il, après tant d'autres, à rechercher une hypothétique troisième voie entre les horreurs de ceci et les abominations de cela ? Nous conseille-t-il un itinéraire entre le Charybde marxiste et le Scylla capitaliste et libéral ? Nous donne-t-il un critère de choix entre la voie révolutionnaire et la voie réformiste ?

On pourrait allonger cette liste de questions, et cette possibilité est l'indice de la première difficulté à laquelle se heurte notre propos : il n'est pas facile de situer le personnalisme ; il est pourtant indispensable de le faire avant de débattre de son actualité, et ce sera l'objet de la première partie de ce travail. Nous verrons ensuite que cette pensée, contestée, mais bien vivante, peut servir de base à une éthique adaptée aux exigences de notre temps.

## SITUER LE PERSONNALISME

### *A l'écoute d'Emmanuel Mounier*

A qui cherche à situer le personnalisme, une première idée s'offre spontanément : celle d'évoquer la voix prophétique d'Emmanuel Mounier. Le personnalisme sera ce mouvement de pensée qui a trouvé son lieu d'expression dans l'œuvre de Mounier et dans la revue *Esprit* que ce dernier a fondée en 1932 et a animée jusqu'à sa mort brutale en mars 1950.

Un premier constat pourrait nous encourager dans cette voie : chronologiquement, la fondation d'*Esprit* se situe dans la conjoncture née de la grande crise de 1929. La crise que nous vivons aujourd'hui n'est pas moins grave que celle qui sévissait il y a cinquante ans ; ne faut-il pas voir dans le parallélisme des situations une invitation à rechercher dans les écrits de nos aînés des années 30 un éclairage encore utile aujourd'hui ?

A cette question, René Rémond a apporté une réponse très nuancée lors du colloque organisé à Dourdan pour

célébrer le 50<sup>e</sup> anniversaire de la fondation d'*Esprit*, faisant observer en substance qu'en 1930-1931, années au cours desquelles Mounier mûrissait son projet, la France n'avait encore pratiquement pas senti les effets de la grande crise : née dans le monde anglo-saxon, celle-ci devait n'atteindre notre pays qu'en 1932-1933. Le mot "crise", pour les Français de l'époque, évoquait surtout l'inflation des années 1924-1925, prélude au sauvetage du franc opéré par Poincaré en 1926. Quant à l'horizon international, sous l'influence de la S.D.N. où l'Allemagne avait fait son entrée en 1926, sous l'influence du traité de Locarno et du pacte Briand-Kellog, il paraissait serein ; on pouvait croire la sécurité des nations et des peuples assurée pour de nombreuses années. Pour tous ces motifs, René Rémond se refusait à assimiler notre crise actuelle à la situation bien différente des années 1930-1931.

Le retour à Mounier n'en est pas moins fort instructif, car le projet du fondateur d'*Esprit* n'est pas de critiquer la société de son temps à cause d'une crise conjoncturelle, simple bavure dans le fonctionnement du système économique ; ce qu'il veut, c'est "refaire la Renaissance" ; radicale, sa critique vise les causes profondes, et non les résultats ; sa contestation de ce qu'il appelle le "désordre établi" atteint le fondement même de la civilisation moderne, à savoir l'idée qu'elle se fait de la modernité. Cette civilisation est la nôtre, aujourd'hui encore, si bien que la pensée d'Emmanuel Mounier conserve sa pertinence dans plusieurs de ses aspects essentiels ; refaire la Renaissance est une tâche plus que jamais nécessaire, même si l'on préfère en 1984 d'autres manières de la désigner.

Autre raison de relire Mounier : les chrétiens reconnaissent en lui un croyant à la foi profonde et éclairée. Chrétiens et non-chrétiens, tous ceux qui l'ont connu s'accordent pour rendre témoignage de sa rayonnante spiritualité. De cela aussi, notre temps a grand besoin.

### *Le courant personnaliste a inspiré de nombreux philosophes*

Même si l'on tient pour acquis que l'apport de Mounier et de la revue *Esprit* à l'élaboration de la pensée personnaliste est irremplaçable, on doit cependant reconnaître qu'il est plus légitime de parler de "personna-

lismes”, au pluriel, que d’employer ce vocable au singulier; Mounier lui-même admettait ce pluralisme, par exemple quand il parlait “des diverses tendances qui se groupent sous l’enseigne du personalisme”. Un mot; note Jean-Marie Domenach, qu’il n’avait adopté que faute de mieux, en y adjoignant l’épithète “communautaire” (1).

C’est pour cela que Jean Lacroix, plutôt qu’une philosophie née de tel penseur, voit dans le personalisme un courant de pensée qui a inspiré de nombreux philosophes. Sans céder à la tentation d’en faire des personalistes qui s’ignorent, il montre que des hommes aussi différents que Rousseau, Kant et Marx ont su faire droit dans leur système à des requêtes typiquement personalistes; autour de Mounier, il cite plusieurs auteurs qui ont en commun avec lui un certain regard sur l’homme, de Laberthonnière et Nédoncelle à Landsberg, Rosmini et Xirau. Et il aurait pu ajouter à cette liste des philosophes modernes comme Maurice Blondel et Jacques Maritain ou contemporains comme Emmanuel Levinas, Paul Ricœur, Etienne Borne.

Il est d’autant plus nécessaire d’élargir ainsi notre référentiel que ce ne serait rendre service, ni au personalisme que de le réduire à l’œuvre d’Emmanuel Mounier, ni à ce dernier que de considérer ses écrits comme une Somme achevée en négligeant le souffle puissant qui l’anima; ou en oubliant qu’il était un militant qui s’est le plus souvent exprimé dans un climat de polémique, et non dans la sérénité d’une chaire professorale. A ne point tenir compte de cela, on risquerait de se méprendre sur le sens de certaines formulations qui, trente ou quarante ans après, relèvent d’une véritable herméneutique; par exemple, ses réserves sur la démocratie formelle, sa conception du dialogue avec les communistes, voire ses attaques contre un certain spiritualisme, pourraient être récupérées à des fins totalement opposées aux siennes si on ne les resituait pas dans leur époque.

### ***Le personalisme est-il une doctrine ?***

Notre effort pour situer le personalisme ne nous a permis jusqu’à présent que de reconnaître la qualité de penseurs personalistes à quelques philosophes, la plupart du 20<sup>e</sup> siècle. C’est à la fois peu et beaucoup.

C’est beaucoup, en ce sens qu’en se refusant à lui-même le statut d’un système philosophique, le personalisme renonce par le fait même aux sécurités sclérosantes du dogmatisme. “Le personalisme, écrivait Mounier, tant qu’il dépendra de moi, ne sera jamais un système ni une machine politique” (2). Forte position, qui permet à ceux qui la tiennent de rejeter les accusations d’idéologie que d’aucuns ne manqueront pas de porter contre eux.

C’est peu, en ce sens que le personalisme ne donne pas à ses sympathisants les facilités qu’une école de pensée propose à ses adeptes: on n’y trouvera, ni dogme, ni catéchisme; on y cherchera vainement un magistère habilité à délivrer des labels d’orthodoxie. Comparé au libéralisme, au marxisme, au socialisme, il n’est pas un “isme” à part entière...

Ce sont peut-être ces considérations qui ont incité Paul Ricœur à dire: “Meure le personalisme, mais vive la personne!” phrase en laquelle il résumait l’exposé qu’il présentait à Dourdan lors du colloque du 50<sup>e</sup> anniversaire de la fondation d’Esprit. Avant lui, Mounier avait écrit: “Le meilleur sort qui puisse arriver au personalisme, c’est qu’ayant laissé chez assez d’hommes le sens total de l’homme, il disparaisse sans laisser de traces tant il se confondrait avec l’allure quotidienne des jours” (3).

“Il faut qu’il croisse et que je diminue”, disait le Précurseur, encourageant ainsi ses propres disciples à aller vers Jésus. Le personalisme aura de même parfaitement rempli sa tâche s’il s’avère un jour avoir été le précurseur de l’avènement de la personne dans notre monde. C’est à dire d’une certaine manière de concevoir l’homme.

### ***De la personne au personalisme***

C’est en effet une certaine manière de concevoir l’homme qui caractérise et qui regroupe les philosophes, les moralistes, les penseurs - ainsi que les hommes d’action et militants - qui se réclament du personalisme. Non qu’il s’agisse d’opposer une nouvelle définition de l’homme à celles, innombrables, qu’on en a déjà données; il faut au contraire montrer que l’homme échappe par essence à toute définition. Ce que les personalistes expriment ou suggèrent en disant qu’il est une personne.

C’est peut-être ici que nous touchons ce qui est la difficulté majeure du personalisme: comment rendre compte de ce qu’est la personne? Etienne Borne dit quelquefois que “le personalisme est une éthique à la recherche de son ontologie”, et c’est une autre manière de cerner la même difficulté. Pour tous les auteurs que nous avons cités, la personne est une donnée fondamentale et première; leur idée de la personne n’est pas la conséquence d’une pensée à coloration personaliste, c’est au contraire en partant de la personne que leur pensée s’édifie.

Bien sûr, on s’est essayé à conceptualiser cette idée de la personne. C’est à cela que tendait la fameuse distinction entre l’individu et la personne; distinction utile dans une première étape de réflexion, mais qu’il faut ensuite dépasser, faute de quoi l’on tomberait rapidement dans un dualisme inadmissible. Plus riche de sens est de prendre conscience qu’il existe en chaque homme une tension entre les processus d’individuation et les processus de personnalisation; c’est ce que suggère Jean Lacroix quand il écrit: “Loin de s’opposer à l’individu, la personne le transforme et le développe au-delà de lui-même (...). Cette personnalisation continue de l’individu en une véritable personne est devenue le problème essentiel de l’heure”. Les analyses de Mounier sont très éclairantes sur ce point, par exemple le chapitre intitulé “Intimius intimo meo” de “Personalisme et Christianisme”.

Fondamental est le rôle que joue la découverte de l’autre dans le processus de personnalisation. Ce n’est qu’en s’engageant dans une communauté ou en en créant une - par exemple par le mariage - que l’homme progresse en devenant de plus en plus une personne.

Une anthropologie fondée sur la personne restitue à l'homme toutes ses dimensions. Elle reconnaît en lui une transcendance, ce qui est la seule manière d'assurer un fondement à sa dignité; elle rend compte de son épaisseur et de son incommunicabilité, ou plus simplement de son mystère. Distinguer la personne dans l'être humain, c'est croire que nul n'est une île, que l'on n'est pas homme tout seul; c'est croire que l'être humain, enraciné dans une histoire et dans une société, ne sera pleinement lui-même et ne se valorisera pleinement que dans l'ouverture à l'autre.

Dire que l'homme est une personne, c'est à la fois affirmer qu'il y a une essence de l'homme, et affirmer que l'achèvement de cette essence est en avant de l'homme, proposé à sa liberté comme un objectif à atteindre.

L'homme n'aliène rien de sa liberté en se reconnaissant une essence, car son essence est d'exercer sa liberté auto-fondatrice dans un espace qui est à certains égards un espace illimité.

## UNE PENSÉE CONTESTÉE, MAIS VIVANTE

Explicitement ou implicitement, la pensée personnaliste est aujourd'hui très vigoureusement contestée. Explicitement par tous les matérialismes qui voudront n'y voir qu'une anachronique résurgence de l'idéalisme; de même par toutes les philosophies de la mort de l'homme qui y reconnaîtront - à juste titre - une résurgence de l'humanisme qu'ils abhorrent. A juste titre, car toute philosophie de la personne, comme Etienne Borne l'a démontré, ne se développe qu'à partir d'une problématique humaniste (4).

Contesteront implicitement le personnalisme tous ceux qui cherchent le fondement idéologique de leur individualisme à masque libéral dans un néo-positivisme scientifique, voire dans quelque néo-paganisme en quête de généalogies grecques ou celtes.

Pourtant, la notion de personne continue aujourd'hui d'inspirer des pensées bien vivantes, et il n'est pas inutile de le démontrer en se référant à deux auteurs qui rejoignent certaines intuitions du personnalisme sans avoir de lien direct avec les philosophes précités.

### Carl Rogers

Intitulé "On personal power", l'un des ouvrages de Carl Rogers a été traduit sous le titre curieusement choisi de "Un manifeste personnaliste"; ce titre semble bien éloigné de la pensée profonde de l'auteur, qui, en bon anglo-saxon pragmatique, répugne à utiliser les vocables en "isme". Dans cet ouvrage, l'auteur parle très concrètement de "l'approche centrée sur la personne", et il précise qu'avec le mot "personne", il a choisi un "terme aussi large que possible", capable de désigner aussi bien le client pour le thérapeute et l'enseignant pour l'enseignant que les membres les plus divers d'un groupe quelconque (5). Un logicien dirait qu'en donnant ainsi au mot "personne" le maximum d'extension, Rogers le vide de toute compréhension; il n'empêche que pour l'auteur,

l'approche centrée sur la personne est "le fer de lance d'une révolution tranquille" qui débute par l'émergence d'une "personne nouvelle" et se poursuit par une critique acérée des institutions, de la famille jusqu'aux Eglises et du corps enseignant jusqu'à l'Etat. Dans la conclusion de son ouvrage - dont la série des "cependant" n'est pas sans évoquer les "sed contra" de la scolastique médiévale - Rogers s'exprime ainsi: "Notre culture est en train de devenir de plus en plus chaotique. Nous devons faire marche arrière. *Cependant*, une révolution tranquille est en marche dans presque tous les domaines. On peut espérer qu'elle nous fera progresser vers un monde plus humain, plus centré sur la personne".

### Jean-Baptiste Metz

Théologien allemand contemporain, J.-B. Metz s'est assigné pour but d'élaborer une théologie fondamentale pratique développant d'un point de vue critique le projet d'une nouvelle politique. Pionnier du retour à la théologie narrative, il accueille avec sympathie et prudence les requêtes des théologies dites de la libération.

Tout en se situant dans une ligne de pensée bien différente de celle à laquelle nous nous sommes jusqu'à présent référés, J.-B. Metz poursuit une recherche comparable à celle du personnalisme. "Une théologie politique comme théologie fondamentale pratique, écrit-il, doit s'élaborer comme une théologie du sujet (6)". Les notions de "sujet" et de "devenir sujet", essentielles chez lui, ne sont pas sans évoquer les notions de personne et de processus de personnalisation que nous avons citées, et lorsque Metz parle de la théologie politique du sujet comme critique de la civilisation bourgeoise, un lecteur de Mounier ne sera pas déconcerté.

Ce même lecteur, se souvenant du lien que Mounier établissait entre le caractère personnaliste et le caractère communautaire de sa pensée, ne s'étonnera pas de voir Metz insister sur le lien entre le "devenir sujet" de l'homme et la *solidarité* entre les hommes. Le "devenir sujet" n'est pas une entreprise de promotion individuelle dans laquelle l'homme s'engage seul et progresse seul sous le regard de Dieu; elle n'a de sens que dans et par une "solidarité universelle", à dimension non seulement spatiale, c'est-à-dire s'étendant à tous les hommes sans distinction de classe ni de race, mais aussi temporelle, c'est-à-dire englobant tous les hommes de l'histoire passée, présente et future.

Voici d'ailleurs comment J.-B. Metz conclut son livre "La foi dans l'histoire et dans la société": "L'amour des ennemis, la résistance à la haine et à la violence ne dispensent pas le christianisme du combat pour l'être-sujet de tous. Sinon, il faillirait à sa mission: être la patrie d'une espérance - l'espérance envers un Dieu des vivants et des morts qui appelle tous les hommes à être sujet devant sa face" (7).

## PERSONNALISME ET CHOIX DE SOCIÉTÉ

Reconnaître une valeur absolue, non seulement à la personne humaine abstraite, mais en tant que personne,

à chaque individu dont notre vie familiale, notre vie professionnelle, nos loisirs ou nos engagements font un interlocuteur, tel est donc le requisit fondamental du personnalisme. Sur cette base, c'est toute une éthique qui peut être construite, et tout un choix de société formulé. Naturellement, cette brève note n'a pas l'ambition d'explorer ce vaste domaine; on se limitera à esquisser trois lignes de réflexion :

- Personnalisme et pensée critique ;
- Personnalisme et société pluraliste ;
- Personnalisme et philosophie de l'histoire.

### **Personnalisme et pensée critique**

La pensée personnaliste a toujours été une pensée critique. Pour le démontrer, nous avons choisi de citer un texte de Jacques Maritain, qui nous paraît présenter un triple intérêt :

- il constitue une critique vigoureuse et radicale de notre civilisation, qualifiée d'*homicide* ;
- il montre que la distinction entre individu et personne dont nous avons parlé ci-dessus peut faire l'objet d'applications parfaitement concrètes ;
- par la date de sa publication (1925), il démontrerait si besoin en était que la pensée personnaliste est bien antérieure aux années 30.

Voici donc comment, s'exprime Jacques Maritain, l'auteur de "Trois Réformateurs" : "Voyez avec quelle solennité religieuse le monde moderne a proclamé les droits sacrés de l'individu, et de quel prix il a payé cette proclamation. Et cependant l'individu a-t-il jamais été plus complètement dominé par les grandes puissances anonymes de l'Etat, de l'Argent, de l'Opinion ? Quel est donc ce mystère ? Il n'y a là aucun mystère. Le monde moderne confond simplement deux choses que la sagesse antique avait distinguées : il confond *l'individualité* et la *personnalité*. (...)

Qu'est-ce que l'individualisme moderne ? une méprise, un quiproquo : l'exaltation de l'individualité camouflée en personnalité, et l'avalissement corrélatif de la personnalité véritable.

Dans l'ordre social, la cité moderne sacrifie la *personne* à l'*individu* ; elle donne à l'*individu* le suffrage universel, l'égalité des droits, la liberté d'opinion, et elle livre la *personne*, isolée, nue, sans aucune armature sociale qui la soutienne et la protège, à toutes les puissances dévoratrices qui menacent la vie de l'âme, aux actions et réactions impitoyables des intérêts et des appétits en conflit, aux exigences infinies de la matière à fabriquer et à utiliser. A toutes les avidités et à toutes les blessures que chaque homme porte naturellement en soi, elle ajoute des excitations sensuelles incessantes, et l'innombrable ruée des erreurs de toutes sortes, étincelantes et aiguës, auxquelles elle donne libre circulation dans le ciel de l'intelligence. Et à chacun des pauvres enfants des hommes placé au milieu de ce tourbillon, elle dit : "Tu es un individu libre, défends toi, sauve-toi tout seul". "C'est une civilisation homicide" (8).

La critique personnaliste ne vise pas seulement notre société, mais aussi les images que celle-ci veut donner d'elle-même : les idéologies contemporaines. Jean Lacroix a intitulé l'un de ses ouvrages "Le personnalisme comme anti-idéologie". Programme d'une singulière actualité en ce temps où, comme Etienne Borne le démontre dans "Les nouveaux inquisiteurs", le concept-à-tout-faire d'idéologie devient l'arme absolue aux mains des anti-philosophes ; récusant pêle-mêle subjectivisme, idéalisme, humanisme et spiritualisme, ces derniers, au nom de la mort de la philosophie, œuvrent en fin de compte pour la mort de la personne - et la mort de l'homme lui-même - sans paraître se rendre compte que s'étant eux-mêmes totalement désarmés, ils s'exposent sans défense à l'accusation reconventionnelle d'idéologie.

Certes, nous l'avons déjà dit, le personnalisme en soi n'est pas une philosophie, et il ne fournit pas d'argument d'ordre conceptuel à qui souhaite réfuter telle ou telle prise de position ; en revanche, il constitue une pierre de touche efficace pour éprouver la qualité d'une pensée et déceler les postulats réductionnistes d'un système.

Il ne saurait être question d'entrer ici dans le débat de la droite et de la gauche politiques, ni de porter un jugement de valeur sur le bipolarisme ni même d'amorcer une justification de la pensée centriste. On sait par ailleurs la répugnance que Mounier - et bien d'autres que lui - éprouvent vis-à-vis des doubles refus symétriques, vis-à-vis des "ni ceci, ni cela" qui constituent trop souvent l'alibi des abstentionnistes et des neutralistes effrayés par l'idée d'un engagement. On doit cependant souligner qu'en tant que pensée critique qui se fait une certaine idée de l'homme, le personnalisme ne saurait faire siens, ni la foi aveugle d'un certain libéralisme économique qui ne compte que sur le libre jeu des mécanismes du marché pour maintenir la société dans la situation économique optimale (voire pour l'y conduire), ni le messianisme marxiste qui voit dans la lutte des classes le seul et unique instrument de libération de l'humanité aliénée.

C'est en particulier à la lumière d'une éthique personnaliste qu'il faudrait soumettre à un examen critique serré le terme polysémique de *révolution*. Combien de pseudo-dialogues nés autour de ce mot piégé ne sont en fait que le choc de deux monologues de sourds ! Chargé d'affectivité, doté d'un fort pouvoir mobilisateur, ce terme a été enrôlé au service des causes les plus diverses, de la grande révolution de 89 à la révolution nationale des années noires de l'occupation en passant par la révolution bolchevique de 1917. Emmanuel Mounier s'était fait l'apôtre de la révolution personnaliste et communautaire, cependant que des théologiens contemporains élaborent une théologie de la révolution. Une telle diversité des significations invite chacun à se demander et à demander à ses interlocuteurs laquelle de ces significations il décide de retenir.

Sans minimiser ces difficultés sémantiques, on peut

sans doute avancer que toute visée révolutionnaire procède d'une contestation de l'ordre établi - du désordre établi, disait Mounier - et qui oserait dire qu'en notre monde actuel, il existe un pays, un régime, un type de société qui puissent légitimement répondre à ceux qui les critiquent en excipant d'une totale innocence? Les prophètes bibliques fournissent une caution de choix à ce type d'entreprise; de nos jours, si nous regrettons la voix encore toute proche d'un Bernanos, nous pouvons néanmoins écouter et méditer les leçons d'un Jacques Ellul ou, de l'autre côté du Rhin, d'un Jürgen Moltmann; nous y découvrirons ou y redécouvrirons une critique de notre société autrement radicale que celle de bien des auteurs à la mode. Que l'on pense par exemple à l'analyse des *cercles infernaux de la mort* que propose l'auteur du "Dieu crucifié":

- cercle infernal de la pauvreté ;
- cercle infernal de la violence ;
- cercle infernal de l'aliénation raciste et culturelle ;
- cercle infernal de la destruction de la nature par l'industrie ;
- cercle infernal de l'absurdité et de la dérélition par Dieu (9).

Qui ne serait partisan d'une révolution réellement capable de briser ces cercles infernaux et, libérant tous les hommes, de leur permettre à tous de devenir une personne capable de s'assumer? Mais la solution est-elle de mettre les choses sens dessus-dessous, au risque de transformer les anciens opprimés en nouveaux oppresseurs? La juste révolution ne serait-elle pas de libérer opprimés et oppresseurs d'un système qui les aliène les uns et les autres?

### **Une pensée pluraliste**

Reconnaître une valeur absolue à la personne humaine, et concrètement à toute personne humaine, c'est accepter l'autre dans son altérité, et c'est manifester son ouverture à l'autre par une volonté sans défaillance de dialogue. Et vouloir le dialogue, c'est refuser, c'est exclure de choisir la violence; on peut sur ce point se référer aux belles analyses d'Eric Weil, notamment dans l'introduction de "La logique de la philosophie".

Refus de la violence et choix du dialogue sont les conditions a priori de l'édification de cette société pluraliste dont nous sentons aujourd'hui - en 1984 - plus que jamais l'impérieuse nécessité. Et c'est au vu de cette notion de pluralisme que ce qui est dit ci-dessus de la visée révolutionnaire prend tout son sens. Accepter l'autre dans son altérité, c'est l'accepter dans sa différence de culture, de sensibilité, de religion, mais aussi dans sa différence de classe, de nation et de race; en sachant que la frontière entre l'opprimé et l'opresseur ne se confond avec aucune frontière géographique ou ethnique, avec aucune frontière de classe ou de culture: comme la frontière entre le bien et le mal, elle traverse le cœur et la conscience de chacun de nous.

Il n'est pas besoin de dire ici que le pluralisme ainsi conçu n'est pas un instrument de conquête du pouvoir

que l'on remise au grenier au lendemain des victoires - victoires électorales ou autres.

En revanche, il peut être utile de préciser que l'acceptation de l'autre et de sa différence, fondement du pluralisme personneliste, n'a rien à voir avec le syncrétisme, ni avec cette indifférence poliment déguisée qu'est la tolérance. Le pluralisme est volonté d'œuvrer avec l'autre à la réalisation d'objectifs concrets et bien définis dans le cadre de ces communautés naturelles auxquelles on appartient sans avoir la possibilité de choisir ses partenaires: entreprise ou profession, commune et nation notamment. Il n'exclut ni la prudence, ni surtout la lucidité; c'est au contraire d'une vue lucide de la personne qu'il procède.

Valoriser la personne, ce n'est pas nier que l'homme est finitude, et que la condition humaine est le jeu d'une liberté aux prises avec des limites, des déterminismes et des contraintes de tous ordres; le jeu d'une liberté enserrée dans un réseau d'antagonismes et de contradictions inéluctables. Le problème serait simple s'il ne s'agissait que des antagonismes manichéens du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres, mais il s'agit le plus souvent de conflits de devoirs inconciliables, de choix déchirants entre des valeurs également positives et pourtant contradictoires.

L'engagement conduit à privilégier telle ou telle valeur au détriment de telle ou telle autre, en toute lucidité; le pluralisme conduit à accepter l'autre jusque dans la différence de son choix. C'est bien là le fondement de toute démocratie.

Reste, bien sûr, l'insoluble problème qui se pose à toute démocratie, et donc à tout pluralisme; le jeu ne se déroulera sans heurts excessifs que si la quasi-unanimité des joueurs accepte les règles du jeu. Quelle conduite doit adopter une démocratie à l'égard de ceux qui contestent les fondements même de la démocratie, et œuvrent pour la détruire?

Il n'existe pas de recette-miracle pour résoudre ce problème. Ennemi de tout dogmatisme et de tout a priori, le personnelisme n'accueillera qu'avec défiance le soi-disant détenteur d'une telle recette. Mais il s'efforcera de rester fidèle à ses choix éthiques, porté par la conviction que la recherche de la solution des antagonismes qui caractérisent la condition humaine est l'objectif proposé à l'action de l'homme dans l'histoire. Constat qui nous conduit à dire un mot de la philosophie de l'histoire.

### **Personnalisme et philosophie de l'histoire**

Le communisme, a écrit Karl Marx dans les Manuscrits de 1844, "est l'énigme résolue de l'histoire"; propos qu'il commente en ces termes: "Le communisme (...) est la vraie solution de l'antagonisme entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme, la vraie solution de la lutte entre existence et essence, entre objectivité et affirmation de soi, entre liberté et nécessité, entre individu et genre" (10).

L'énigme résolue de l'histoire... L'expression ne man-

que certes pas de superbe, mais nombre d'arguments épistémologiques conduisent à demander si résoudre à l'avance l'énigme de l'histoire par la connaissance des lois auxquelles elle est censée obéir n'est pas abolir purement et simplement l'histoire. Telle est par exemple la conclusion à laquelle aboutit Karl Popper au terme d'une enquête sur la méthodologie des études historiques dont il expose le cheminement dans son livre "Misère de l'historicisme". Notant que "toutes les variantes de l'historicisme traduisent le sentiment d'être emporté vers l'avenir par des forces irrésistibles", il dénonce chez nos contemporains "l'acceptation empressée des fausses consolations du totalitarisme et de l'historicisme"; tout l'ouvrage démontre "qu'il nous est impossible de prédire le cours futur de l'histoire pour des raisons de simple logique" (11).

Fidèle à une certaine idée de l'homme, le personnalisme considère que la solution de l'énigme de l'histoire ne pourra apparaître qu'à la fin de l'histoire. Certes, le personnaliste chrétien - qui parlera plus volontiers de mystère que d'énigme - est fondé à croire que le Royaume de Dieu est à l'œuvre dans l'histoire, et c'est dans la lumière de son espérance qu'il attend la fin de l'histoire; rien néanmoins ne l'autorise à chercher dans la Révélation à laquelle il donne sa foi les outils conceptuels d'une compréhension de l'histoire à venir, ni a fortiori d'une prévision. *Chrétien ou non-chrétien, le personnalisme considère l'homme comme libre dans son essence même, non seulement libre d'une liberté d'acceptation ou de refus d'un destin prédéterminé, mais d'une liberté qui invente et crée son propre destin.* Comment l'histoire, résultante du jeu de milliards de libertés créatrices, serait-elle autre qu'imprévisible?

Et pourtant, le personnalisme a quelque chose à dire sur l'histoire. "Une philosophie de la personne, écrit même Etienne Borne, est en même temps philosophie de l'histoire" (12). Au minimum, il considérera que s'il n'y a pas de sens de l'histoire immanent à l'histoire - ni ressort caché, ni finalité préétablie qui ferait de la liberté de l'homme un simple leurre - la tâche de l'homme est précisément de donner sens à l'histoire par son engagement et son action. Le sens de l'histoire est en avant de nous, comme un but proposé à notre liberté; c'est de l'usage que nous ferons de cette liberté qu'il dépend que l'histoire que nous construisons ait un sens ou sombre au contraire dans l'absurde; dans l'insensé.

## CONCLUSION

Deux observations serviront de conclusion, au moins provisoire, à cette étude.

1) De par son sujet, cette étude a nécessairement un caractère abstrait. Le personnalisme, comme nous nous sommes efforcés de le démontrer ci-dessus, n'est ni un système philosophique, ni un corps de doctrine achevé; il n'en reste pas moins que la pensée personnaliste est liée à un mode de réflexion philosophique. Aussi, pour passer des quelques principes que nous avons retenus comme essentiels à des applications concrètes - notamment dans

le domaine éthique et dans le domaine politique - des médiations seront nécessaires.

On les recherchera par priorité en considérant la personne humaine dans son appartenance aux diverses communautés dont elle est membre: famille, entreprise et cité, mais aussi associations diverses, communauté nationale et communauté internationale.

Déjà cité, Carl Rogers nous fournit un exemple de ce type de démarche. Sans approuver nécessairement toutes ses conclusions, on se référera avec intérêt à la méthode qu'il utilise pour appréhender les réalités de la famille et du mariage, les relations du citoyen avec le Pouvoir et l'Administration, ou pour chercher un début de solution dans des situations de *tensions interculturelles* aussi explosives que celles que l'on constate en Irlande ou dans diverses cités multi-raciales des Etats-Unis (13). L'auteur y montre bien comment *l'approche centrée sur la personne* aboutit à des conclusions pratiques.

2) S'il fallait résumer en quelques mots l'essentiel de la présente étude, il nous semble que c'est à l'expression "Primauté du spirituel" qu'il faudrait se référer, sans se laisser arrêter par l'accusation de dualisme qui fuse dès que l'on évoque la dimension non-charnelle de la personne, ni par l'accusation d'idéologie qui ne voit dans le spirituel d'un concept de classe destiné à masquer des intérêts, des besoins et des passions tout à fait matériels.

L'idée de primauté du spirituel renvoie en premier lieu aux travaux désormais classiques que Jacques Maritain a consacrés à la distinction du spirituel et du temporel; elle balise la ligne de front qu'il faut tenir contre tous les totalitarismes d'Etat. En second lieu, dans notre univers si profondément matérialiste, elle rappelle qu'une défense efficace des droits de l'homme implique que l'on fasse droit à toutes les dimensions de la personne.

Alain DUSAULT

*N.B. : Ce texte a été élaboré au sein du groupe de travail "Actualité du Personnalisme" créé par le Club France-Forum de Paris; le signataire en assume toute la responsabilité, mais en tant que rapporteur, il tient à remercier tous les membres de ce groupe de leur amicale collaboration.*

(1) Emmanuel Mounier de J.-M. Domenach, Ed. du Seuil, p.80. J.-M. Domenach dirigea la revue "Esprit" après E. Mounier et A. Beguin.

(2) (3) *Qu'est-ce que le personnalisme ?* de Mounier. Cf. "Œuvres complètes", Ed. du Seuil, Tome III, p.179.

(4) Mounier de Borne, Ed. Seghers, p.55.

(5) *Un manifeste personnaliste* de Rogers, E. Dunod, p.5.

(6) (7) *La foi dans l'histoire et la société* de J.-B. Metz, Ed. du Cerf, pp.81-83.

(8) *Trois réformateurs : Luther, Descartes, Rousseau* de Jacques Maritain, Ed. Plon-Nourrit & Cie (1925) pp.27-30.

(9) *Le Dieu crucifié* de Moltmann, Ed. Cerf-Mame, pp.370-374.

(10) Cité par Guichard in *Le marxisme - théorie et pratique de la révolution*, Ed. Chronique sociale de France, p.92.

(11) *Misère de l'historicisme* de Popper, Ed. Plon, pp. 157 et ix.

(12) op. cit. (renvoi 4) p.73.

(13) op. cit. (renvoi 5) chap. 2, 5 et 7.

# LA RIGUEUR ET LA VIGUEUR

par Charles DELAMARE

*"Quand les médecins veulent donner aux enfants  
La répugnante absinthe, ils enduisent auparavant  
Les bords de la coupe d'une couche de miel  
Blond et sucré : de la sorte cet âge imprévoyant,  
Les lèvres seules séduites par la douceur,  
Avale en même temps l'amère infusion  
Et, dupe mais non victime, en recouvre au contraire force et santé".*

*Lucrèce  
De rerum natura*

**L**a paix règne enfin sur l'ensemble du front idéologique. Opinion paradoxale ? Pas si l'on va au fond des choses... Après des dizaines d'années, où d'âpres combats ont déchiré les libéraux et les collectivistes, les nationalisateurs et les défenseurs de la libre entreprise, après de furieuses controverses et de prodigieux éclats un calme insolite s'est établi sur le champ de bataille des théories économiques. Les Français ne se sont pas réconciliés pour autant, ce serait trop contraire à leur nature, mais ils ont au moins cessé d'opposer leurs convictions en blocs rigides et inconciliables. L'économie reconnaît-on de tous les côtés, ce n'est pas aussi simple que la majorité de nos compatriotes le pensaient encore il y a trois ans. Cette unanimité est le premier fruit de l'alternance. Les Fran-

çais ne croient plus au miracle. Ils abordent avec un scepticisme croissant les théories simplificatrices et les programmes euphorisants. Ils avaient voté en 1974 pour Giscard parce qu'ils lui attribuaient le pouvoir mystérieux d'un grand technicien capable de les maintenir, pour ainsi dire en lévitation, au-dessus du tourbillon de la crise. Ils ont choisi Mitterrand en 1981 parce que, déçus de son prédécesseur, ils s'imaginaient trouver derrière le bouclier de l'Etat la protection qu'ils n'avaient pas obtenue auprès du "libéralisme avancé".

## UNE TRANSFORMATION PSYCHOLOGIQUE

Ils découvrent que la France est ballotée, sans pouvoir se mettre à l'abri, sur le dos d'un monstre énorme, l'éco-

nomie mondiale, qu'aucun être humain, qu'aucun Etat, qu'aucune doctrine n'est en mesure de diriger, ni même d'impressionner. Le monstre poursuit sa route sans se préoccuper des injonctions proférées par les petits nains qui le chevauchent. Le mérite des socialistes est d'avoir compris cette douloureuse évidence beaucoup plus vite qu'on aurait pu le craindre. Leurs homologues européens, souvent moins radicaux qu'eux en théorie, sont effarés de la rapidité de cette conversion au sens des réalités... Que reste-t-il à critiquer de la part des opposants lorsque M. Delors explique la nécessité de la rigueur? Même s'il conteste certains détails de la comptabilisation par le sénateur Lucotte de la dette extérieure, le Ministre des Finances ne met pas en doute son importance, ni surtout la nécessité de la résorber en y passant beaucoup de temps et en appliquant une série de mesures contraignantes. Les abîmes idéologiques ont été comblés. Il n'en résulte pas un sentiment réconfortant. A droite comme à gauche, la crise n'est plus contestée, ce qui est certes un progrès. Mais cette constatation de bon sens paraît avoir épuisé l'imagination et l'enthousiasme d'esprits qui pendant des dizaines d'années s'étaient bercés de l'illusion selon laquelle il suffirait de procéder à des "réformes de structure" pour inverser les flux de l'économie et pour doubler la ration des grandes masses. La pensée de nos compatriotes, sortie enfin du cercle de la magie, ne semble pas être en mesure de fonctionner selon des critères rationnels, à quelques exceptions près. Privés des fétiches hégéliens, sevrés des retournements dialectiques qui transmutaient le plomb en or et le prolétariat exploité en radieuse avant-garde, les intellectuels de notre pays considèrent d'un air blasé les évolutions de la conjoncture.

Il en va ainsi de l'opposition où il est rare d'entendre un discours qui ne se présente pas sous une forme réactionnaire, c'est-à-dire qui ne propose pas de revenir purement et simplement à avril 1981, comme si le temps pouvait être aboli. La "dénationalisation" ou la suppression des lois Auroux représentent des objectifs de première importance pour la Droite, qui s'imagine qu'elle se retrouvera au pouvoir en 1986. L'adaptation des structures de notre économie au monde moderne ou la recherche d'une nouvelle répartition des ressources budgétaires ne préoccupent guère en revanche les partis. Quant à la Gauche, elle essaie de prendre ses distances par rapport à la thérapeutique de M. Delors, tout en sachant bien qu'elle ne peut pas y échapper. La politique de "rigueur" ne se présente pas avec dynamisme et espoir. Elle s'avale comme une potion, non pas comme une boisson tonique. Même le Président de la République lorsqu'il parle de la "rigueur" précise qu'il ne s'agit que d'une attitude provisoire. Pourtant M. Mitterrand sait pertinemment, après son expérience du pouvoir, que dans le monde moderne l'amateurisme dans la conduite de la politique économique mène au désastre, même si les circonstances extérieures sont favorables (et actuellement elles le sont pour la France). Mais il est révélateur de la faiblesse conceptuelle attribuée à nos compatriotes que le Président de la République estime ne pas être en

mesure de leur expliquer que l'économie ne peut pas être conduite autrement (et pour toujours) qu'avec "rigueur", que ce mot n'est pas répugnant, mais qu'il traduit vis-à-vis des autres une volonté de perfectionnement et d'indépendance tout à fait estimable, et en tous cas nécessaire. Faute de s'intéresser à cette idée positive à propos de la situation actuelle, les intellectuels français traînent leur ennui avec un scepticisme distingué. Le dernier livre d'Alain Minc, intitulé "L'Avenir en face" (1) sacrifie en partie à cette mode. L'auteur certes ne manque pas de profondeur lorsqu'il analyse le processus de désindustrialisation ou les faiblesses de l'intervention étatique, mais il est clair qu'il a été atteint moralement, comme les hommes de sa génération (vingt ans en 1968), par l'arrêt de l'expansion continue telle qu'elle a fonctionné entre 1950 et 1980. Pour lui la crise actuelle ne peut que se perpétuer. Il accumule le pessimisme sur le pessimisme. Le système monétaire et bancaire doit s'écrouler, le vieillissement de l'Occident entraînera celui-ci dans la décadence, les recettes des théories Keynessiennes ou monétaristes sont inutiles, comme elles l'ont été dans le passé. Le seul homme qui ait fait reculer le chômage avant la guerre et ait mis fin à la récession, ce n'est pas Keynes, Roosevelt ou Staline, mais Adolf Hitler (bien qu'il ne le nomme point), puisque le monde a changé de base entre 1939 et 1945.. Dieu merci, une telle médication paraît devoir nous être épargnée, en tout état de cause elle serait pire que le mal! Oh combien!... Alors il n'y aurait pas de guérison? Et l'économie se traînerait pendant des décades dans la morosité et l'impuissance. Mais selon Alain Minc, l'espoir se trouve du côté des changements qui commencent à s'opérer dans la société. De ce point de vue, Alain Minc n'est pas loin de M. Mitterrand. La rigueur ne lui semble pas un état durable, ni une motivation fructueuse. Sa réflexion n'en reste pas moins intéressante. Il tire la conclusion de la rupture évidente qui vient de se consommer entre l'esprit de Gauche, libérateur et libertaire, d'un côté et la doctrine de Gauche, planificatrice et contraignante de l'autre. Parce que les recettes étatiques liées à l'analyse marxiste ont fait la preuve de leur inefficacité en France depuis trois ans, de leur nocivité en URSS depuis 60 ans, les hommes qui espéraient une transformation globale et subite de la société opèrent actuellement une conversion inattendue. Ils commencent à s'intégrer au système capitaliste du marché, non parce qu'ils l'aiment, mais parce qu'ils ne le trouvent plus haïssable. Ils ont simplement reconnu qu'il s'agit d'un instrument neutre du point de vue moral, à la disposition de leurs initiatives et par conséquent de leur personnalité. La domination par les trusts ne leur paraît plus aussi contraignante et omniprésente qu'ils l'imaginaient naguère. A leurs yeux c'est l'Etat qui opprime et le marché qui libère.

Il y a là des notations intéressantes sur la transformation psychologique au sein des générations qui ont renoncé à voir disparaître la crise, et qui ont décidé de s'y adapter, d'y creuser leur niche. L'esprit d'entreprise refléurit là où les Attila de la philosophie avaient piétiné les jeunes pousses.

## RÉALISME ÉCONOMIQUE ET ÉPANOUISSEMENT CULTUREL

Ce sera probablement une bonne nouvelle pour les hommes qui ne partagent pas le pessimisme profond d'Alain Minc. Que l'économie soit un monstre rugissant et qu'il soit naïf de prétendre le conduire à la laisse comme un caniche, ils n'en disconviennent pas. Mais qu'une honnête application des leçons des économistes laisse quelques chances de mieux connaître les réactions de cet animal et de s'y adapter de la façon la moins inconfortable possible, c'est l'espoir que nourrit Raymond Barre (2). L'ancien Premier Ministre présentait au début de l'année le mouvement tendant à déplacer les lignes idéologiques. Ce n'était pas pour établir un constat d'impuissance et pour nous inciter à l'indifférence. La science économique est trop imparfaite pour donner des recettes qu'il serait aisé d'appliquer infailliblement. De ce côté là aussi, il n'y a plus de potion magique. Mais elle permet aux praticiens qui l'ont méditée de ne pas perdre de vue l'essentiel au milieu des contraintes qui les enserment de toute part. Pour notre pays, il est clair que tout Gouvernement doit se donner comme objectif principal de maintenir l'ouverture sur le monde, même si celui-ci charrie les problèmes et multiplie les défis. On n'a pas assez remarqué que l'U.R.S.S. souffre moins du système communiste, comme on le croit généralement, que du fait qu'elle s'est retranchée derrière des frontières hermétiques depuis 1918. Malgré son immensité et des richesses à la dimension de son territoire, elle s'est ainsi privée de l'élan vital que lui aurait imprimé l'acceptation de la concurrence internationale. La preuve c'est qu'elle accepte la confrontation uniquement en matière militaire et que cela réussit à l'Armée Rouge. Pour une nation comme la France, le choix est encore bien plus simple. Le repli sur le village d'Astérix est porteur de décadence selon des lois sociologiques que Levi-Strauss expliquerait aisément. Mais "l'ouverture" signifie que nous sommes astreints à rechercher en permanence la compétitivité. Vilain mot ! Pistolet à six coups, a-t-on dit. En effet, le terme n'est guère harmonieux, pas plus que ne l'est ce monde extérieur grouillant de conflits, plein d'Asiatiques ambitieux et de Yankees pragmatiques. Mais la marge d'autonomie que nous souhaitons conserver, quelle que soit notre place sur l'échiquier politique, s'accroîtra ou diminuera en fonction exacte des efforts que nous aurons entrepris pour tenir notre rang dans cette lutte mondiale. Certains pourront faire la moue à cette perspective en déclarant privilégier la recherche artistique et l'épanouissement intellectuel. Ils se trompent en s'imaginant que l'engagement dans la civilisation marchande empêche l'épanouissement spirituel. Les exemples historiques où l'une a porté l'autre (que l'on songe à la Florence des Médicis ou à la Hollande du XVII<sup>e</sup> siècle) ne peuvent pas être considérés comme des accidents ou des incongruités.

Il est vrai que notre système de pensée, pris au sens très large, n'est guère adapté aux exigences que la crise nous révèle maintenant comme inéluctables. La formidable

expansion qui nous a entraînés avec l'ensemble du monde occidental ne s'est pas traduite sur le plan de la culture par des innovations et des approfondissements de la réflexion. Au contraire les théories qui n'étaient pas en phase avec le monde que nous étions en train d'aider à naître ont poursuivi leur cheminement cacochyme. Le désarroi qui se répand aujourd'hui fait ressortir le grand vide intellectuel et moral dans lequel nous nous trouvons sans l'avoir compris. Cela n'est pas propre à notre pays. Les fondamentalistes musulmans expriment à leur manière cette déception qui surgit de l'incompréhension à l'égard d'une évolution technique dont les effets sont rejetés au plan des mœurs et de la structure idéologique, alors que ces avantages sont non seulement acceptés, mais revendiqués comme un droit dans la trame de la vie quotidienne. De la même façon, les Occidentaux ne peuvent pas se battre pour le progrès social tout en refusant l'adaptation continue avec laquelle il faut le payer. Pour résoudre ce problème, il est trop facile de se proclamer "faustien" sans avoir lu attentivement la tragédie de Goethe qui montre l'échec de l'orgueilleux magicien emporté par son volontarisme hors de la réalité et de l'humanité. En contrepoint, se révèle peu à peu la supériorité de Marguerite, elle qui fait front avec cœur et humilité aux drames de son existence.

Il est temps de revenir aux vertus domestiques et de mener notre ménage avec soin, ponctué et diligence au lieu de prétendre "transformer le monde" à tout bout de champ. "Ce n'est pas exaltant, rétorquera-t-on. Aux grandes fêtes de l'imagination politique, aux embrasements des châteaux en Espagne indéfiniment ruinés et reconstruits, vous prétendez substituer le travail patient et le progrès acquis par un effort soutenu ! Fi, que ce réalisme est ennuyeux". Etienne Borne a donné récemment la réponse à cette exclamation. "Comment combattre les idéologies, écrit-il, sans tomber dans un relativisme sceptique, sinon à partir d'une philosophie bien enracinée dans une vérité de l'homme, vérité qui n'est pas donnée toute faite et qu'une bonne politique doit contribuer à connaître et à accomplir dans un labeur toujours recommencé ?" (3).

## EMERGENCE D'UNE NOUVELLE CULTURE

Autrement dit, la faillite des idéologies rend plus nécessaire que jamais l'émergence d'une *nouvelle culture* établie sur la lucidité, l'humanité, en définitive sur la raison. L'expansion économique maintenant celles-là en état de survie artificielle parce que leur archaïsme les situait dans un au-delà que l'on prenait pour une préfiguration de l'avenir. Aujourd'hui, "il faut tenter de vivre", dans un combat quotidien sans gloire éclatante, ni profit assuré. Mais tout homme a besoin d'en savoir plus sur son avenir et celui de sa race. L'ivresse de sa consommation le lui a fait oublier pendant un temps assez long pour que toute une génération ait désappris les leçons léguées par ses pères. Le vide qui s'est créé dans les têtes pendant que se remplissaient les estomacs et que les sens s'enchaînaient devient douloureux. Il a dû se produire un phénomène semblable vers l'an 3000 avant Jésus Christ lor-

qu'après avoir déployé une activité prodigieuse et réalisé des progrès matériels inouïs, l'humanité qui venait de passer du néolithique à l'âge du bronze, puis à l'âge du fer après avoir successivement inventé dans un laps de temps court pour l'époque, la ville, l'état, l'écriture et l'armée, se sentit soudain envahie d'une mélancolie inextinguible. Elle créa alors la culture. Dès lors les hommes n'appliquèrent plus leur effort principal à l'expansion qui avait permis de mettre en place l'infrastructure matérielle sur laquelle ils assurent les arts, la religion et la philosophie. Le progrès fut recherché dans l'individu et par l'individu au sein d'une culture, non plus à travers une économie. Au "toujours plus" succéda le toujours mieux. Que la stagnation soit supportable si elle s'accompagne d'une renaissance des lettres et des arts, c'est là une pensée qu'il ne faut pas négliger. Elle donne de toute manière une perspective humaniste aux efforts réalisés hier et aujourd'hui. Une fois que les besoins vitaux sont assurés au plus grand nombre il faut bien se demander à quoi l'on emploiera le temps libre pendant la vie active et surtout durant une retraite étalée sur vingt ou trente ans. La culture constitue la seule réponse acceptable à cette interrogation qui commençait à poindre au milieu de la plus grande prospérité.

Mais une raison encore plus dirimante à ce retour au primat culturel se déduit de la crise et de l'état de torpeur dans lequel elle a plongé notre intelligentsia. La culture que nous avons laissée se dessécher constituait le terreau sur lequel s'est développée la fameuse expansion à laquelle on s'est tellement habitué que l'on avait oublié qu'elle n'était pas spontanée. Il est intéressant de rappeler que la rigueur si nécessaire aujourd'hui pour le redressement de notre économie constituait le cœur du classicisme et de l'enseignement qui lui était attaché. "Sans effort sur soi-même, disait-on, nous ne surmonterons pas la nécessité". Car on n'avait pas la prétention de vaincre la nature. Bacon disait plutôt qu'on ne la commandait bien qu'en lui obéissant. Ce n'est pas Faust et ses tours de passe passe sataniques qui servaient d'exemple mais les intuitions de Pascal et les raisonnements de Descartes. Cette conception de la vie n'était pas réservée à "la classe dominante". Les rites des Compagnons du Tour de France font l'objet de feuilletons pittoresques à la télévision. Ceux-ci ne mettent pas en lumière la sagesse qui sous-tendait ces étranges pérégrinations. Outre la recherche de nouveaux tours de mains, elles avaient pour but d'apprendre au compagnon qu'il n'avait rien à craindre de la vie. Il jouissait d'une liberté complète, souveraine même. Quel que soit l'endroit où il se trouverait, sa capacité (j'allais écrire sa compétitivité) acquise par la patience et l'effort lui assurerait le vivre et le couvert. Il ne dépendait pas d'un autre maître que de lui-même, de son ardeur au travail et de son habileté à l'accomplir. Changer de ville périodiquement était un exercice qui apprenait à changer de patron et celui-ci devait se faire accepter par sa propre compétence tout autant que le compagnon. C'est cette orgueilleuse tradition de la classe ouvrière qu'il convient de transposer au niveau de la nation pour permettre à celle-ci d'affronter le monde

avec assurance et détermination. La rigueur n'est pas molle si on la prend au sérieux et non pas comme une passade ; elle est le ressort de la vigueur.

Les réflexions d'Alain Minc prouvent que l'adaptation intellectuelle au défi qui est lancé par la concurrence internationale est en train de faire son chemin. L'invention d'une nouvelle culture est consécutive à une mise en cause d'un groupe humain. Elle ne se décrète pas. Elle mûrit à la chaleur de la contestation. Mais il n'est pas indifférent que des hommes curieux et entreprenants s'interrogent à son sujet. La Renaissance n'aurait pas été possible sans l'invention de la boussole et la diffusion de l'imprimerie. Mais sans Luther, Christophe Colomb, Ronsard et Erasme se serait-elle épanouie de la même façon ? Cette panique controversée à propos des relations entre les conditions matérielles et les initiatives personnelles n'a pas grand intérêt, sauf à nous inciter à découvrir un continent nouveau. L'informatique, écrit Alain Minc, "ne remplit pas le rôle que l'économie-fiction lui assigne : améliorant l'efficacité de la production sans sécréter une nouvelle demande, elle risque, dans un premier temps, d'aggraver le chômage, puisqu'elle supprime de son propre mouvement davantage de postes que les besoins qui y sont liés n'en suscitent". Oui, mais il est probable en revanche que cette innovation technique fera sentir ses effets sur un autre plan, que notre économicisme exacerbé nous occulte presque entièrement : celui de la société et de la culture. Notre adaptation au monde, notre indispensable révision des valeurs, brouillées dans le halo de mai 1968, nous ramènera à cette vertu, janséniste et héroïque, qui est consubstantielle au génie de notre peuple.

Son point d'application ne se perd pas dans les nuages. En économie, elle nous conduit à détester les mesures démagogiques et magiques. Elle nous incite à mépriser l'inflation, ce lâche soulagement. Elle nous exhorte à boucler sur notre corps social la cuirasse d'un budget équilibré. Elle reconnaît la valeur et récompense l'innovation par le profit. Elle n'estime pas digne d'un pays civilisé de laisser au bord du chemin les éclopés du chômage en maintenant les privilèges des secteurs abrités.

La vertu morale qui se trouve au cœur de notre culture nous est indispensable pour surmonter la crise. Le Japon ne se serait pas affirmé avec ses robots, son travail et même son intelligence si son effort n'avait pris sa source dans sa culture propre, mettant en accord l'individu et sa société.

Prendre le risque du grand large nous conduit à la découverte de nous-mêmes.

Charles DELAMARE

(1) Editions du Seuil.

(2) "La crise des politiques économiques et sociales et l'avenir des démocraties" par Raymond Barre. Revue Commentaire. Printemps 1984.

(3) Démocratie moderne. 12/05/1984

# LE POINT DE VUE DE JEAN BOISSONNAT

Europe n° 1

## LA BATAILLE DE LA DETTE

Alors ces dettes de la France à l'étranger, combien ? 450 milliards de francs dit Jacques Delors, 600 milliards, affirme le Sénat.

Belle bataille d'experts qui mérite d'être regardée de près. Car notre endettement extérieur a été à l'origine du changement de politique économique de la gauche. Et c'est lui qui donne à l'opposition un de ses arguments les plus faciles : la gauche remplirait les illusions et viderait les caisses.

On explique la différence entre l'évaluation du ministère des Finances et celle du Sénat. La première ne prend pas en compte les emprunts en devises, à échéance de moins d'un an, que les banques font pour leurs clients français. Alors que le Sénat les fait rentrer dans ses calculs. D'où une querelle de techniciens dont je vous épargne le détail. Disons que ces emprunts en devises à moins d'un an sont de natures très diverses. Certains sont remboursés en quelques semaines par une rentrée de devises liée à une vente de produits français à l'étranger. Ils ne sont pas tous comparables aux emprunts à plus long terme.

Ce n'est donc pas tricher que de ne prendre en compte que la dette à plus d'un an. Nous en revenons ainsi aux 450 milliards de francs de Jacques Delors, lesquels seront 500 milliards avant la fin de cette année et un peu plus dans les années à venir car nous continuons de nous endetter...

C'est beaucoup, même si ça n'a rien à voir avec l'endettement du Brésil ou du Mexique. Chez nous, le paiement des intérêts et le remboursement du capital, chaque année, ne représente que 4 à 5 % de nos ventes à l'étranger contre 40 % dans les pays d'Amérique Latine, au bord de la faillite.

C'est beaucoup, même si l'on tient compte des créances que nous avons nous-mêmes sur l'étranger et qui s'élèvent à 250 milliards de francs. Car environ la moitié de cet argent a été prêté à des pays qui ne pourront pas le rembourser à échéance.

C'est beaucoup si l'on rapproche le chiffre actuel de nos dettes, soit l'équivalent de 55 milliards de dollars, à leur montant en mai 1981, avant l'arrivée de la gauche au pouvoir, soit un peu moins de 30 milliards de dollars.

C'est beaucoup parce que tout cela nous contraint à vendre plus que nous n'achetons à l'étranger afin de pouvoir rembourser nos dettes. Ce qui nous oblige à freiner notre consommation intérieure. Certains soupçonneront même Jacques Delors d'avoir publié ces chiffres non seulement pour répondre au Sénat, mais aussi pour convaincre ses propres amis de ne pas relâcher la rigueur.

Toutefois, si celle-ci porte ses fruits, et si nous avons dans l'avenir des dirigeants qui donnent confiance, nous n'aurons aucune peine à trouver des banques qui nous prêteront de l'argent au moment des grosses échéances. Lesquelles se situent, comme par hasard, car les emprunts se font à 7 ans, entre 1988 et 1990, c'est-à-dire au début du prochain septennat. Bonjour l'héritage...

16/5/1984

## LA MÉTÉO ÉCONOMIQUE

Belles éclaircies avec quelques zones orageuses. Température en hausse. Ainsi pourrait-on résumer la météo économique dans les pays industrialisés telle qu'elle apparaît dans les nouvelles prévisions de l'OCDE, dont les ministres se sont retrouvés à Paris.

Belles éclaircies parce que la croissance moyenne de la production dans les pays développés dépasserait 4 % cette année contre 2,5 % l'an passé. On n'a pas vu cela depuis 1978. Et depuis dix ans - c'est-à-dire depuis le début de ce qu'on appelle la crise - cela ne s'est produit que trois fois (en 1976, 1978 et 1984). L'an prochain, on reviendrait à un taux de croissance de l'ensemble OCDE un peu inférieur à 3 %, ce qui serait encore fort honorable par rapport aux dernières années. Toutefois le soleil de la croissance ne brillera pas également sur tous les pays. Ainsi que nous l'avons déjà dit ici, parmi les sept plus grands pays, la France ferait exception avec une production qui augmenterait de moins de 1 %. En réalité, ce pourrait être un peu mieux, encore que les résultats qui viennent d'être publiés par l'INSEE pour le Premier ministre ne soient pas extraordinaires. C'est ainsi que contrairement aux prévisions des chefs d'entreprise et aux espoirs du gouvernement, les investissements ont diminué, en France, de plus de 2 %, au cours des trois

premiers mois de l'année. La consommation est faible actuellement. Ce sont nos ventes à l'étranger qui vont le mieux ; et encore, pas autant qu'on le voudrait.

Revenons aux chiffres de l'OCDE. Ce sont les Etats-Unis et le Japon qui entraînent, cette année, toute l'économie mondiale, avec respectivement des taux de croissance de 5,7 % pour les Américains (on n'a pas vu cela depuis 1966, c'est-à-dire depuis près de 20 ans) et de 4,8 % pour le Japon. L'Europe est un peu à la traîne.

Côté emploi, en revanche, les orages sont toujours là. Il y a bien un recul du chômage aux Etats-Unis, mais pas en Europe - notamment pas en France où la situation s'aggrave.

Les autres zones nuageuses qui assombrissent l'horizon de l'économie mondiale sont bien connues : les 750 milliards de dollars de dettes que les pays pauvres ne peuvent pas rembourser. Français et Japonais ont essayé de convaincre les Américains de prendre des mesures sérieuses pour écarter cette épée de Damoclès au-dessus de nos têtes, selon la formule de Jacques Delors. En vain. Pourtant les Etats-Unis sont les premiers concernés ; une de leur grande banque est menacée de faillite à cause de cela. En outre, le déficit public aux Etats-Unis même fait courir un risque à la reprise mondiale.

Dans l'immédiat on pourrait tout de même profiter du soleil. Malheureusement il ne brille pas sur la France !

18/5/1984

## DÉCEPTION

A quelque chose malheur est bon dit-on parfois, en se consolant d'un souci avec un succès. Tout en regrettant l'aggravation du chômage, le gouvernement pouvait légitimement espérer qu'il en verrait la contrepartie positive dans l'amélioration de nos comptes extérieurs. Hélas, c'est tout le contraire. Le chômage augmente et le déficit avec l'étranger ne diminue pas sensiblement.

Les résultats du commerce extérieur en Avril sont une réelle déception. Déjà le premier trimestre avait été mauvais. On pensait que ce n'était qu'une compensation provisoire, un dernier trimestre 1983 anormalement bon. Mais en Avril, le déficit atteint à nouveau près de 4 milliards et demi de francs. Ce qui fait plus de 17 milliards en 4 mois, et à ce rythme, nous dépasserions 50 milliards dans l'année c'est-à-dire, plus que l'année dernière.

Dieu merci, il est encore possible de faire mieux, grâce à nos exportations agricoles qui ont du retard, et à un ralentissement possible de nos achats de produits énergétiques, lesquels ont de l'avance. Le déficit risque tout de même d'atteindre, voire de dépasser 30 milliards de francs, ce qui est beaucoup plus que prévu. En terme de balance des paiements (tout compris, si vous préférez, car le déficit commercial ne comprend que les seuls échanges de marchandises) le déficit annuel se situerait non loin de 20 milliards, alors qu'on espérait se rappro-

cher de zéro. Ce serait une réelle déception.

Pourquoi cette contre-performance ? Les Français ont serré leur ceinture d'un cran, et ils ont donc freiné leurs achats à l'étranger. Il y a tout de même deux explications. Les prix de ce que nous achetons au dehors, et notamment les matières premières augmentent, ainsi que le cours du dollar avec lequel nous payons une bonne partie de ces achats. Et surtout, nos ventes à l'étranger ne croissent pas autant qu'on pouvait l'espérer avec la reprise mondiale. Même si on réalise quelques coups intéressants aux Etats-Unis (c'est tout de même la moindre des choses, avec un dollar à 8 Frs 50 et la forte reprise des affaires Outre-Atlantique) et si l'on vend un peu plus en Allemagne.

La réalité, c'est que la compétitivité de nos entreprises sur les marchés étrangers n'est pas bonne. Nous sommes trop chers. Il faut y penser quand on parle un peu à tort et à travers de la semaine de 35 heures. Car les emplois qu'on gagnerait d'un côté, on risquerait de les perdre de l'autre.

Non, notre situation fondamentale n'est pas encore rétablie. Il lui faudra du temps et des efforts. Cela ne relève pas de la polémique. Simple observation.

23/5/1984

## LE SYMBOLE ET LE DÉFICIT

Dans sa lettre à Bernard Hanon, confirmé à la tête de la Régie Renault, le Ministre de l'Industrie Laurent Fabius écrit ceci : "Un aspect essentiel de votre responsabilité consiste à assurer rapidement l'équilibre financier du groupe". Renault affiche en effet, un déficit de 1 milliard et demi de francs pour l'an passé, et rien n'annonce un retour à l'équilibre cette année.

Cette entreprise pilote au nom de laquelle le gouvernement justifiait en 1981 les nouvelles nationalisations n'échappe ni aux pertes de marchés, ni aux pertes financières, ni aux pertes d'effectifs. L'Etat n'est pas une fée qui en touchant une entreprise de sa baguette magique, changerait le plomb en or et une société en difficulté en une firme prospère.

Les chiffres sont éloquentes. L'ensemble des entreprises publiques avant les dernières nationalisations, affichait en 1980 un résultat légèrement bénéficiaire, aux seules exceptions de la Chimie et des Charbonnages et de la Compagnie Générale Maritime. L'an passé toutes ces entreprises ont été déficitaires pour la coquette somme de 22 milliards de francs, aux seules exceptions d'Air France et de l'Aéroport de Paris légèrement bénéficiaires.

Quant aux sociétés nouvellement nationalisées, elles étaient déjà probablement déficitaires de 2,3 milliards en 1980, mais essentiellement à cause de la sidérurgie et de Rhône-Poulenc. Toutes les autres sociétés étant alors bénéficiaires. En 1983, c'est l'inverse, la plupart sont déficitaires, à l'exception de la C.G.E. de St-Gobain, et

de Rhône-Poulenc. Au total plus de 10 milliards de francs de déficit.

A noter toutefois, que ces statistiques ne prennent pas en compte le secteur pétrolier dans lequel Elf Aquitaine réalise traditionnellement le plus gros bénéfice de toutes les entreprises françaises.

Dans ces conditions, l'endettement des entreprises publiques atteint un niveau très élevé. Or, les dettes d'aujourd'hui sont le résultat des déficits d'hier et peuvent être la cause de nouveaux déficits demain. Car l'argent qui est consacré à payer les intérêts, à défaut de pouvoir toujours rembourser le capital, s'impute sur ce qui serait nécessaire pour moderniser les entreprises. Et donc pour les redresser. Certes, les contribuables apportent bon gré mal gré, leur obole. Mais il faudra que ces entreprises une fois redressées retrouvent dans l'avenir, la capacité de faire appel au capital chez les épargnants privés, en France et à l'étranger. Ce qui conduira à réviser le rôle de l'Etat.

Une dénationalisation brutale et à caractère idéologique serait certainement une erreur, car une entreprise ne peut pas changer de statut, sans grave danger, au gré des élections. Mais elle doit retrouver sa souplesse, faute de quoi, dans un monde en plein bouleversement, elles seraient condamnées.

24/5/1984

## LA CRISE DU LAIT

Pour comprendre la sensibilité des agriculteurs français, à tout ce qui concerne le lait, il faut avoir quelques chiffres en tête.

500.000 exploitants produisent du lait, chez nous. Même si la moitié d'entre eux ont moins de 10 vaches, ce nombre montre l'ampleur de la secousse sociale, quand on touche à ce produit. Cela n'excuse, évidemment aucune violence, pas davantage là que dans la sidérurgie ou dans l'automobile.

Cela dit, les spécialistes ont calculé qu'une exploitation laitière ne peut pas être rentable avec moins de 25 vaches produisant, chacune, 6.000 litres de lait, par an. Ce qui veut dire qu'il suffirait du tiers des exploitations actuelles pour produire le contingent de 25 millions de tonnes de lait, par an, que nous attribue la nouvelle réglementation européenne. Nous sommes pourtant les plus gros producteurs de la Communauté, de peu il est vrai, devant l'Allemagne. Notre position relative recule depuis 10 ans, puisque notre production, durant cette période, s'est accrue de 23 % contre 34 % en Allemagne, et 46 % aux Pays-Bas, avec une moyenne communautaire en hausse de 30 %.

Il y a beaucoup de raisons à cela, en particulier des mécanismes monétaires artificiels, et surtout les causes de ces mécanismes. A savoir, la dévalorisation constante du Franc, ce qui a augmenté nos coûts de production plus vite que les recettes des agriculteurs. On ne dira

jamais assez, car on vit encore sur des souvenirs d'il y a 40 ans, que l'agriculture française n'est plus, depuis longtemps, la cause mais la grande victime de l'inflation.

Il reste vrai que l'Europe produit trop de lait : 108 millions de tonnes, alors qu'elle en consomme 85, et en écoule, au dehors, péniblement, et à vil prix, 12 millions de tonnes. Au total, il faut donc réduire la production européenne, d'environ 10 %. En France, c'est déjà le cas dans certaines régions, comme la Picardie, et même le Poitou-Charentes. En revanche, la production laitière a littéralement explosé au cours des dernières années, en Bretagne et dans les pays de Loire. Rien d'étonnant, si les ministres européens ont été mal accueillis à Angers...

Notre ministre de l'agriculture, Michel Rocard, a pourtant raison. Le freinage de la production laitière est inévitable. Mais il faut procéder, avec beaucoup de précautions, et en étroite concertation avec la profession, si l'on veut éviter des drames sociaux, et des explosions de colère. On me pardonnera ce mauvais jeu de mots : la crise du lait, ce n'est vraiment pas du bidon !

30/5/1984

## UN CHINOIS A PARIS

Le Premier Ministre chinois qui visite la France, n'a pas seulement la réputation d'être un gestionnaire prudent et efficace. C'est l'un des favoris de Deng-Xiao-Ping l'homme fort depuis la mort de Mao de la nation la plus peuplée du monde.

Lors d'un voyage que j'avais fait dans la province du Sichuan (au centre ouest du pays), il y a 5 ans, province dont Zhao Ziyang était alors le responsable, on m'avait déjà dit qu'il irait loin.

Il a d'ailleurs expérimenté dans cette province très peuplée, et à vocation agricole, les nouvelles méthodes qui sont aujourd'hui étendues à toute la Chine sous le nom de politique de modernisation.

Cette politique se heurte à de nombreuses difficultés - bien qu'elle ait enregistré au cours des années récentes des résultats assez spectaculaires - et d'abord à cette formidable réalité : la population de la Chine avec son milliard d'habitants et qui s'accroît chaque année, de 13 millions de personnes. C'est-à-dire tous les 4 ans de l'équivalent de la population de la France. Comment garantir les besoins élémentaires en nourriture et en logement ; comment lutter contre le chômage estimé à 25 millions de personnes rien que dans les villes ; et comment élever la productivité dans les entreprises dans de telles conditions ? Voilà bien un casse-tête Chinois.

Les mesures mises en œuvre par les autorités pour faire face à ce problème sont draconiennes. Ecoutez plutôt. La règle de base est de privilégier l'enfant unique. Par tous les moyens (notons, que Zhao Ziyang lui est père de 5 enfants). Et quels moyens ! Retard systématique de l'âge du mariage. L'enfant unique a priorité à la crèche et on lui attribue la ration alimentaire d'un adulte.

Ses parents reçoivent un surplus de salaire qu'ils doivent rembourser s'ils ont un 2<sup>e</sup> enfant. Dans ce cas non seulement ils gagnent moins, mais ils perdent toute chance de progresser dans leur emploi. A partir du 3<sup>e</sup> enfant, on réduit les rations alimentaires de la famille. On pousse la femme à avorter et l'homme à se faire stériliser. D'ailleurs les femmes mariées doivent souvent se faire inscrire sur une liste d'attente dans leur entreprise pour obtenir la permission d'avoir un enfant.

L'une des conséquences de cette politique est l'accroissement rapide des infanticides mollement réprimé par la loi : 3 ans de prison. Dans les campagnes notamment, les bébés du sexe féminin sont couramment abandonnés voire même tués, parce que les parents n'ayant droit qu'à un seul enfant préfèrent un garçon plus utile à la terre. Tragique perversion d'une politique qui cherche sincèrement la modernité et qui conduit sans le vouloir à des comportements préhistoriques.

1<sup>er</sup>/6/1984

## RETROUVAILLES

Avant leur réunion de Londres, examinons les bulletins de santé économique des 7 pays les plus industrialisés.

Comme d'habitude, c'est le Japon qui se porte le mieux, avec à la fois une faible inflation et un chômage modéré. Certes, le Premier Ministre Nakasone a quand même ses soucis, qui n'en a pas ? Il essaye de tailler dans les dépenses de l'Etat pour freiner le déficit budgétaire. Et il vient de faire quelques concessions aux Américains afin que le Yen joue un plus grand rôle (et donc, prenne plus de risques) parmi les grandes monnaies internationales.

En 2<sup>e</sup> position, on trouve l'Allemagne, avec un chômage encore élevé, mais stabilisé, et une faible inflation. Vous noterez que 40 ans après l'ultime bataille qui devait mettre fin à la guerre, ce sont les deux pays vaincus (le Japon et l'Allemagne) qui se portent le mieux. Toutefois, l'Allemagne traverse un difficile conflit social à propos de la semaine de 35 heures.

3<sup>e</sup> sur le podium des grandes économies : les Etats-Unis. Chômage en baisse rapide, avec cependant des signes de reprise de l'inflation. Et surtout de lourds déficits. A l'extérieur et dans le budget, un dollar surévalué et des taux d'intérêts trop élevés, et des banques menacées par la faillite de leurs débiteurs dans le Tiers-Monde.

Derrière ces 3 champions, la Grande-Bretagne ne peut présenter qu'une inflation contenue avec un chômage toujours très élevé (13 % de la population active). Et par là-dessus une grève des mineurs qui n'en finit pas. Le Canada bénéficie certes de la reprise américaine; lui aussi contient l'inflation, mais souffre toujours du chômage (11 % de la population). La France se rapproche des Anglais et des Canadiens au prix d'un effort douloureux : elle ne les a pas encore rejoint sur l'inflation, et malheureusement n'en est plus très loin sur le chômage.

L'Italie ferme la marche : forte inflation, chômage élevé, déficit budgétaire record.

Il y aura de mauvais esprits pour faire remarquer que les deux pays qui ferment la marche, sont les seuls à être gouvernés par des socialistes. Jugement un peu sommaire. La France et l'Italie aussi ont perdu une guerre. Elles ont fait un gros effort pour s'en relever. La crise les a frappées quand elles reprenaient leur souffle. Elles ont un genou à terre. Mais elles ne sont pas K.O.

4/6/1984

## NOUVELLE DONNE MONÉTAIRE

Que se passe-t-il dans l'univers à la fois fascinant et obscur des monnaies ? On parle toujours du dollar en général, pour en dire du mal, même quand il baisse. Pauvre dollar, monnaie du monde que les Etats-Unis donnent l'impression de gérer pour leur seul profit. Et en même temps, monnaie des Etats-Unis dont d'énormes quantités se promènent en dehors de son pays légal, sans que personne, même pas Washington ne les contrôle.

Or, derrière ce dollar omniprésent et insaisissable, il se passe beaucoup de choses dont on ne parle pas. La semaine dernière, c'était un accord entre Washington et Tokyo pour que le Yen joue un plus grand rôle dans le monde. Le Japon est une très grande économie (la 2<sup>e</sup> derrière les Etats-Unis, mais désormais devant l'Union Soviétique) avec une petite monnaie. Jusqu'à présent, les emprunts en Yen étaient relativement peu de choses, et la monnaie japonaise ne figurait que modestement dans les réserves des banques centrales, loin derrière le dollar et le mark. Le Yen devrait progressivement jouer un plus grand rôle, ce qui à la fois consacrerait la puissance économique du Japon et élargirait ses responsabilités.

Et voilà qu'à l'autre extrémité du monde en Europe, une nouvelle monnaie se construit peu à peu. Symboliquement, lundi, pour la première fois, l'Écu Européen a été coté officiellement à la Bourse de Paris. Pour le commun des mortels l'Écu n'existe pas. Personne n'a jamais vu un billet marqué écu. Effectivement, c'est un mélange un peu théorique de toutes les monnaies européennes, qui sert à faire des calculs et non pas à payer sa boulangerie. Pourtant, cela devient peu à peu une monnaie. On émet des emprunts libellés en écu, parce que cela atténue les risques de change. L'écu étant un mélange de monnaies qui peuvent varier en sens contraire. Sa cotation officielle à Paris va permettre par exemple, aux Compagnies d'assurance de placer leur argent dans cette unité de comptes.

Résumons. Le Roi dollar n'est pas prêt d'être déchu, quelque soit son cours, parce que la reconnaissance internationale d'une monnaie se bâtit sur plusieurs décennies. Mais des signes apparaissent d'une sorte de policentrisme monétaire, avec à côté du dollar, le Yen et l'écu. On en reparlera au 21<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dans 16 ans.

5/6/1984

# SOLJENITSYNE ET LE PLURALISME

par Jacques NANTET

Méritait-il ce jugement de Max Geltman dans la revue américaine de gauche *Midstream* : "Sa généalogie ne compte que des paysans, si bien que la bouse de vache souille chacune de ses pages" ? Après dix ans de silence, Soljenitsyne se décide à répliquer dans *Nos pluralistes* aux membres de l'émigration qui l'ont ainsi attaqué. Il le fait parfois, lui-même, de façon maladroite et excessive, reprochant en gros à ses adversaires de la "troisième émigration" d'avoir quitté volontairement l'Union soviétique après y avoir profité de tous les honneurs, de bénéficier dans le monde libre de sympathies suspectes, de dénigrer la Russie sans désavouer le communisme, de défendre le pluralisme alors que "la vérité est une".

En ce débat tâchons de voir clair. Heureusement, la publication simultanée de *La Roue rouge* va nous aider. Accusé par "les pluralistes", de "mongolophilie", de "tataro-messianisme", Soljenitsyne apporte ici une réponse efficace dans une nouvelle grande fresque historique et romanesque, dont l'argument central est la valeur d'exemple de la révolution de février 1917 - la seule démocratique - qu'il oppose à la Révolution d'Octobre, que ses contradicteurs prennent pour référence. Octobre était-il fatal ? se demande l'auteur au long de cet énorme ouvrage, où l'on retrouve près de 550 pages d'*Août 14*. Elles sont regroupées en deux blocs inégaux au début du livre et à la fin. D'abord, des éléments romanesques : les amours à Rostov d'une orpheline avec un étudiant se déroulent dans un milieu de riches fermiers, probablement celui dont Soljenitsyne est originaire. D'autres amours à Rostov (Xenia aime le fils du

directeur de la pension) nous mènent sur le front, où les deux garçons sont mobilisés dès août 1914. Nous y assistons aux premières batailles - côté des Russes, côté des Allemands-, aux premières défaites russes de Tannenberg et des Lacs Masures. Admirable portrait du colonel Vorotynev, fine fleur de l'état-major moderne, qui porte en lui justement l'espoir et les possibilités encore intacts de l'armée russe. Mélancolique description du général Samsonov, en déroute, qui meurt abandonné de tous au fond de la forêt.

La suite des amours d'*Août 14* se retrouve dans les cent dernières pages de *La Roue rouge*. Elles sont séparées de leur contexte initial par les 350 pages inédites qui insèrent, au milieu du livre, des récits, des réflexions sur l'histoire de la Russie à ces époques. La construction de cette partie est curieuse. Soljenitsyne marche en crabe, remontant à septembre 1911 (nous étions arrivés à 1914), à juin 1907, à juillet 1906, à octobre 1905, à janvier 1905, à l'automne 1904, à l'été 1903, à 1901, à 1899. Si les dates retenues - 1911 : l'assassinat du ministre Stolypine à Kiev ; 1905 : les premiers troubles révolutionnaires graves - se justifient comme décisives dans l'histoire de la Russie, un tel ordre déroute de prime abord.

Il s'explique, pourtant. Chaque étape constitue à la fois un merveilleux, minutieux tableau de l'époque considérée, et déploie une étude psychologique qui requiert, finalement, le recours à l'époque antérieure. Par exemple, l'envie, moteur central qui entraîne les révolutionnaires, trouve sa source dans la haine longuement ressassée contre "les palais de Saint-Petersbourg", et commente le rôle que jouent les femmes-passionnaries

à l'origine de tout le processus. Peu à peu se découvrent de la sorte les réponses de l'auteur à ses détracteurs.

\*  
\* \*

Soljenitsyne réactionnaire d'extrême-droite ? Mais la moitié de ces analyses supplémentaires sont consacrées à l'éloge sans réticence de Stolypine, le ministre du progrès, du chemin de fer à travers tout l'Empire, des zemtovs municipaux démocratiques, et surtout d'une réforme agraire qui fasse accéder la paysannerie à la pleine et entière propriété du sol. Un ministre, à ce titre, combattu par les nobles, les propriétaires terriens, les conservateurs acharnés des biens de la couronne, et aussi, il faut le dire, par les révolutionnaires bolcheviques qui voyaient en lui l'homme d'Etat intelligent - centriste - parfaitement capable d'éviter à la Russie une révolution sanglante, marxiste, de lutte des classes. Ce n'est pas pour rien que les extrémistes de gauche l'on fait abattre à Kiev, après six ans seulement de pouvoir et de prodigieux succès économiques pour l'empire russe.

Soljenitsyne tsariste inconditionnel ? Alors qu'une large part de ces analyses supplémentaires constitue une critique acérée du tsarisme. Un prince héritier sans vraie formation ni vrai intérêt pour la chose publique, batifolant avec de jeunes comtesses. Un tsar, certes époux modèle, mais à la fois autoritaire, hésitant et fataliste. Qui ne comprend pas la perte que vient de faire la Russie, à Kiev, avec l'assassinat de Stolypine, et qui, sans saluer le mort, va avec légèreté, joyeusement, auprès de la tsarine en Crimée visiter le nouveau palais qu'on vient de lui construire. Un système tsariste inadapté à l'époque, notamment pour la politique étrangère, qui l'enferme dans les liens familiaux, de sang, entre les dynasties européennes, et fait de Guillaume II le seul conseiller intime du tsar, son cousin, alors que la France républicaine sera l'alliée de demain. Finalement, on concluerait volontiers, à lire *La Roue rouge*, que les thèses de Soljenitsyne sont, elles-mêmes, "pluralistes". Il tend à prouver

dans ces pages que tout aurait pu tourner autrement, que la révolution était évitable, et donc que plusieurs opinions étaient possibles, plusieurs plans envisageables. Pour appuyer ces thèses, l'auteur dispose à l'université de Stanford des archives de la ville de Smolensk, que les Allemands avaient emportés dans leur retraite, et que les Américains ont récupérées au moment de la reddition.

Ainsi apparaît un Soljenitsyne ami du progrès, démocratique, pluraliste, et parfaitement documenté. Un homme et un penseur. Mais on retrouve aussi, dans *La Roue rouge*, le très grand écrivain d'Ivan Denissovitch, de *La Maison de Matriona*, notamment. Sa langue d'une extraordinaire richesse, que les divers traducteurs rendent bien. Ses paysages, mangés par le soleil dans le Sud, mangés par les bois dans le Nord. Et sa capacité à pénétrer dans le cœur, dans la tête de ses personnages, d'où le monde, les événements nous sont présentés. Nicolas II est vu de l'intérieur. C'est lui qui écoute la chère Alix, la tsarine, "très montée contre les jaunes". C'est lui qui écoute "l'oncle Serge" (un des grands-ducs). Nous éprouvons sa volonté de s'affirmer et en même temps ses hésitations, son isolement : "Immense était le monde, et la Russie dans le monde isolée. Immense la Russie, et l'empereur en Russie isolé". Le vrai génie de Soljenitsyne est d'avoir imaginé que la tragédie commencée au début du siècle dans l'empire des tsars, ponctuée par les révolutions de 1905, 1917, la terreur stalinienne, la seconde guerre mondiale, était un thème digne d'une épopée, comme l'a tracé Léon Tolstoï dans *La guerre et la paix*, avec Alexandre I<sup>er</sup>, Napoléon I<sup>er</sup>, la guerre de 1812 et Koutouzov. Et n'oublions pas que *La Roue rouge* ne constitue, selon l'expression de l'auteur, que le premier "nœud", sur la vingtaine annoncée.

Jacques NANTET

*Nos pluralistes*, éd. Fayard, 1983. Traduit du russe par Nikita Struve.  
*La Roue rouge*, éd. Fayard, 1983. Traduction par Jean-Paul Sémon, Alfréda et Michel Aucouturier, Georges Nivat.

**L'existence d'une revue dépend  
du nombre de ses abonnés.**

**Abonnez-vous  
et faites connaître France-Forum.**

**MERCI**

# A PROPOS DE "LA FIN DU TRAVAIL" DE MICHEL DRANCOURT

par Gérard ADAM

**M**ichel Drancourt a le sens de la formule et le goût du raccourci. Il prend manifestement plaisir à la provocation intellectuelle en maniant le paradoxe. Mais s'agissant de son dernier ouvrage "La fin du Travail" (1) s'agit-il vraiment de paradoxes? N'y a-t-il pas un ensemble d'évidences dont on se demande pourquoi elles sont aussi peu partagées? L'auteur n'a pas tort de se placer d'emblée dans une perspective de civilisation et de souligner que les sociétés occidentales ont, contrairement à l'Islam, su progresser en développant une civilisation du travail mais qu'aujourd'hui elles confèrent au travail une valeur excessive. Au fond marxistes et chrétiens n'ont-ils pas en commun, sans en être toujours conscients, une même fascination pour la civilisation du travail? Pour les premiers c'est une façon de privilégier les "producteurs", entendons par définition les ouvriers. A tout expliquer par les rapports de production on ne peut voir dans l'homme qu'un travailleur et jamais un consommateur, un citoyen ou simplement l'homme "privé". Les seconds continuent à être attachés à la valeur rédemptrice de travail, à le considérer comme une fin et pas seulement comme un moyen dont l'utilité ne serait pas intangible. De ce point de vue les chiffres sont éloquentes. Jean Fourastié a calculé que pour obtenir un kilo de pain le manoeuvre devait travailler 3 heures en 1709 et 10 minutes en 1976. En 1910 la Bell System employait 12.310 employés pour 7 millions d'appels téléphoniques, soit 57 par employé; en 1981, 874.000 employés ont traité 219 milliards d'appels. Sans augmentation de la productivité il aurait fallu 4 milliards d'employés! Enfin un mineur français coûte 180.000 F par an à la collectivité. Quels sont donc les points communs entre ces trois exemples apparemment différents mais qui témoignent de la relativité de la valeur travail? Le paradoxe du progrès social, comme l'a montré Alfred Sauvy à maintes reprises, c'est qu'il a toujours été la

conséquence d'une volonté de diminuer les coûts et notamment ceux de la main-d'œuvre. Or le progrès technique et la rationalisation ont abouti à multiplier les emplois et à augmenter les salaires, avec il est vrai le concours plus qu'actif des syndicats. Mais précisément jusqu'où doit aller la volonté de modérer, voire de corriger le mouvement "naturel" de l'économie? Parce que l'accélération des mutations technologiques est traumatisante pour les travailleurs et provoque parfois une mobilité excessive des emplois, faut-il maintenir en vie artificielle des entreprises obsolètes et produire des biens qui ont perdu leur utilité? Faire ce choix, c'est évidemment amoindrir la capacité d'adaptation et d'innovation du tissu industriel et demander à la collectivité de payer pour le charbon, l'acier, la construction navale ou le vin, le lait et la viande. Refuser de voir que les structures sociales et les individus ne peuvent évoluer à la même vitesse que le progrès technique c'est nier non seulement toute civilisation mais même toute vie sociale qui ne vaut pas sans durée, ni enracinement et permanence des valeurs ou simplement des habitudes.

De ce point de vue le problème majeur des sociétés occidentales - c'est-à-dire des pays de mobilité - est plus celui de la régulation sociale que celui du travail proprement dit. Doit-elle être assurée par l'Etat, par l'entreprise ou, à niveau intermédiaire, par les syndicats d'employeurs et de salariés et tous les groupements et associations d'intérêts - bref ce qui constitue les "institutions" de la société civile - sous l'arbitrage réputé neutre de l'Etat? Ces trois voies correspondent bien à trois sensibilités différentes des pays occidentaux oscillant entre un hymne à la régulation par le marché comme aux Etats-Unis, et une prise en mains par l'Etat se posant en garant permanent de tous les intérêts même les plus contradictoires comme en France. Et peut-être le "miracle" alle-

mand, même s'il est menacé, tient-il à un équilibre très pragmatique entre les trois types de régulation c'est-à-dire au fait que l'Etat, les entreprises et les corps intermédiaires sont implicitement d'accord sur les domaines qui leur sont communs et sur ceux qui leur sont propres. La démocratie n'est-elle pas finalement la reconnaissance de zones de liberté à chaque individu ou groupe ?

### LES TROIS FONCTIONS DU TRAVAIL

L'ambiguïté des débats sur le travail tient à ce que, contrairement aux apparences, celui-ci ne renvoie pas seulement à la vie du travail mais à trois ordres de problèmes d'une nature différente.

Le travail est d'abord une contribution à la production. Mais celle-ci n'est pas séparable de la notion d'utilité individuelle ou collective. Le marché suffit-il à apprécier ce qui doit être produit ? Il est d'autant moins transparent qu'il peut être "fabriqué" artificiellement et conditionné. Les publicitaires ont raison de souligner que leur métier n'existe que dans les pays de liberté mais leur innocence n'est pas acquise pour autant : entre l'information qui enrichit la capacité de choix et la manipulation qui la réduit les frontières sont étroites. A l'opposé du marché des biens et services solvables, personne ne nie que certaines productions doivent être assurées à partir d'autres modes de financement (l'impôt par exemple) et donc de contribution de ceux qui y ont accès. Mais le critère de l'intérêt général, évident en matière d'éducation ou de défense, par exemple, est-il pertinent dès lors qu'il s'agit précisément d'activités relevant du jeu normal des risques économiques et de la concurrence ou de la satisfaction de besoins qui ne sont pas fondamentaux ? On ne saurait reprocher aux syndicats de se retourner vers les pouvoirs publics pour éviter des fermetures d'entreprises ; la critique est plutôt à porter en direction de l'Etat dont les critères d'intervention relèvent plus d'appréciations conjoncturelles et souvent électorales que de choix cohérents et démocratiquement arrêtés ?

Le travail constitue ensuite une source de revenus. Mais le développement des régimes d'assurances pour les chômeurs, de retraites pour ceux qui ont cessé leur vie active, de bourses ou d'aides pour les jeunes avant leur arrivée sur les marchés du travail rend plus incertaine la relation entre le travail et les revenus. Si la différence de revenu entre le travailleur et celui qui ne l'est pas, quelle qu'en soit la cause, est faible, la valeur travail perd une partie de sa signification. L'abondance de l'offre du travail jusque vers 1975 et les valeurs même de la civilisation du travail fortement intériorisées par les générations de l'après-guerre ont dissimulé ce risque d'une société duale où ce qui sépare les citoyens est moins le niveau de leur revenu (surtout si le chômeur complète ses ressources par du travail au noir) que le fait ou non d'avoir un emploi. Que se passerait-il si la dégradation des conditions de travail ou simplement l'extension de l'allergie au travail - le travail devient une non valeur - incitait une part croissante des actifs à attendre de la collectivité qu'elle sub-

vienne à leurs besoins sans contrepartie - ? Les politiques d'abaissement d'âge de la retraite ou de diminution du temps de travail vont de ce point de vue dans le mauvais sens. Elles laissent croire que travailler moins constitue une réponse au chômage. Le raisonnement contesté par les experts sur le plan global est franchement pervers sur un plan individuel puisque la sortie de la crise passe par la mobilisation des efforts au travail et non par leur relâchement comme en témoigne le Japon. Travailler moins longtemps peut-être mais à condition de travailler avec plus d'intensité...

Le travail est enfin une source d'épanouissement personnel : Comment faire pour que le maçon se sente bâtisseur de cathédrales ? La réflexion sur la qualité de la vie au travail est engagée solidement et depuis maintenant plus d'une décennie. Le choc de 1968 a été salutaire de ce point de vue pour faire comprendre que la rémunération n'était pas tout. Cependant la diminution du temps de travail et l'essor spectaculaire des valeurs liées à la vie privée (la famille, la vie sexuelle, la forme physique, les loisirs, le bricolage...) incitent à se demander si réellement l'homme "se crée" pas le travail. Les anglo-saxons manifestent une sensibilité différente de la nôtre en ne voyant souvent dans le travail qu'un "job" : on travaille pour gagner sa vie sans s'y impliquer vraiment. Participation ou contestation se vident de leur sens ; le travail est un moment banal de l'existence. On ne peut y échapper mais il ne mérite ni mobilisation ni rejet. Avec des idéologies antagonistes, syndicalistes et chefs d'entreprises français poursuivent au fond un vieux rêve, à l'opposé de cette attitude pragmatique et dépassionnée : faire de l'entreprise un lieu de civilisation et même d'intégration à la société. "Force Ouvrière" reflète assez bien la tradition anglo-saxonne par sa contestation de l'autogestion et du droit d'expression des salariés ; elle y voit autant de moyens d'attenter aux libertés individuelles, d'imposer aux salariés des normes de dépendance à l'égard de tous les appareils technocratiques. Pour elle, le syndicat doit se garder de vouloir répondre à toutes les aspirations. Il doit savoir se limiter à la vie de travail et sans vouloir faire de celle-ci un absolu.

\*  
\* \*

La crise a été un révélateur : elle a fait éclater l'unicité du concept "travail" entre les trois fonctions de contribution à la production, de source de revenus et de facteurs d'épanouissement. Chacune d'entre elles peut être traitée de façon autonome et avec des interlocuteurs différents. En cela il y a bien une "fin" du travail comme le dit Michel Drancourt dans une analyse différente mais non divergente. Les faits qu'il présente, les idées qu'il développe, les convictions qu'il veut faire partager constituent autant d'apports suggestifs et stimulants à un débat fondamental pour toutes les sociétés industrielles modernes.

Gérard ADAM  
Professeur au C.N.A.M.

(1) *Collection Pluriel, chez Hachette, 330 p.*

# MEMOIRE DE FRANÇOIS DE MENTHON

**N**ous ressentons d'autant plus vivement la disparition de François de Menthon qu'il n'avait cessé d'être depuis la fondation de notre revue, un ami fidèle et attentif et que "France-Forum" se situe bien dans la ligne des valeurs que pendant toute sa vie politique et militante il incarna avec talent et courage. Dans une époque où l'on parle abondamment de l'opportunité de procéder à un renouvellement de la pensée et du personnel politique, il n'est pas inopportun de se rappeler les exemples de rigueur et de rectitude apportés par des hommes qui ont donné vertu et efficacité aux responsabilités nationales ou locales qu'ils ont assumées.

Voici quatre ans nous fûmes reçus, Jean Lecanuet et moi-même, à Menthon-Saint-Bernard par notre ami, et pendant plus d'une heure ce fut une conversation passionnante où se mêlèrent les souvenirs du passé évoqués avec sérénité et les réflexions plus inquiètes sur les problèmes d'un monde et d'une société dont les mutations exigent des réponses qui allient la lucidité à l'imagination.

L'ancien directeur de la Revue "Droit Social" avait eu la courtoisie de noter que "France-Forum" occupait une place non négligeable dans ses lectures.

Comme l'a écrit M. René Pléven dans *Le Monde* "Le nom de François de Menthon est inséparable de ceux de Charles Flory, de Marcel Prélôt, de Georges Bidault, pour ne citer que quelques-uns de ses amis qui nous ont déjà quittés. Il appartenait à cette petite pléiade qui, au lendemain de la victoire de 1918, entreprit d'orienter l'ACJF (Association catholique de la jeunesse française) vers une action civique, résolument démocratique et sociale et déployant une activité internationale au service du rapprochement des peuples et de la paix".

Professeur agrégé d'économie politique à la Faculté de Droit de Nancy en 1939, il eut pour jeune collègue Pierre-Henri Teitgen avec lequel il partageait convictions religieuses et horreur du totalitarisme sous toutes ses formes. Grièvement blessé le 18 juin 1940, il est fait prisonnier. Il s'évade en zone libre, s'engage dans la Résistance, forme avec Pierre-Henri Teitgen et Paul Coste-Floret le mouvement "Liberté" qui fusionne en

1941 avec "Combat" d'Henri Frenay. Après l'avoir nommé professeur à la Faculté de Lyon, le Gouvernement de Vichy le révoque ; il se retire alors à Annecy, puis il vit dans la clandestinité. Il fonde avec Pierre-Henri Teitgen et d'autres, le Comité Général d'Etudes (C.G.E) auprès du Conseil National de la Résistance, et il crée la remarquable revue clandestine "Les Cahiers politiques". Rejoignant Londres en 1943, il se voit confier à Alger par le Général de Gaulle, le poste de Commissaire à la Justice dans le Comité National français de Libération. Il conserve ce poste dans le Gouvernement Provisoire de la République jusqu'en juin 1945. Il exerce, dans une conjoncture difficile, ses fonctions avec le souci de rester un serviteur du droit, tout en respectant le légitime désir d'épuration des résistants ; il veille à ce que la justice, si elle impose des sanctions et des peines, ne s'exerce pas en vengeance.

En octobre 1945, il est élu député de la Haute-Savoie, puis président du Groupe parlementaire M.R.P. Il est ministre de l'Economie Nationale dans le Gouvernement Bidault en 1946. De 1952 à 1954, il préside l'Assemblée Consultative Européenne. De 1944 à 1977, il demeurera Maire de Menthon-Saint-Bernard.

En 1958 François de Menthon renonce à l'action politique nationale après avoir refusé sa confiance au Gouvernement du Général de Gaulle, la manière dont le Général a été amené à revenir au pouvoir ne correspondant pas à l'idée que François de Menthon se faisait de la démocratie parlementaire.

Compagnon de la Libération, François de Menthon est une des hautes figures de la Résistance ; sa vie fut exemplaire parce que dictée toujours par une fidélité sans ostentation à ce qu'il estimait être le chemin de la justice et de l'honneur. "Faire que ce qui est juste soit fort et que ce qui est fort soit juste", cette pensée de Pascal pourrait bien définir la ligne de conduite que François de Menthon s'efforça de tenir, une ligne - l'histoire et l'actualité nous l'enseignent - qui même si elle ne se concrétise pas le plus généralement dans le train du monde, a toujours besoin de témoins et de militants pour hausser l'histoire à une hauteur digne de l'homme et de sa liberté.

Henri BOURBON

# LA VIE LITTÉRAIRE

par Philippe SENART

*André Chamson : Il faut vivre vieux - Jean Mistler : Le Jeune homme qui rôde - G.E. Clancier : L'enfant double - Jacques d'Arribehaude : Semelles de vent - Alain Bosquet : Les Fêtes cruelles - Jacques Brenner : Les Amis de Jeunesse - Félicien Marceau : Appelez-moi mademoiselle - Angelo Rinaldi : Les Jardins du Consulat.*

Une plume pieuse présente *Il faut vivre vieux* (1) : "Ce livre est la dernière conversation d'André Chamson. Les propos recueillis dans ces pages ont une ultime confiance et ce que nous entendons, c'est la voix vivante de quelqu'un qui nous a quittés au moment même où nous mettions sous presse et qui pouvait dire au seuil de la mort comme l'un de ses héros : Nous avons fait notre route, c'est le plus beau jour de l'année". André Chamson évoquant une polémique amicale qui s'était instaurée entre nous à l'occasion de son livre sur Solier, *le brigand sans peur*, salue, en passant, dans ces Souvenirs posthumes "le garçon cévenol qui ne pense pas comme moi, mais que je respecte et que j'aime bien". Tenant, l'un, pour Castanet, *le maquisard de l'Aigoual*, l'autre pour l'abbé de Solier, ils communiaient tous deux dans le même esprit de rébellion spirituelle et dans le même hommage aux héros d'une foi qui pour être différente n'en puisait pas moins aux mêmes sources. Ils pouvaient se serrer la main, comme l'écrivait Chamson, (2) sur la cime de la Luzette, là même où il repose aujourd'hui et où, adolescent, il avait atteint le sommet du bonheur. Ce garçon cévenol dans lequel je me reconnais, n'a pu, sans une émotion particulière, entendre dans *Il faut vivre vieux*, pour la dernière fois, la voix d'André Chamson.

L'une des plus belles pages de l'œuvre de Chamson, c'est celle des *Hommes de la route* où Combes, devenu vieux, parcourt le chemin qu'il a tracé à travers la montagne et découvre en s'élevant de lacet en lacet le paysage de sa vie. *Il faut vivre vieux*, plus encore qu'une dernière conversation, est cette ultime promenade sur les crêtes où André Chamson n'a cessé de respirer l'air de la liberté et d'où une vue est prise sur toute une existence "pleine de passions et de fureurs". Laissons de côté les fureurs. Les passions suffisent pour justifier une vie. "Rebelle, camisard, maquisard, j'ai toujours été dressé contre", écrit André Chamson qui a établi, de Louis XIV à Hitler, la continuité d'une ligne de résistance. L'hostilité de la majeure partie des protestants de mon pays au Grand roi qui n'a eu en vue que l'unité du royaume et la sauvegarde de l'Etat, m'a toujours plongé dans la perplexité. "Le rase-mont des Cévennes ne témoigne pas en faveur de l'ancien régime" dit Chamson, mais l'ancien régime, c'est aussi Henri IV tombant, pour rassembler les français, sous les coups de la Ligue, c'est l'Edit de Nantes, c'est le long effort de tolérance de Louis XV à Louis XVI pour réintroduire les protestants dans la vie civile. A la veille de la Révolution, le comte de Provence, futur Louis XVIII, est accueilli officiellement à Nîmes par une garde d'honneur composée de jeunes bourgeois catholiques et

protestants. La paix n'était-elle pas faite lorsque la Révolution est venue ranimer les discordes et lorsqu'aux potences du Roi succédèrent les échafauds de la République où le pasteur Rabaut Saint-Etienne fut l'un des premiers à monter. La ligne de résistance sur laquelle s'est retranché André Chamson, "né protestant" et qui "veut être protestant", s'infléchira d'ailleurs dans un livre comme *la Tour de Constance*. Sous la pensée des idées nouvelles qui se font jour dans les deux partis, le réfractaire cévenol y évolue vers une forme d'humanisme libéral dans laquelle l'esprit de ténèbres recule devant l'esprit des lumières.

C'est la méfiance pour cet esprit de ténèbres, sans doute, qui inspire à André Chamson le très éclatant chapitre de son livre sur le surréalisme. "L'humanité ne vit qu'en faisant appel à des forces claires", écrit-il. Plus encore que l'esprit de ténèbres du surréalisme, le culte dont le pape Breton était l'objet, ne pouvait que l'horrifier. Il n'avait pas abjuré un papisme pour adhérer à un autre papisme. Il reconnaissait pour maîtres Gide, Martin du Gard, Schlumberger. Ses amis étaient Guehenno, Jean Prévost, Joseph Kessel, Guilloux. On voit dans quelle famille d'esprits il se rangeait. Mais Gide ne sent-il pas un peu le soufre? Et comment Chamson a-t-il pu s'accommoder du délire de vaticination de son compère Malraux? Lorsqu'il fonda *Vendredi* en 1936, il confia à son vieil ami Jean Triol: "Je veux être le Barrès de la gauche". C'est dans cette volonté de rassemblement, mais sur un programme précis et à l'intérieur de frontières solidement fortifiées, qu'il faut le découvrir. L'un des grands jours de sa vie sera le défilé de la victoire sur les Champs-Élysées où, sous les cris de *Vive de Gaulle*, il n'entend que les cris de *Vive Chamson* de quelques-uns de ses amis perdus dans la foule et il se juge suffisamment payé de tout ce qu'il a fait. Un autre grand jour fut celui de son élection à l'Académie française. "Arrière-petit-fils des cathares, petit-fils des camisards, fils des républicains de Jemmapes et de Valmy, ce n'est pas possible, je ne peux pas être élu", s'écria-t-il dans une sorte de transe en attendant les résultats. Mais c'est, ô ironie du sort, le Duc de Lévis-Mirepoix, le descendant d'un des compagnons de Simon de Montfort, le successeur de Charles Maurras sous la Coupole, qui vient lui annoncer son succès, et, ce jour-là, Richelieu trouva grâce devant lui. Dépassant l'œcuménisme de gauche de *Vendredi*, il s'est senti intégré, sous le couvert de la seule institution de la Monarchie survivant encore, dans un grand rassemblement unitaire d'Histoire de France.

Il faut se placer dans cette perspective pour lire les dernières et très émouvantes pages d'*Il faut vivre vieux*, au moment où André Chamson s'avance vers l'éternité. Né protestant et ne voulant être que protestant, il franchit la dernière étape de sa vie entre le Père Carré qui l'encourage et sa femme qui le guide. Mais c'est à elle seule qu'il adressera sa dernière pensée avec les dernières paroles de son œuvre. "J'ai passé ma vie à côté d'une compagne à l'âme stoïque", écrit André Chamson en conclusion de ses Souvenirs. Ce stoïcisme l'a sans doute entraîné à se croire agnostique alors qu'elle possédait

toutes les vertus d'une âme religieuse". "De toutes façons, ajoute-t-il, quelle bonne compagne pour la vie et pour l'éternité!" Tous ceux qui ont connu l'épouse d'André Chamson entendront longuement retentir en eux l'écho de cet appel. Ils y percevront le sentiment d'apaisement et de confiance avec lequel il est entré dans ce qu'il a appelé dans *le Chiffre de mes jours* "la République des sources".

\*  
\*\*

*Le jeune homme qui rôde* (3) est le titre sous lequel M. Jean Mistler a rassemblé les souvenirs de ses errances juvéniles en Europe centrale au lendemain de la Grande Guerre. Il est tiré d'une prophétie de madame Lenormant, devineresse célèbre sous l'Empire et la Restauration qui, au cours d'une réception à la Préfecture de l'Aude en 1828, avait annoncé, dans un quatrain énigmatique, que l'arrondissement de Castelnaudary porterait à la députation en 1928 "un jeune homme qui rôde". M. Jean Mistler nous dit qu'il est issu d'une race sédentaire qui craint de trancher ses attaches et pour qui tout ce qui est situé au-delà de la Méditerranée et de la Baltique représente les immenses *terrae incognitae* des cartes d'autrefois. Frais émoulu de l'École Normale, ayant renoncé à une carrière de professeur de lycée en province pour de vagues attributions culturelles auprès du ministère des affaires étrangères, il prenait pourtant un matin de 1920, à la gare de l'Est, l'Orient-Express pour la lointaine destination de Vienne et de Budapest. Il a raconté ce départ dans la vie dans un récit intitulé *le Bout du monde*. Tranchant ses attaches avec son Languedoc, n'a-t-il pas été attiré dans cette extrémité de l'Europe profonde et encore inexplorée dont le Traité de Versailles venait de changer les frontières, par l'appel de la prophétesse?

Les quatre années passées à Bude sont, dit M. Mistler "une parenthèse dans ma vie". Il compare, toutes proportions gardées, cet éloignement dans un pays dont il ne comprend pas la langue et dont les aspirations, sinon les déchirements, le laissent indifférent, à l'exil d'Ovide sur les bords de la mer Noire. Précisément, il est allé jusqu'à Constanza, à l'emplacement de l'ancienne Tomis d'où les gémissements de l'auteur des *Tristes* s'élevèrent pendant huit années sans parvenir aux oreilles d'Auguste, mais il a gardé de ce "week-end" avec une charmante femme le souvenir d'entretiens dans des pâtisseries et le long de la plage, et il pense qu'Ovide a beaucoup exagéré l'inconfort de sa situation. Que n'a-t-il découvert Constanza, comme plus tard Jérôme Carcopino, par un soir inclément où le vent soufflait en tempête et où des vagues écumantes déferlaient sur la côte basse? Son opinion sur l'exil d'Ovide eût été peut-être différente. Le sien, à Bude, est en tout cas orné de tendres visages, et pour tromper l'ennui de cette vie provinciale dans une des capitales déchues de l'Europe civilisée, il assiste dans la loge du ministre de France à l'Opéra à plus de deux cents représentations, il prend des leçons de chant, il joue *la Belle Hélène* pour les œuvres de la Légation. L'air de liberté qu'on respire comme par habitude dans les anciennes

possessions des Hasbourg l'a étonné. Il entend dire que pendant la guerre, les résidents français restés à Budapest n'ont fait l'objet d'aucune mesure de police. A Vienne, à la même époque, Romain Rolland avait découvert les grands écrivains français dans les vitrines des librairies, mais Wagner était interdit à Paris. Ainsi doit-on rectifier les idées reçues... M. Jean Mistler eût pu, dans cette parenthèse de vie, se rencontrer au moins avec l'Histoire. Il raconte l'équipée de Charles de Habsbourg parti avec l'impératrice Zita sur la route de Budapest à la reconquête de la couronne de Saint-Etienne. "Que se serait-il passé, demande M. Mistler, s'il s'était présenté devant Bude à la tête de sa petite troupe sans avoir pris un jour de retard?" La Petite Entente, sans doute, eût mobilisé, Paris n'aurait pas sacrifié ses alliés, la Monarchie catholique sur laquelle on s'était acharné à Versailles et à Trianon n'aurait aucune chance de se réinstaller au centre de l'Europe, là où aujourd'hui la Russie a pris sa place et où les pays de la Petite Entente ont tout le loisir de regretter ce que Stendhal a appelé (ironiquement, ou dans un jour où le bon sens l'emportait sur ses humeurs?) "le gouvernement profondément sage de la maison d'Autriche".

Au terme de ses quatre années d'exil, M. Jean Mistler rentra à Paris, en faisant un détour par la Ville éternelle où l'avait invité son ancien patron de la Légation de France à Budapest, M. Doucet. C'est l'occasion pour lui de tracer, à travers des pages délicieuses, des itinéraires de flânerie et d'humanité où souffle un peu l'air des stendhaliennes *Promenades dans Rome*. La parenthèse bien refermée, M. Jean Mistler va occuper un emploi au Quai d'Orsay dans le service des Œuvres françaises à l'étranger où Morand et Giraudoux brillent par leurs absences. Le moment est proche où le jeune homme rôdeur que Madame Lenormant a lancé sur les routes de l'Europe inconnue, retrouvera le pays natal et se détournera des incertitudes juvéniles de son destin pour entreprendre la carrière parlementaire et politique dans laquelle la Sybille de Carcassonne l'a engagée. La page 234 du *Jeune homme qui rôde* où un politicien local du nom de Jean Durand découvre à M. Mistler du sommet de la Montagne Noire, la nuit, l'immense étendue entre Carcassonne et Castelnaudary électriée par la République et où il voit briller mille étoiles à ses pieds, comme dans "un ciel renversé", son futur empire électoral, sa terre promise, est l'équivalent de la page de Balzac découvrant du Père-Lachaise Paris à Rastignac.

\*  
\* \*

Du *Pain noir* à la *Fabrique du Roi*, M. Georges-Emmanuel Clancier nous a conduits par des chemins où il suivait la trace de Charles Louis Philippe et d'Alain Fournier, de la réalité au rêve. Dans ces romans, les souvenirs d'une enfance limousine fournissaient leur matière à la réalité, mais le populisme rustique y était rechargé de féerie par l'imagination et un château enchanté comme celui du *Grand Meaulnes* se profilait à l'horizon des songes d'une petite fille pauvre. M.

Georges-Emmanuel Clancier écrit aujourd'hui ses Souvenirs et la réalité n'y est plus transposée dans le rêve, mais le rêve s'insinue dans la faille entre deux mondes et deux sociétés où *l'Enfant double* (4) a eu le pressentiment qu'il vivait et c'est lui qui donne sa coloration à l'évocation de cette enfance partagée entre le milieu ouvrier des grand-parents et celui petit-bourgeois des parents.

Le père de Georges-Emmanuel Clancier était représentant de commerce, il commandait par téléphone à Lyon ou à Marseille des tonnes de savon, d'huile et de sucre, il collectionnait des statuettes mystérieuses, il chantait des airs d'opéra-comique, il trônait au centre de sa salle à manger Henri II entouré des crépitements de sa machine à écrire Underwood comme Jupiter sur son Olympe auréolé d'éclairs, dans un univers aux portes duquel l'enfant ne se sentait pas admis. Cet univers fantastique c'était le monde réel. Le monde du rêve était au contraire celui, pauvre et terne, où l'enfant se réfugiait auprès de ses grand-parents dans le faubourg de Limoges, mais qu'il transfigurait. Le grand-père était un vieil ouvrier socialiste, lecteur du *Populaire du centre*, anti-militariste et anti-clérical, qui aspirait au jour où "les machines feront le travail des hommes" (nous y sommes) et qui déplorait tous les bobards qu'on voulait "faire avaler au populo", mais qui relisait avec un respect religieux son livre d'Histoire de France où le méchant seigneur s'amusait à lancer des flèches du haut de sa tour sur les malheureux paysans qui travaillaient dans la cour du château. La grand-mère, c'est la petite Catherine de *La Fabrique du roi* et elle ne rêve plus, elle, à un château enchanté, mais le prince de ses songes, c'est maintenant son petit-fils qu'elle habille en marquis de soie et de velours le jour du Carnaval au grand scandale de l'ouvrier socialiste, et son petit-fils lui apprendra à lire, et il l'entraînera au cinématographe où l'on projette dans un papillotement de féerie sur une toile blanche bordée de noir les films de Charlot et les *Mystères de Paris*. Ces pages où la figure des grand-parents apparaît à travers les fumées grises du faubourg industriel resplendissent d'une lumière dorée. Quel malheur pour un enfant de ne pouvoir se souvenir un jour d'un grand-père et d'une grand-mère!

*L'enfant double* aura eu auprès de ces pauvres vieux une enfance unique et il aura connu dans ce monde misérable des moments privilégiés, et c'est cette enfance qui le marque de son sceau ineffaçable, et c'est d'elle que s'écoule le flot de poésie qui baigne tout ce qu'à écrit M. Georges-Emmanuel Clancier. *L'enfant double* retentit dans cette œuvre comme un hymne de reconnaissance et de pitié; c'est un chant d'action de grâces entonné d'une voix juvénile, pure et claire.

\*  
\* \*

André Chamson, Jean Mistler, Georges-Emmanuel Clancier appartiennent à la génération du début du siècle. Jacques Brenner, Alain Bosquet, Jacques d'Arribehaude en sont les fils. Ils ont eu, un peu avant, un peu après, vingt ans en 1940. Ils apportent dans *Les Années*

de jeunesse (5), les Fêtes cruelles (6), Semelles de vent (7), roman-souvenirs ou souvenirs romancés, comme on voudra, un témoignage sur leur entrée dans la vie. Alain Bosquet a été mêlé aux terribles agitations de cette époque, il a pris son temps à bras-le-corps, mais en athlète-esthète. M. Jacques Brenner, un peu en retrait dans une ville de province, où le souffle de l'Histoire est tout de même passé, observe paisiblement les événements et les gens en les enveloppant d'un regard léger et ironique. M. Jacques d'Arribehaude, encore collégien, s'est follement jeté dans l'aventure, mais en esquivant tous les engagements.

A dix huit ans, le "doux cancre rêveur" dans lequel M. d'Arribehaude se reconnaît, ému par toutes les musiques que le mot de dissidence faisait chanter dans son imagination, a franchi les Pyrénées pour s'élancer gaiement sur les chemins de sa libération. Il ne voulait pas vivre une aventure collective, mais, dissident au sens le plus personnel du terme, il n'envisageait que de se mettre en congé de société. Son départ pour l'Afrique du Nord, c'était un départ en vacances. Il n'était volontaire que pour vivre à sa guise. Il essayait de prolonger, par des itinéraires détournés en lisière de l'Histoire et dans un climat de contrebande, ses écoles buissonnières. Cette escapade juvénile devait le conduire d'un camp de concentration à Badajoz puis d'un camp d'entraînement militaire en Algérie où il fut réformé pour incompatibilité d'humeur avec l'Armée, dans un périple autour de la Méditerranée sur un rafioteur un peu pirate. Il en a rapporté un journal de bordée qu'il a intitulé *Semelles de vent* et que Kléber Haedens salua, lorsqu'il parut, il y a vingt ans, aux éditions de la Table ronde, d'un triple *hourrah*. Il est aujourd'hui réédité. Entre temps M. Jacques d'Arribehaude a publié quelques romans, fait quelques films narquoisement éducatifs, obtenu quelques médailles. Mais, se méfiant de tous les enrôlements, dédaigneux de tous les tintamarres publicitaires, n'écrivant que pour le cercle forcément restreint des *filles de rois* selon l'expression chère à Gobineau, il est resté fidèle aux engagements souscrits à vingt ans dans son premier livre. "Disponible, y dit-il de son héros, il garderait la ferveur des attentes, le pied léger, la démarche vive, et chaque fois des semelles de vent sauraient l'entraîner au large, loin des remous et des senteurs mauvaises". Caboteur de la liberté, passager clandestin de la condition humaine, amateur de toutes les guerres de course où il n'y a à gagner qu'un butin de bimboleries chimériques, M. Jacques d'Arribehaude a poursuivi, d'Asie en Afrique, et par les ruelles du XIV<sup>e</sup> arrondissement, les cheminements nostalgiques de sa rêverie. Le fiasco fantastique de l'Occident constitue la toile de fond de ses errances. Mais, au lieu de s'y abîmer dans une apocalypse de camelote comme beaucoup de garçons de sa génération à l'affût de catastrophes frelatées, il s'est cramponné à la petite arche personnelle de son salut, il y a arboré successivement (ou simultanément?) le drapeau noir et le drapeau blanc, symboles équivalents de ses révoltes et de ses défis et il ne s'est jamais fait qu'une promesse : "me soustraire, m'escamoter, ne pas être mêlé aux mystifications gigantesques,

trouver un coin d'ombre tranquille où me promener insoucieusement et rêver en d'aimables compagnies". Elle a été tenue. Ceux qui mettent au-dessus de toutes les vertus la loyauté, et d'abord envers soi-même, devront lire *Semelles de vent*. Ils y découvriront dans une réserve d'humanité le visage d'un homme heureux.

\*  
\* \*

De *L'enfant que tu étais* et de *Ni guerre ni paix aux Fêtes cruelles*, M. Alain Bosquet a écrit l'histoire de ses trente premières années. "Né du traité de Versailles", dit-il, il a failli mourir pour Dantzig, il a débarqué en Normandie, il a pris Berlin. L'histoire de M. Alain Bosquet à la recherche de sa figure dans le puzzle de ses souvenirs, c'est l'histoire même de l'Europe brisée et morcelée. "J'ai été russe, apatride, belge, un peu français" écrit-il. Comme le prince de Ligne, ce jeune européen a trois ou quatre patries, mais dans une Europe qui au XVIII<sup>e</sup> siècle allait de soi, le prince de Ligne ne souffrait d'aucun tiraillement. M. Alain Bosquet a été écartelé sur la roue d'une Europe déchirée. Il en a vécu dans sa chair et dans son esprit le martyr. Au moment de la pire épreuve, entre les années 40 et 44, abandonnera-t-il celle qu'il nomme sa mère? Voguant vers l'Amérique, après avoir tenté de reconstituer les débris de l'armée belge dans une activité clandestine entre Montpellier, Palavas et Maguelonne et écrit sur la drôle de guerre dans l'Hérault des pages où l'âcreté du temps compose avec le goût de la douceur de vivre un mélange succulent, il lance du bastingage de son bateau un adieu menaçant à l'Europe et à Notre Dame de la Garde. La confrontation, quelques semaines plus tard de M. Alain Bosquet avec la statue de la Liberté à Manhattan s'inscrira dans un beau morceau d'anthologie. Russe, apatride, belge, français, il se découvrira américain, mais ce sera pour rédiger *la Voix de la France* et c'est en prenant la voix de la France, sans doute, que M. Alain Bosquet dont la nature écrit-il est de fuir et de changer de visage, trouvera enfin et sa voie et sa voix. Il nous avait confié autrefois dans *Une mère russe* que sa seule patrie, c'était la langue française. "La forme seule justifie". M. Alain Bosquet, désormais, est-il justifié? Il a parlé de lui dans le premier volume de ses souvenirs à la deuxième personne, dans le second, à la troisième personne, dans celui-ci à la première personne. L'écriture lui a permis de s'investir, de se rapprocher au plus près de son essence, de s'identifier.

Mais au moment même où il se délivre dans *les Fêtes cruelles* des papiers d'identité, il nous prévient que "l'art est affaire d'arrangement" et nous invite à considérer que la photographie de son passeport est quelque peu retouchée. Officier interprète à l'Etat-major américain, il continue à se dissimuler sous un uniforme et des galons de sous-officier, il établit entre l'événement historique et lui-même un *no man's land* un peu flou où il donne rendez-vous aux charmantes figures de la rêverie et de l'imagination et où, entre la réalité et le sublime, se glisse le sarcasme. M. Alain Bosquet, au moment où il se met à parler de lui à la première personne, reprend ses dis-

tances comme si, soudain reconnu, dans un carrefour où mille rencontres ont lieu, ce *Je* chargé des bagages de l'histoire l'encombrait et comme s'il cherchait à l'esquiver. Au *Je*, il préfère le *Jeu*, fût-ce avec lui-même. A la dernière page de son livre, il retrouve la France, mais c'est pour l'essayer, dit-il, "comme un nouveau costume". M. Alain Bosquet se juge peut-être sévèrement, mais c'est de crainte qu'on ne montre à son égard trop d'exigences : "Il me manque l'intériorité". J'ai écrit ici à propos d'*Une mère russe* : "L'esthétique n'est qu'un substitut et chez Alain Bosquet, s'il tient lieu de l'ordre, il n'en est que la façade". Sous le portrait retouché, sous les visages, les modes et les travestissements successifs, à l'abri de tous les faux fuyants de l'esthétique, M. Alain Bosquet demeure insaisissable. Il ne nous offre de lui, à travers le miroitement et les étincellements de l'écriture, dans un livre à l'air de fête, si cruelle soit-elle, qu'une brillante *représentation*.

\*  
\* \*

M. Jacques Brenner évoque dans *les Amis de jeunesse* les années d'occupation à Rouen. La première mouture de ce livre a été, il y a vingt ans, la *Tour Saint André*. Mais *La Tour Saint André* était un roman et *Les Amis de jeunesse* est un livre de souvenirs. Comment M. Brenner passe-t-il de ce qu'il présente comme une fiction romanesque à la réalité ? Par le théâtre... A Rouen, il a créé avec des camarades de lycée une troupe théâtrale et il joue des pièces. Dans le cadre de tragédie et d'opéra où M. Alain Bosquet prend à la même époque ses attitudes, M. Brenner, petit Français-moyen, ne plante qu'un décor de comédie où il représente Molière, Marivaux, Jules Romains. Il fuit le monde réel. Mais où est la réalité ? Dans la vie quotidienne ou au théâtre ? M. Brenner découvre que la vie n'est elle-même qu'une comédie dans laquelle un metteur en scène mystérieux distribue les rôles. Lorsqu'il écrit des romans, il tient le rôle de ce metteur en scène et ces romans ressemblent à une répétition générale. Il y convoque ses amis, leur donne un nom d'emprunt, leur confie des personnages à jouer. Il *essaye* la réalité à la faveur d'une fiction. Puis, le temps de la réflexion, de la critique, des retouches et des révisions nécessaires s'étant écoulé, M. Brenner reprend sa pièce (ou son roman) et il procède à une représentation qui est au sens théâtral du terme, la *première*. Les acteurs de sa comédie se dépouillent de leurs masques et de leurs fausses identités. Ils apparaissent sous leurs noms véritables dans des situations qui ne sont plus inventées. Mais, dit M. Brenner, "les littérateurs inventent encore quand ils copient la réalité", et *répétée* sous le couvert d'une fiction ou décrite dans un livre de souvenirs, la réalité est toujours objet de représentation. *La Tour Saint André*, *les Amis de jeunesse*, c'est la seule et même pièce.

M. Brenner s'y montre "spectateur né, intéressé par la comédie, mais n'éprouvant pas le besoin d'y participer". Il se tient à l'écart du monde qu'il fuit, tout en l'observant et en l'animant, dans une stricte neutralité. Observateur réaliste de la vie quotidienne et de sa réalité banale et menue, composée des *mille riens* qui en font un immense

néant, se distanciant, comme le spectateur, de la comédie où la réalité est mimée et où elle n'est que la réplique elle-même d'un reflet, M. Brenner utilise les recettes de Flaubert à l'illustration des théories de Pirandello. Il le fait à sa manière feutrée et ironique, sans jamais hausser le ton, *mezzo voce*, en clignant de l'œil pour bien montrer qu'il n'entretient aucune complicité avec le monde. Il attache plus d'importance à l'anecdote qu'à l'événement et, dans ce livre, par exemple, à l'histoire de la représentation de *l'Oedipe* de Gide par sa compagnie de jeunes acteurs qu'aux terribles bombardements dans lesquels ses parents perdirent tout ce qu'ils possédaient. Une simple allusion, d'un mot et pour démystifier l'Histoire : "Rouen connut bien des bombardements ; les derniers répondaient même à une nécessité militaire". M. Jacques Brenner évite avec soin les occasions où il pourrait se départir de son calme. Il nous invite à constater que même dans les pires moments, il existe des îlots de tranquillité où la chronique suffit à rendre compte de l'Histoire et où à côté de la tragédie, la vie continue de se jouer la comédie. Ainsi, lors des massacres de septembre en 1792, à deux pas de la prison de l'Abbaye où les "patriotes" égorgaient les "aristocrates", il y avait sous le Pont Neuf des pêcheurs à la ligne. M. Brenner ressemble à l'un de ces pêcheurs à la ligne. Dans un siècle, quand on lira *les Amis de jeunesse* et *les Fêtes cruelles* se doutera-t-on que c'est la même époque qui y est peinte.

\*  
\* \*

Qui l'eût dit ? Qui l'eût cru ? Les premières pages du roman de M. Félicien Marceau, *Appelez moi Mademoiselle* (8) pourraient avoir été écrites par M. Robbe-Grillet. Jugez-en : "Du haut de ma terrasse... je vois la barque à moteur... Elle a contourné la pointe des Sarrasins et elle fonce à travers la baie. La minute d'avant, il y avait le silence... De derrière la pointe rocheuse, surgit la vedette de la douane... La barque à moteur change de direction, fonce vers le large. La vedette essaie de lui barrer le passage, mais la barque est plus rapide... Sur la mer il y a encore une autre barque de pêcheur... La vedette fait fonctionner sa sirène. Trois coups successifs. La barque à moteur accélère encore et avec un brusque virage elle disparaît derrière la pointe de l'autre côté de la baie. La vedette... à son tour disparaît derrière la pointe rocheuse. D'une seconde à l'autre le silence est revenu... Il n'y a plus que l'*Adagio* derrière mes portes-fenêtres. Passe encore une mouette. Un moment elle reste sur place en battant des ailes. Puis la barque à moteur revient suivie maintenant d'assez près par la vedette... La vedette la rejoint..." M. Félicien Marceau pose un regard *objectif*, aurait dit Roland Barthes, sur cette baie où, dans l'indifférence de la nature et la neutralité, semble-t-il, du témoin, se dessine un ballet de vagues, de barques et de mouettes. C'est le style même du *Voyeur*. Y reconnaîtra-t-on la manière de l'auteur des *Elans du Cœur* ? Mais il y avait déjà dans ce joli roman des années 50, quand les fameux *hussards* chargeaient derrière le panache blanc de Roger Nimier la lourde infanterie prussienne de l'existentialisme, un certain goût du pastiche. M. Marceau

mimait le Gide des *Caves du Vatican*, le Jules Romains des *Copains*, le Montherlant des *Célibataires*. C'était cependant à la faveur d'un pas de danse où il devait très vite se révéler inimitable. Tournons quelques pages. Ayant salué peut-être ironiquement M. Robbe-Grillet, M. Félicien Marceau ne peut que se laisser emporter dans le mouvement de joie et de liberté où ses livres, les uns après les autres, se sont inscrits.

*Appelez-moi Mademoiselle* se déroule dans une principauté imaginaire au bord d'une mer et sous un ciel qui ressemblent beaucoup à ceux de *Capri petite île*. M. Jacques Brenner a remarqué dans son *Histoire de la littérature française de 1940 à nos jours* que ce roman où M. Félicien Marceau nous plonge dans une foule cosmopolite et bigarrée de milliardaires, de princes, d'artistes, ne comporte en fait qu'un seul personnage, et c'est la petite île bleue et fascinante dont le charme s'impose à tous. Le personnage principal de *Appelez-moi Mademoiselle* est-il la jeune femme, chef de bande de trafiquants et de contrebandiers, arrière-petite-nièce de la Lamie de Stendhal, que nous avons vu surveiller de sa terrasse au-dessus de la mer les évolutions de ses bateaux clandestins? Ou le petit état méditerranéen dont M. Félicien Marceau décrit les claires arcanes et recense les mystères en pleine lumière? Il nous entraîne d'un pas léger le long des ruelles pavées de marbre de la cité sans nom autour de son palais et de ses bars, sous les arcades de ses places autour desquelles s'entrecroisent des processions de pénitents et des poursuites de gangsters. Entre le matin et le soir, gangsters et pénitents ne font qu'échanger leurs cagoules et la seule loi qui régit cette population canaille et dévote est celle de son bon plaisir. "On se marre" écrit M. Félicien Marceau, mais, aujourd'hui, "on se marre parce qu'on ferme".

*Appelez moi Mademoiselle* n'est en réalité que le dernier chapitre de l'histoire d'une cité jadis souveraine, s'enfonçant à l'écart du monde moderne dans ses sables et dans ses flots, sous le dérisoire manteau de gloire du soleil. Si je n'avais déjà comparé M. Marceau à M. Robbe-Grillet, je le comparerais volontiers à M. Julien Gracq. Même désespoir impavide chez l'un et l'autre en face d'un cataclysme inéluctable. Mais ce qui distingue M. Marceau de M. Gracq, c'est que le désespoir chez lui se masque de bonne humeur. Et c'est avec une gaieté à peine une peu amère qu'il nous conte cette fin d'un empire où une population sans emploi, en état de chômage historique, fait contre mauvaise fortune bon cœur, se donne la comédie et continue à jouer jusqu'au bout, comme si de rien n'était, aux gendarmes et aux voleurs. L'Ordre est nargué, mais à la Loi s'imposent des règles supérieures, celle du Jeu. M. Félicien Marceau se livre, dans *Appelez-moi Mademoiselle*, à l'âpre et insolent plaisir de ce jeu bien ordonné.

Tout l'argument du roman de M. Angelo Rinaldi, *Les Jardins du consulat* (9), tient dans cette constatation: "Mon propre avenir est assujéti à l'évolution de la maladie d'une chatte qu'il me fallait soigner pour me rattraper d'avoir trahi en amitié sa maîtresse". Ce livre est le récit

de l'agonie de la chatte Florina, mais autour de ce récit s'enroulent les souvenirs de la vie du narrateur. L'évocation en paraît désordonnée, elle semble n'obéir qu'au hasard des associations d'idées, d'images, voire de sons et d'odeurs. *Ce Jardin* est étonnamment parfumé et l'odorat de M. Rinaldi ne peut qu'avoir été affiné au contact des mille senteurs de son Ile de beauté. Mais en réalité, écrit le narrateur: "tout ce qui s'était produit dans ma vie devait arriver et si c'était à refaire tout recommencerait pour aboutir à la conclusion vers laquelle je m'acheminerais".

Ainsi, à la fin du livre, ramené en voiture du cimetière de banlieue où il est allé enterrer sa chatte, le narrateur est entraîné dans un trajet dont la longueur ne cesse d'augmenter; il est engagé à chaque carrefour dans des voies secondaires, et il craint de s'enfoncer dans un cul de sac, mais il arrive chaque fois sur une voie principale où il retrouve la ligne directrice de sa vie. Encore faut-il noter que cette vie ne prend son sens que dans le parallélisme de deux existences, l'une parisienne, l'autre corse, entre lesquelles s'établissent de mystérieuses relations dont aucun code ne livre a priori les signes, et dont le déchiffrement constitue pour le lecteur un jeu de patience. Page après page, cependant, se dégage, de la perspective du temps où elle paraissait s'être estompée, une figure, incessamment complétée et retouchée et l'on peut imaginer qu'elle a quelque ressemblance avec celle de M. Angelo Rinaldi lui-même: Ne nous prévient-il pas dans un avertissement que "tout ce que l'on invente nous ressemble". Cette figure est bien attachante.

*Les jardins du consulat* est un roman où il faut s'abandonner et se laisser perdre, pour déboucher, à la fin, par les interminables détours d'une écriture sinueuse mais dont le cheminement obstiné tend à un but, sur le rond-point où l'on était conduit nécessairement et d'où le paysage de toute une vie se révèle, reliefs et ombres fondus, dans la lumière qui l'unifie. Merveilleuse récompense que cette découverte!

Philippe SÉNART

(1) (3) (5) (6) Grasset

(2) *Sur la Vendée cévenole et la Montagne Blanche*. La Revue des deux Mondes. Septembre 1979.

(4) Albin Michel.

(7) Laurence Olivier Four, 142 rue Basse - Caen.

(8) (9) Gallimard.

#### LIVRES SIGNALÉS :

● Chez Gallimard : Colette tenant par la main *Claudine* entre à la *Pléiade*. Mais Barrès, par exemple, reste à la porte, alors que si l'on n'a pas lu *Un Homme libre* on ne peut pas comprendre la littérature du XX<sup>e</sup> siècle: Aragon, Drieu, Malraux, etc... et alors que dans le concert littéraire Gide a absolument besoin de l'auteur des *Déracinés* pour équilibrer sa voix.

● Chez Grasset : *Stendhal comme Stendhal* par Jacques Laurent, connu pour avoir donné une fin à *Lamie*.

- Chez Julliard : *Mourir à Sélinonte* ou le roman de Trajan, par François Fontaine, auteur d'un roman sur la vie de Marc-Aurèle, *L'Usurpation*, dont j'ai rendu compte ici.
  - Chez Plon : un *Maurras* par Pierre Boutang, présenté comme un livre "total".
  - Chez Albin Michel : *Les années secrètes de la vie d'un homme*, par Robert Sabatier.
  - Chez Jean-Claude Lattès : *Georges Pompidou* par Eric Roussel. "Le plus court chemin en politique n'est pas la ligne droite", dit Marsay dans *la Comédie humaine*. Passionnante biographie.
  - A la Librairie académique Perrin : *Danton* par Frédéric Bluche. "Danton, hélas était un grand coquin" (Aimée de Coigny). Le "grand coquin hélas" jouait la République, mais tenait le jeune Louis-Philippe en réserve de la Monarchie. Celle-ci ne pouvait-elle donc compter que sur les *coquins*: Mirabeau, Danton, Hébert?...
- Les Amis du Roi* par Jean-Louis Bertaud : une histoire

de la presse royaliste pendant la Révolution ou la formation de la sensibilité *Ultra*.

- A la Table ronde : *La diététique de Byron*, par Gabriel Matzneff : un Précis de l'égotisme.
- Chez Pygmalion : une réédition des *Jeunes années de Louis-Philippe* par Marguerite Castillon du Perron à qui l'on doit la découverte dans les caves d'une banque de Londres des *Mémoires* du roi des Français publiés depuis chez Plon par le comte de Paris. Mme Castillon du Perron a obtenu l'année dernière le Prix Chateaubriand avec une biographie du Père de Foucauld.
- Au moment de la mise sous presse de France-Forum je reçois la *Correspondance Nimier-Chardonne* (Gallimard) présentée par Marc Dambre.
- Enfin, aux éditions France-Empire, je signale le très remarquable *Jacques Bainville historien de l'avenir*, par Jean Montador, avec une préface de Marcel Jullian et une épigraphe de François Mauriac.
- Je reviendrai sur certains de ces livres dans ma prochaine chronique.

## L'école dans la rue

*La manifestation en faveur de l'enseignement libre, organisée par l'UNAPEL, le 24 juin s'est déroulée pendant que nous mettions sous presse. Nous publions ici le commentaire de Jean Boissonnat.*

Une manifestation qui réunit à Paris tant de monde qu'aucune place ne peut contenir à elle seule tous ses manifestants, n'est pas seulement une manifestation. C'est un fait de société. Voilà ce que les parents d'élèves de l'enseignement privé ont montré à Paris.

Pierre Mauroy avait été bien imprudent en déclarant le 24 mai dernier à l'Assemblée Nationale, à l'adresse de ceux qui allaient défiler ce 24 juin : "Vous défilerez pour l'opposition contre la réconciliation. Vous défilerez pour la droite, contre les principes de notre Etat Républicain". Après avoir vu ce qu'on a vu, cela voudrait dire qu'il y a beaucoup de Français de tous âges, de toutes régions, de toutes catégories sociales, hostiles à la République. Ce qui n'est évidemment pas vrai. Il suffisait de voir ces foules bon enfant, agitant leurs foulards verts, sans haine devant le Génie de la Bastille pour s'en convaincre.

On ne fera croire à personne que c'est à l'appel des leaders de l'opposition qu'une telle masse était réunie. Ou alors, ils ne seraient pas l'opposition mais la majorité.

Le phénomène majeur derrière toutes les interprétations politiques de ce qui vient de se passer, est beaucoup plus simple : les Français veulent s'occuper de leurs

affaires, à commencer par leurs écoles. Ils investissent de plus en plus dans leurs enfants. Et contrairement à ce que pourrait faire croire la dénatalité, il y a beaucoup moins de familles sans enfants aujourd'hui qu'au début du siècle. Certes, au total, il y a moins d'enfants parce qu'il y a moins de familles nombreuses. Mais il y a davantage de familles avec des enfants.

Or, dans une société en plein bouleversement, la formation des jeunes est difficile. L'échec scolaire plus fréquemment confronté avec des emplois moins nombreux explique l'angoisse des parents. Ils veulent pouvoir choisir l'école de leurs enfants ; en changer ; passer du public au privé, ou l'inverse si cela leur paraît utile.

La gauche n'a pas su convaincre l'opinion que cette liberté là, serait non seulement maintenue, mais élargie confortée, garantie comme un droit absolu. Erreur d'analyse, plus que de réglementation. Elle a donné l'impression de renoncer à regret et pour un temps seulement à son projet de monopole d'Etat sur l'école. Si demain, elle caricature en opposition politique la manifestation d'hier pour mieux s'enfermer dans ses dogmes, c'est qu'elle aura renoncé à comprendre son temps. Et alors, elle ne devra plus être surprise si son temps renonce à la comprendre. Elle, qui a tant fait au 19<sup>ème</sup> siècle pour allumer le flambeau de la liberté, qu'elle regarde le monde tel qu'il est aujourd'hui et elle ne le perdra pas.

# LA CULTURE ÉCLATÉE

par Yvan CHRIST

**F**aire le point. L'expression est maritime. Il s'agit de déterminer sur une carte la position d'un navire qui fait route. Le navire du patrimoine est menacé, lui aussi de mille embûches. Pour que sa navigation soit favorable, que faut-il, dans ses cales, préserver ou sacrifier ? Mais l'idée même de choix ne serait-elle pas néfaste et sacrilège ?

\*  
\*\*

J'arrête sans plus tarder, cette facile métaphore. Depuis peu, la notion de "patrimoine" devient extensible à l'infini. Saisie par la peur panique de passer à côté du talent ou du génie sans les reconnaître, la tendance nouvelle est de tout saluer, qui a été créé par les récentes générations antérieures - que dis-je ! par la génération présente... Ce que l'on appelait le jugement de valeur est considéré comme une notion anachronique. Aussi bien les temps sont peut-être proches où, par prudence, on classera, dès son apparition, toute chose créée...

Il fallait, naguère, mûre réflexion pour que l'on enregistrât officiellement, sur le grand livre des Monuments historiques, les œuvres notables des générations anciennes. Le XVIII<sup>e</sup> siècle ne relevait alors que des "temps modernes" : on ne le considérait qu'avec condescendance. Quant au siècle suivant, on le vouait, dans l'ordre de l'architecture, aux feux et aux flammes de l'enfer. On a enfin, et c'est justice, quelque peu rattrapé le temps perdu en vaines querelles d'école. Mais, honteux et confus, on met les bouchées doubles. Après avoir protégé les principales productions "nobles" de ces deux

siècles-là, - hôtels et châteaux, églises et abbayes, préfectures, palais de justice et musées - voici que la bienveillance contemporaine s'étend aux productions "roturières" du second d'entre eux : l'"archéologie industrielle" naît sous nos yeux étonnés. Les palais et les cathédrales des vieux âges étant dûment classés - sinon sauvés et préservés de toute atteinte... - voici que de nouveaux Monuments historiques apparaissent à l'horizon : les boutiques et les grands magasins, les gares et les viaducs, les usines et les cités ouvrières, voire les antiques machines de toute espèce qui ont été conçues par l'âge du fer. Une récente séance de la Commission supérieure des Monuments historiques a même été consacrée à la protection légale des premières salles de cinéma. Sur cette lancée, protégera-t-on, avant longtemps, les premières H.B.M., ancêtres de nos H.L.M., les premières stations-services, les premiers supermarchés, les premiers parcs de stationnement ? Je gage que la chose viendra sans tarder...

Passéisme intégral... L'archéologie, dans sa phase présente, ne tourne-t-elle pas à la sociologie ? En conséquence d'une telle "mutation", la tendance officielle est dorénavant de prendre d'abord en compte la fonction même que les œuvres, quelles qu'elles soient, incarnent. C'est vouloir protéger des abstractions. Nous sommes en pleine utopie.

\*  
\*\*

Je viens de parler de jugements de valeur, autrement

dit de jugements critiques. La *critique d'art* est une sorte de morte. C'est une fonction réputée bourgeoise. N'est-ce pas la critique bourgeoise, mondaine, académique, réactionnaire, qui, au siècle dernier, s'est refusée à la "révolution" picturale déclenchée par l'impressionnisme ? Voilà le péché originel. Depuis lors, le remords au cœur et les yeux quasi fermés, si je puis dire, on prend le parti d'admettre d'emblée, et sans peccamineuses réserves, toute manifestation de ce qu'il est convenu d'appeler la culture vivante. Fait esthétique = fait de société. Tout devient automatiquement valable et respectable dans le déroulement de la nouvelle culture : ses deux grands

temples privilégiés sont ou seront, pour ce qui est du XX<sup>e</sup> siècle, le Centre Pompidou et, pour le siècle dont nous sommes issus, le musée d'Orsay. Des temples, des musées ? Non ! des laboratoires d'introspection sociologiques...

J'essaye, non sans peine, mais avec objectivité, de comprendre un tel raisonnement. Affrontée à des faits nouveaux, notre génération est contrainte de tenir des propos nouveaux et d'adopter des positions nouvelles. Elle est logique avec elle-même. Face à l'effondrement des données séculaires de l'histoire universelle des arts, elle est condamnée à élargir la notion de patrimoine, puis celle de conservation, à tous les *produits* de la société dans laquelle, les uns et les autres, nous nous débattons. Elle veut nous persuader que cette culture éclatée qui est nôtre, ne se cantonne plus dans quelques secteurs élitistes et qu'elle tente de se manifester dans les domaines les plus divers et les plus imprévus. Aux traditionnels musées d'antan, héritiers des antiques "cabinets d'amateurs" de la société d'hier, s'ajoutent des musées où l'on vénère des musées nouvelles - celles auxquelles notre temps voue le culte de *dulie* que l'on sait bien : il existe maintenant, en France et dans le reste du monde, des musées de la publicité, de la voiture, de la technologie, de l'industrie, de l'électricité, de la centrale hydraulique, que sais-je encore ! Tout engranger, tout analyser, tout célébrer. La conservation se fait boulimique.

Chaque siècle n'a que la culture qu'il mérite... Il est dans l'ordre des choses actuelles que les témoins les plus parlants de la présente architecture ou de ce qui porte encore, par antiphrase, le nom de sculpture(1), soient un jour inscrits sur les listes du patrimoine national. Je doute que les foules se pressent à leur rencontre avec le même empressement qu'elles mettent à se rendre au Mont Saint-Michel ou à Versailles... La curiosité aidant, elles se ruent au Centre Beaubourg-Pompidou comme à la Tour Eiffel. Est-ce vraiment là un signe de vénération ? Mais au siècle de la "désacralisation" généralisée, qu'attendre de plus d'une opinion publique qui, au pied de l'autel de la culture, ne sait plus à quel saint se vouer ? Au fait, ses tuteurs le savent-ils eux-mêmes ? Il leur faut pourtant du sacré, n'en fût-il plus au monde. Et ils s'ingénient confusément à nous le préfabriquer...

\*  
\* \*

Mes réflexions sont amères, - comme l'est devenue la culture de ce temps et comme sont soudain désemparés les garants de notre patrimoine. J'ai tenté cependant de faire le point - sans répondre de la bonne marche du navire où nous sommes tous embarqués...

Yvan CHRIST

(1) *N.D.L.R. Les sculptures de Maillol ou de Giacometti comptent parmi les œuvres qui honorent le XX<sup>e</sup> siècle et notre patrimoine national, même si aux yeux de notre ami Yvan Christ elles ne méritent pas autant d'admiration qu'une sculpture gothique...*

---

*Admirée, critiquée, symbole d'une époque la Tour Eiffel est devenue inséparable du paysage de Paris.*

# JEAN BAZAINE ET ANDRÉ FRÉNAUD

**L**a galerie Maeght a exposé en juin à Paris un ensemble d'aquarelles et de peintures récentes de Jean Bazaine. En 1975 Henri Bourbon consacra à son œuvre une longue étude dans "France-Forum" (n° 143-144).

La peinture de Bazaine est émotion et liberté, dynamisme et rigueur, passion et mesure, cohérence et frémissement, exaltation et harmonie, véhémence et dépouillement. Chargées de recueillement et de silence, ses aquarelles, ses toiles flamboient, vibrent, palpitent. Avec quelques couleurs seulement, Jean Bazaine donne à son lyrisme non figuratif une densité et une plénitude remarquables de raffinement, d'intensité, de spiritualité.

\*  
\* \*

Nous avons choisi de publier un texte d'André Frénaud qui parut dans "Derrière le miroir" (éd. Maeght) en 1949. Depuis cette époque, la peinture de Bazaine a évolué, mais elle est demeurée fidèle à son inspiration profonde, à l'élan vital né de la nature, "Le travail d'un peintre, déclarait-il en 1936, est de retrouver et de dégager les grands rythmes, toutes ces grandes lignes essentielles qui dorment au cœur des choses", ces choses dont l'unité n'existent qu'en "mouvement".

Le beau texte d'André Frénaud conserve toute sa valeur ; un poète chante un peintre, écoutons-le.

"S'il est vrai que la peinture ne trouve pas en elle-même sa propre fin, mais si, demeurant fidèle aux moyens qui lui sont propres, elle est un des langages à la démesure de l'homme pour reconquérir le monde perdu, s'il ne s'agit pas seulement de nous aider à vivre ici, mais de témoigner qu'il y a un *ailleurs*, et même si l'on pense que cet ailleurs est de ce monde, qu'il est le monde même, cosmos et conscience - "l'être à coup sûr éclatant enfin dans son énergie louche et la connivence qu'établit sa réalité unique entre les sujets par lesquels il s'oppose et se joue" - si l'on croit que la vie s'éclaire en des instants de dépassement et que de *l'événement* il est possible de rendre compte par l'art en quelque manière, on comprend que le

sujet - (que ce soit celui de Mantegna à la Chambre des Epoux : le duc d'Este au milieu de ses courtisans apprend par un messager que son fils François vient d'être fait cardinal par le Pape - ou tout simplement la pomme de Cézanne) - puisse cesser d'être un prétexte privilégié à exprimer *l'événement*, et que le peintre désire tenter, sans

*Une des grandes aquarelles de "La Chambre de musique"*

tellement de références à un sujet quelconque, de constituer des objets où il aurait capté et qui fasse rayonner pour lui et pour nous les rythmes du monde tels qu'il les a appréhendés, suivant la nostalgie de quelques rayons dans la durée et le courage de toute sa vie, suivant son pouvoir.

“En peinture, cette entreprise aboutit à l'espace de la toile et Bazaine nous y fait apparaître des fêtes cosmiques, chacune microcosme où les formes d'un monde désintégré ayant pourri comme il se devait dans la conscience, sont réinventées et pourtant nous les reconnaissons autres avec une lente surprise et un émerveillement. Des mouvements de lignes et de couleurs sur la toile miment d'une manière neuve le mouvement de l'être dans le monde et dans la conscience.

“S'il s'agit de rendre compte de la réalité d'un appel et d'une fuite, et si l'art est capable d'ajouter quelque chose au leurre assez glorieux dont il témoigne, l'expression picturale est ici particulièrement heureuse. Nous sommes mis en mouvement par ces mouvements dont le peintre ne discontinue pas de renouveler les péripéties, chaque passage valant à plusieurs plans et dans le jeu de plusieurs élans qui tumultueusement s'harmonisent à la fin dans un haut équilibre toujours instable et évident, et nous sommes guidés, sans cesse perdus et retrouvés, à travers les ressources de l'espace suscité, jusqu'à un lieu furtif au-delà de l'espace et frémissant. Nous sommes mis au monde à travers un labyrinthe de miroirs construits pour que nous voyions clair dans un univers transparent et plein. Par le jeu des rythmes nous sommes restitués à la leur.

“Avec émerveillement, non pas avec effroi. Il est des peintres aussi grands dont l'œuvre est miroir du surmontement et c'est l'acte même de surmontement qui apparaît dans l'œuvre faite et qui lui donne son prix, du moins sa signification en dehors de l'esthétique. Mais chez Bazaine, si le tragique est présent, c'est caché, et altérant tout sans qu'on le voie - l'acte de surmontement est surmonté et la toile chante immédiatement au-delà, d'une voix claire et altière, le regard modeste.

“Pour un instant, le destin qui nous opprimait est

vaincu, et nous voici délivrés avec le monde, et nous pouvons nous réjouir parce que nous avons trouvé ce que nous cherchons, aussi par le moyen de l'art. Puisqu'il faut que l'ailleurs soit de ce monde. Puisqu'enfin il nous faut bien vivre ici”.

\*  
\* \*

Jean Bazaine dans le Catalogue de son exposition a pris le parti original d'exprimer sa conception du peintre et de la peinture par écrivains interposés. Son choix de citations, que nous reproduisons, constitue une excellente introduction à la lecture de ses deux essais “Notes sur la peinture” et “Exercice de la peinture” (Edit. du Seuil) qui seront publiés prochainement en “Livres de poche”.

“L'objet n'est pas un corps fermé, c'est un événement” - “L'art n'est pas un langage” Jean Charon - “Une pareille beauté est une force, dit avec feu Adélaïde. Avec elle on pourrait conquérir le monde” Dostoïevski - “Mais la beauté est-elle autre chose qu'une force ?” Salah Stétié - “Le souci de l'esthétique est le premier symptôme de l'impuissance” Dostoïevski - “Les étoiles du jour, qu'on ne voit qu'au plus profond des puits” parabole russe - “La mémoire a besoin de se défaire du souvenir pour se réaliser” E. Jabès - “Cela manque de pauvreté” Mozart (d'un confrère) - “L'accomplissement, c'est le baiser de la mort” E. Jabès - “La bêtise, c'est de conclure” Flaubert - “Les chemins qui ne mènent nulle part...” Heidegger - “Je me suis égarée, dit-elle. C'est ce que doit dire tout homme qui pose un pied devant l'autre”. H. von Hofmannsthal - “Comme je ne savais où je me trouvais, je ne savais plus au premier moment qui j'étais” Proust - “Insatiable à ne trouver chemin...” Frénaud - “Il faut passer au non-savoir. Car en ce chemin, perdre son chemin, c'est entrer en chemin” St-Jean de la Croix -

Bazaine lui-même dans ses deux livres a su admirablement parler de cette peinture qui “liée depuis vingt mille ans - et pour longtemps encore - au destin de l'homme n'a rien perdu de son mystère”, et de l'itinéraire hasardeux du peintre “longue marche toujours plus aveugle vers cette lumière d'au-delà de la nuit, ce monde d'au-delà de la mort, que sont le monde et la lumière du tableau”.

*“Chaque objet est un carrefour de toutes les forces du monde, mais il n'apparaît comme un carrefour de forces dans le monde que s'il transparait comme carrefour de formes dans l'art. Alors seulement il y a un monde et les choses sont justifiées...”*

*L'art signifie qu'il y a un monde. Mais l'univers de l'art n'est pas une simple transposition de la nature. Entre l'objet carrefour de forces et le tableau carrefour de formes, il s'agit de tout autre chose que d'un parallélisme. De l'un à l'autre, l'accent vital s'est déplacé. “L'objet doit disparaître comme objet pour se justifier comme forme”, dit Bazaine. “Meurs et deviens”, telle est la première parole du peintre aux objets du monde. Mais il faut que la mort soit réelle pour que soit réelle la résurrection. Ce passage doit être une transfiguration et non pas un déguisement”.*

Henri MALDINEY

(Extrait d'un article sur la peinture de Bazaine)

# LE CONQUÉRANT DES MOTS PERDUS

par Dominique-André KERGALE

*On a pu entendre les 10 et 17 mai 1984 sur "France-Culture" un ouvrage de politique-fiction de notre collaborateur Dominique-André Kergal, intitulé **Le Conquérant des mots perdus**. Les principaux rôles étaient tenus par Michel Lonsdale (Malamor), Raymond Pellegrin (le ministre de l'abîme), J. N. Sissia (Arnaud), P. F. Pistorio (Sébastien), Dominique Leverd et Sylvie Artel (la voix de l'abîme), C. Rich (la voie commune), F. Marié (le ministre du contrôle continu), J. P. Cisife (le ministre de l'animation des masses), V. Grass (André) etc... La réalisation était d'Anne Lemaître.*

*Le thème central de l'ouvrage de Dominique-André Kergal est la reconquête de son identité par un peuple qu'une entreprise totalitaire a voué au néant culturel et à l'inexistence politique. D'un côté un système de pouvoir, avec son idéologie, son grand maître, ses ministres aux titres chargés de menaces : le ministre de l'abîme, le ministre du contrôle continu, le ministre de l'animation des masses, un appareil d'Etat avec son goulag, l'abîme, ses milices, sa technologie foisonnante, ses lecteurs de pensées, ses lieux symboliques, la Tour de l'Etoile haute de cent étages, le Forum construit en sous-sol ; de l'autre la résistance conduite par des jeunes gens qui, ayant redécouvert les œuvres du peuple ancien, entreprennent d'arracher leur propre peuple à la terreur dans laquelle on le tient en lui rendant l'usage des mots interdits. Et les mots réveillent les images, raniment les âmes et font lever la houle.*

*On retrouvera dans ce texte les analyses et les préoccupations que Dominique-André Kergal a eu l'occasion à plusieurs reprises d'exposer dans "France-Forum". Si dans sa forme la réflexion de notre collaborateur diffère des normes habituelles, dans son fond elle a bien sa place dans une revue qui se veut tout à la fois instrument d'éducation au sens littéral - conduire en élevant - et lieu de rencontre et de dialogue.*

*Cette reconquête de l'identité, par sa signification politique et culturelle, renvoie directement à l'histoire de notre siècle, mais par sa signification symbolique elle transcende le politique et le culturel pour concerner cette fois l'homme lui-même.*

*Nous commençons dans ce numéro la publication, en bonnes feuilles, de cette dramatique.*

## I - L'ENFERMEMENT

1 - Nous sommes dans un futur indéterminé. La conjonction d'une idéologie totalitaire et d'un développement technologique foisonnant a créé un monde où chaque parole est enregistrée et où bientôt la pensée elle-même pourra être captée et sera connue par simple lecture sur des écrans. Pour régner le grand maître de l'hominisme, Malamor, dispose d'un appareillage électronique très puissant, sorte de grand ordinateur central qui porte le nom de Protecteur universel et qui joue dans la société, le rôle d'une idole mythologique. Cependant l'esprit de résistance n'est pas éteint. Dans la campagne, en bord de mer, Arnaud, 30 ans, et Sébastien, 22 ans, ont entrepris de découvrir ce que, quinze ans plus tôt, un vieil homme mourant a légué à Arnaud et qui se trouve enfoui quelque part dans la terre aux environs d'une ferme abandonnée. Ni Arnaud, ni Sébastien ne savent de quoi il s'agit.

2 - Tour de l'Etoile. Centième étage. Cabinet du général Malamor. Malamor. Le ministre de l'abîme.

*Le ministre de l'abîme :* Cependant l'hominisme règne sans partage. La masse est inerte.

*Malamor :* Des milliers de têtes résonnent de mots interdits.

*Le ministre de l'abîme :* Il est vrai que, si l'on en croit le ministre du contrôle continu, de plus en plus nombreux sont les individus qui, de leur propre initiative, déconnectent leur enregistreur individuel.

*Malamor :* Signe que de plus en plus de paroles délictueuses sont prononcées, que de plus en plus de pensées prohibées sont conçues.

*Le ministre de l'abîme :* Sans doute...

*Malamor :* Signe aussi que l'on craint de moins en moins la répression.

*Le ministre de l'abîme :* Peut-être général.

*Malamor :* Ce quelque chose qui remue en eux est-il donc immortel ?

*(Le ministre de l'abîme se retire)*

*Malamor* : Tout est toujours fragile. L'hominisme n'est peut-être qu'une façade. L'espèce n'est pas vraiment délivrée de son espérance. Ont-ils oublié qu'il n'y a rien d'écrit sur les rouleaux sacrés ? Pendant des millénaires, ils ont fait l'expérience de la vaine espérance. Pendant des millénaires on les a persuadés qu'ils avaient une âme. Quel bénéfice en ont-ils tiré ? De quelle angoisse ont-ils été délivrés ? L'hominisme a clos le temps de l'espérance vaine. Il a pris acte de l'échec du divin en l'homme. Il a entrepris de ramener l'homme à lui-même et de construire un monde qui soit à son image. Et voici que le navire est saisi d'un imperceptible tangage... Il y a comme une lassitude à ne jamais pouvoir baisser sa garde. On ne peut compter sur personne. Il faut tenir tous les fils dans sa main.

3 - Arnaud et Sébastien, assis sur un talus, déjeunent tournés vers la mer.

*Sébastien* : Nous sommes quelques-uns à nous réunir.

*Arnaud* : Pour quoi faire ?

*Sébastien* : Pour parler.

*Arnaud* : Pour parler ?

*Sébastien* : Oui. Afin de ne pas mourir d'asphyxie. Cela t'étonne ?

*Arnaud* : Euh !...

*Sébastien* : Toi tu n'auras jamais la force de te lever, de quitter ta tanière, de partir.

*Arnaud* : Peut-être la force est-elle en moi.

*Sébastien* : La force ? Quelle force ?

*Arnaud* : Que sais-tu de mes rêves ?

*Sébastien* : Que m'importent tes rêves.

*Arnaud* : Mes rêves me portent.

*Sébastien* : Vers où ?

*Arnaud* : Je ne sais pas. Mais un jour, il faudra que je les accomplisse.

*Sébastien* : Quels sont tes rêves ?

*Arnaud* : Ceux de la puissance et de la gloire.

*Sébastien* : Mauvais rêves. Ce sont ceux de la justice et du salut qu'il faut nourrir.

*Arnaud* : Je ne choisis pas mes rêves.

*Sébastien* : Prends garde à tes rêves.

*Arnaud* : N'as-tu pas les tiens ?

*Sébastien* : Si.

*Arnaud* : Qui sommes-nous, pour tenir de tels propos sous Malamor, aux temps de l'hominisme ?

*Sébastien* : Connais-tu le dictionnaire des mots interdits ?

*Arnaud* : L'occasion m'a été donnée de le feuilleter pendant une ou deux minutes.

*Sébastien* : Moi, je l'ai lu en entier, en fraude bien sûr et à toute vitesse. A travers ces mots-là, il y a une parole qui court.

*Arnaud* : Quelle parole ?

*Sébastien* : Je ne sais pas. Cela me travaille. Je cherche la clé. On nous a obscurci le regard. Nous ne voyons plus.

*Arnaud* : Avec de tels propos, nous sommes bons pour l'abîme.

*Sébastien* : Vivrons-nous notre vie entière à l'ombre de

l'abîme ?

*Arnaud* : Un jour, je relèverai la tête et le monde connaîtra mes pensées.

*Sébastien* : Valent-elles qu'on les connaisse ?

*Arnaud* : Sais-tu que les services techniques de la police s'apprêtent à inventer une machine à lire les pensées ?

*Sébastien* : La rumeur en court.

*Arnaud* : Les pensées s'inscriront sur un écran. Par simple lecture, on pourra les connaître.

*Sébastien* : Les rêves eux-mêmes vont devenir des délits.

*Arnaud* : Que faire avec ce peuple au visage fermé, ce peuple sans regard ?

*Sébastien* : Le réveiller.

*Arnaud* : Qui le réveillera ?

*Sébastien* : Nous.

*Arnaud* : Nous deux ?

*Sébastien* : Nous et d'autres.

*Arnaud* : C'est aussi parfois ce que je pense.

*Sébastien* : Il faut s'avouer ses rêves.

*Arnaud* : Nous sommes dérisoires.

*Sébastien* : Qu'importe !

*Arnaud* : Pourquoi irais-je risquer dans cette aventure ma situation, ma liberté, ma vie et surtout la tranquillité d'Héloïse ?

*Sébastien* : Pour le moment il s'agit seulement de penser en nous-mêmes un avenir qui ne soit pas celui que Malamor nous promet.

*Arnaud* : Peut-être l'espèce s'achemine-t-elle vers sa fin.

*Sébastien* : Il faut parier que non.

*Arnaud* : Pourquoi ?

*Sébastien* : A cause de la lueur qui est en chacun de nous.

*Arnaud* : Ne crains-tu pas que Malamor ne te précipite dans l'abîme ?

*Sébastien* : Je ne crains qu'un seul abîme qui n'est pas celui dont Malamor détient les clés.

4 - *La voix officielle* : Le conseil supérieur de philosophie hominienne a rendu publique la position arrêtée par le protecteur universel en ce qui concerne les caractéristiques psychiques de l'homme à venir et le contenu du programme génétique à mettre en œuvre pour les réaliser. Les récents progrès de la biologie vont permettre la création d'une race humaine supérieure. L'hominime va ainsi pouvoir réaliser son projet ultime.

5 - Arnaud et Sébastien finissent par découvrir un abri souterrain dans lequel ils trouvent une malle. Ils ouvrent la malle : elle contient des livres, des disques, des cassettes... La nuit durant ils lisent. Arnaud dévore les pages au hasard, Sébastien concentrant son attention sur un seul ouvrage. Dans un grand état d'exaltation, ils prennent connaissance de la culture du peuple ancien.

6 - Arnaud, Héloïse.

*Héloïse* : Où étais-tu hier ?

*(Arnaud déconnecte son propre enregistreur et celui d'Héloïse).*

*Héloïse* : A ce jeu-là on finira par avoir des ennuis.

*Arnaud* : Je ne peux plus supporter cette mécanique. C'est physique.

*Héloïse* : Où étais-tu hier ?

*Arnaud* : Avec Sébastien.

*Héloïse* : Fais attention.

*Arnaud* : Je suis fatigué de toujours faire attention.

*Héloïse* : Je le vois bien. Et cela me réveille la nuit.

*Arnaud* : Ne t'inquiète pas. J'ai toujours une explication prête à servir.

*Héloïse* : Tu sais bien qu'on n'échappe pas au contrôle continu. Je suis dans l'inquiétude.

*Arnaud* : A propos de quoi ?

*Héloïse* : A propos de tout. J'ai peur. Je ne suis pas heureuse.

*Arnaud* : Les mots mêmes dont nous nous servons ne peuvent exprimer le bonheur.

*Héloïse* : Je le sais bien. Il me manque des mots pour dire ce que j'éprouve.

*Arnaud* : Cependant les mots existent.

*Héloïse* : J'en invente en secret.

*Arnaud* : Toi aussi ?

*Héloïse* : Oui. Je pense que beaucoup font de même. On ne peut pas vivre avec les seuls mots de l'hominisme. Alors les gens ont une autre vie qui est leur vraie vie.

*Arnaud* : Peut-être pourrions-nous essayer de vivre ensemble notre vraie vie.

*Héloïse* : Il y a des moments où nous y parvenons.

*Arnaud* : Oui. Mais il y a tout le reste qu'il faudrait partager.

*Héloïse* : C'est trop dangereux.

*Arnaud* : Est-ce qu'on va vivre ainsi toute notre vie ?

*Héloïse* : Prenons ce que la vie nous apporte et imaginons le reste.

*Arnaud* : Vivre ainsi jusqu'à notre mort ?

*Héloïse* : Qu'y aurait-il d'autre à espérer ?

*Arnaud* : Peut-être y a-t-il un monde à côté de nous dont nous avons oublié l'existence parce qu'on nous a interdit de nous en souvenir.

*Héloïse* : Restons dans ce monde-ci.

*Arnaud* : Ce monde-ci, je ne peux plus le supporter.

*Héloïse* : C'est bien ce qui me tourmente.

*Arnaud* : J'ai décidé de me tenir debout.

*Héloïse* : Alors nous sommes perdus.

*Arnaud* : C'est cela qui est intolérable.

*Héloïse* : Si on t'arrache à moi, je perds plus que la vie.

*Arnaud* : Je serai prudent.

*Héloïse* : Avec Malamor, il n'est qu'une manière d'être prudent, c'est de se terrer.

*Arnaud* : J'éprouve à me terrer une humiliation brûlante.

*Héloïse* : Notre vie est devant nous. Ne va pas te jeter dans l'abîme. Nous pouvons nous emmurer dans les apparences, présenter nos visages impassibles aux caméras, abandonner

nos paroles insignifiantes aux enregistreurs. Nous pouvons échanger des regards et des gestes qui sont notre vrai langage. Nous pouvons inventer nos codes, tout dire en silence, tromper l'adversaire et tirer plaisir du jeu de l'amour et des connivences.

*Arnaud* : Sais-tu qu'un autre monde est possible ?

*Héloïse* : Je le pressens.

*Arnaud* : Il y a un autre monde te dis-je. Il y a des mots pour dire l'amour, le malheur, la mort et les dieux.

*Héloïse* : De grâce, fais attention aux mots que tu prononces.

*Arnaud* : Il y a une force en moi qui me soutient et qui me guide.

*Héloïse* : Tu divagues.

*Arnaud* : Oui, je divague, oui et cependant ce que je te dis je ne peux pas ne pas le dire.

*Héloïse* : Tais-toi ! Tais-toi ! La trappe peut s'ouvrir d'un instant à l'autre. Tais-toi !

*Arnaud* : Je ne peux plus me taire.

7 - La ville. Midi. La foule sous le soleil : visages impénétrables, gestes irréprochables, paroles convenues.

*La voix commune* : Le vent murmure dans les arbres un chant nouveau. Les oiseaux clament leurs espérances. L'air est parcouru de vibrations. Les cristaux récapitulent les scintillations du monde. Animaux et minéraux s'accomplissent selon leur loi. De confuses réminiscences montent de nos profondeurs. Nous reconnaissons des cris et des clameurs. Ce sont les nôtres. De furtives lumières éclairent des paysages inconnus. Nous nous tenons debout sur les rivages de l'exil. Nous ne vivons point selon notre loi. Quelle condamnation pèse sur nous pour que nous aspirions ainsi à la paix des pierres ?

8 - Quelques manifestations, quelques rassemblements ont eu lieu dans différentes villes.

9 - Tour de l'étoile. Cabinet de Malamor. Malamor. Les ministres de l'abîme, du contrôle continu et de l'animation des masses.

*Le ministre de l'abîme* : La répétition de tels rassemblements suppose une organisation.

*Malamor* : Au moins des consignes.

*Le ministre de l'abîme* : Les services du contrôle continu semblent s'être laissés surprendre.

*Le ministre du contrôle continu* : Pas plus que les milices noires. Ne dit-on pas que des troubles auraient éclaté au sein même de l'abîme ?

*Le ministre de l'abîme* : (Articulant lentement). Ils ont été écrasés dans des conditions telles qu'ils ne se reproduiront plus. Jamais plus.

*Le ministre de l'animation des masses* : C'est à la base, général, qu'il faut reprendre le travail d'éducation. Nous avons réussi grâce à la génétique à maîtriser le cycle de la reproduction. Nous avons amélioré la race humaine, fabriqué les savants dont nous avons besoin...

*Malamor* : Nous savons tout cela. Où voulez-vous en venir ?

*Le ministre de l'animation des masses* : A ceci, général. Il nous reste à conquérir les forces psychiques qui sommeillent au fond des êtres. Il y a là d'immenses réserves d'énergie inemployées. C'est le processus de production des sentiments, des émotions, des rêves, des pulsions qu'il faut maîtriser. Nous y parviendrons. Un jour, nous déchiffrerons le mot de l'énigme, nous

pénétrerons l'ultime secret, nous trouverons la clé qui nous ouvrira les portes de l'âme humaine.

*Malamor* : ... de l'âme humaine ?...

*Le ministre de l'animation des masses* : ... euh ! Je veux dire...

*Malamor* : ... Vous avez dit de l'âme humaine...

*Le ministre de l'animation des masses* : Le mot m'a échappé, général. Ce que je voulais dire c'est qu'un jour proche nous parviendrons à domestiquer le psychisme profond.

*Malamor* : (*Perplexe*). Qui sait ce que nous découvrirons là, tout au fond ?... Pour l'heure, ces forces nous sont hostiles.

*Le ministre de l'abîme* : Il faut prendre garde aux chimères, général. Les chimères, lorsqu'elles se libèrent, roulent sur le monde et submergent l'histoire.

*Le ministre du contrôle continu* : Cela nous vient des âges d'obscurité auxquels l'hominisme a entendu mettre un terme. Nous avons entrepris de rendre l'homme transparent à lui-même. Point de secret, rien qui ne puisse être avoué, tout doit pouvoir être justifié, telle a été notre règle.

*Malamor* : Qu'avons-nous obtenu ?

*Le ministre du contrôle continu* : L'entreprise n'est pas achevée.

*Malamor* : Pour l'essentiel, l'homme continue de nous échapper. Il ne nous a pas donné son assentiment.

*Le ministre de l'animation des masses* : Il faut mobiliser les masses.

*Le ministre de l'abîme* : Il faut les terroriser. Je vais faire diffuser sur tous les écrans les images de l'abîme. Il faut que les subversifs connaissent le prix de leur subversion.

10 - Héloïse ayant disparu, Arnaud et Sébastien se rendent au Forum.

11 - Le forum : une immense salle des pas perdus, dont les murs forment un écran de visualisation circulaire. Quelques milliers d'hommes et de femmes déambulent le regard anxieux, le visage tendu. Personne ne parle. Arnaud et Sébastien vont et viennent en silence dans la foule. A 17 heures précises, les écrans s'éclairent. On voit d'abord la mer. Il pleut. Puis apparaît un groupe nombreux d'hommes et de femmes, pieds et poignets entravés par des équipements à commande électronique, qui attendent sur une dalle de béton. A deux cents mètres, se dresse une immense construction en béton, sorte de mâchoire qui ouvre sur un blockauss qu'on devine gigantesque, construit sous la mer. Bientôt, les prisonniers sont happés par un système automatique qui les conduit un à un, lentement, vers le gouffre en béton. Au fur et à mesure qu'ils avancent, leurs visages se projettent en gros plan sur les écrans. Dans le forum la foule s'est immobilisée. Chacun retient son souffle. Lorsqu'un visage connu apparaît sur l'écran, les uns s'effondrent en larmes, les autres serrent les poings. Pas un mot n'est prononcé. Tous savent que les agents du contrôle continu suivent leurs propres réactions sur d'autres écrans.

Arnaud et Sébastien guettent les visages sur les écrans, espérant que celui d'Héloïse n'apparaîtra pas. Les prisonniers se succèdent. Soudain, Héloïse surgit en gros plan. Elle a le regard absent comme si elle était déjà devenue étrangère à elle-même. Les traits sont tirés, marqués d'une intense tristesse et en même temps résignés. Elle avance sans opposer de résistance, hors du monde.

*Arnaud* : (*A voix basse*). Je les écraserai.

*Sébastien* : Prends garde qu'ils ne se saisissent de toi demain et qu'ils ne te réduisent à une impuissance éternelle.

*Arnaud* : Je les écraserai.

12 - *La voix des prisonniers de l'abîme* : Nous sommes là sous la mer, privés à jamais de la lumière du jour. A perte de vue, le béton. Et nous, au sein du béton, rivés au sol et aux murs, pris dans cette glu électronique qui entrave chacun de nos mouvements. Nous avons été retranchés du sein des vivants. La terreur a fondu sur nous. Il y avait des êtres que nous aimions et qui nous aimaient : nous ne les verrons plus. Plus jamais. Nous avons été saisis. La vie nous a été infligée. Nous ne l'avons pas réclamée. Nous n'avons rien demandé. La vie nous a été infligée dans cet univers construit au-dessus de l'abîme, où Malamor s'est institué le maître de l'abîme. Nous avons grandi dans l'ombre du protecteur universel, idole vorace qu'aucun sacrifice humain, jamais, n'est parvenu à rassasier, dont les entrailles sont travaillées par l'angoisse de ses implacables desservants, dont l'âme de fer ne s'apaise que lorsque monte des profondeurs de la terre l'enivrante plainte humaine. Nous avons grandi, immergés dans la langue hominienne, accoutumés au double jeu de la pensée avec la parole. Pourquoi cet acharnement à aveugler nos regards ? Au fond de l'abîme nous avons découvert l'horizon, nous avons pu le regarder fixement et nous avons commencé à soupçonner que notre regard portait à l'infini. Nous avons échangé entre nous certains mots perdus dont quelques-uns avaient eu la révélation. Nous les avons murmurés, nous les avons chéris. Mais pourquoi les holocaustes, pourquoi les charniers ? Pourquoi nos vies écrasées, nos amours brisées, notre avenir enseveli ? A qui parler, devant qui porter plainte ?

13 - Sébastien, Hector et André sont dans l'abri où Arnaud a découvert la malle. Ils ont passé la nuit dans la cachette. C'est le matin.

*André* : Ecoutez ça :

"S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Ecritures,  
"Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté,  
"Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,  
"Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,  
"Le juste opposera le dédain à l'absence  
"Et ne répondra plus que par un froid silence  
"Au silence éternel de la Divinité."

*Sébastien* : La Divinité a parlé. Le livre dit que le Père a ressuscité le Fils d'entre les morts. C'est le signe.

*André* : Le signe ? Quel signe ? Je ne vois que massacres, tortures et déportations, je ne vois que la cruauté des maîtres et la haine des esclaves. Un signe ? Quel signe ? Je ne vois que le malheur.

*Hector* : Et le soleil ? Et le printemps ? Et l'amour ? Et l'amitié ? Et toi et moi qui sommes là pleins d'enthousiasme comme si les dieux nous avaient communiqué leurs transports ?

*André* : Les dieux ne me communiquent rien et l'ombre de Malamor m'obscurcit le soleil et la clameur des prisonniers corrompt mon sommeil.

*Hector* : Il y a la nature et le désir qui la soulève et qui la fait revivre d'âge en âge.

*André* : Le désir ? Le seul désir dont témoigne l'histoire c'est celui du bourreau pour la victime. La seule scène qu'elle m'apporte c'est l'accouplement du bourreau et de la victime. Je ne vois que cela et cela me tient éveillé la nuit.

*Sébastien* : Il faut apprendre à voir l'autre face du monde.

*André* : Y a-t-il une autre face ?

*Hector* : Tous ces livres disent l'amour de l'homme pour la femme, sa passion pour la beauté et pour la connaissance, l'élan qui le porte vers l'infini, le désir universel qui l'habite.

*André* : Faible désir auprès de celui qui gonfle le tortionnaire au moment de torturer.

*Sébastien* : Délivre-toi de ces visions.

*André* : Ce ne sont point des visions. Cela s'accomplit sur les places publiques et au fond des caves depuis l'aube des temps.

*Hector* : Prends garde que ton désespoir ne brise nos faibles énergies.

*Sébastien* : Comment affronter Malamor si l'on couve en soi un désespoir pareil au sien ?

*André* : Nous n'affronterons jamais Malamor.

*Sébastien* : Si.

*André* : Quand ?

*Sébastien* : Bientôt.

*André* : Alors fini le désespoir ! Quelle est ton idée ?

*Sébastien* : Rien encore de précis. Mais il va se passer quelque chose.

*André* : Ne m'oublie pas.

14 - Par un coup d'audace Arnaud s'empare sans coup férir du forum avec l'aide de Sébastien et de ses amis. Il lance un ultimatum à Malamor : il exige que les prisonniers de l'abîme soient libérés. Si l'assaut est donné au forum, il détruira le protecteur universel. Il existe en effet au forum une commande qui permet de faire sauter le protecteur. Cette commande a été disposée là pour le cas où, la tour de l'étoile étant tombée en des mains hostiles, le pouvoir hominien, supposé replié sur le forum, aurait à reconquérir l'Etat et devrait, en premier lieu, détruire le protecteur pour éviter que celui-ci ne soit utilisé par les forces adverses. Un contre-programme a été élaboré qui permet, dans l'hypothèse où ce serait le forum et non la tour qui viendrait à être investie, de retirer toute efficacité au programme de destruction du protecteur. Mais en secret le ministre de l'abîme, sur l'ordre de Malamor, a, deux ans plus tôt, rendu ce contre-programme inopérant : Malamor a craint que d'éventuels insurgés, maîtres de la tour, n'utilisent ce contre-programme pour retirer toute crédibilité à la menace venant du pouvoir hominien réfugié au forum. Ce qu'il ignore Malamor et ce qu'il va bientôt apprendre, c'est que le ministre de l'abîme a connecté la commande du forum avec un dispositif situé au 17<sup>e</sup> sous-sol de la tour et qui permet de détruire non seulement le protecteur mais encore la tour elle-même, l'abîme, la ville et les principaux centres de communication et de ravitaillement du pays. Le ministre de l'abîme a pris cette initiative dans la perspective d'une émeute populaire qui viendrait à s'emparer de la tour et qui sacrifierait volontiers le protecteur mais non l'abîme et ses prisonniers, la ville et sa population. Or l'émeute s'est emparée non de la tour mais du forum. Arnaud a eu vent de rumeurs confuses mais il ignore la portée exacte de la menace qu'il brandit. Lui et ses amis constatent qu'elle n'est pas dénuée d'efficacité puisque les forces du contrôle continu se contentent d'encercler le forum sans l'investir. Ignorant la situation réelle, les ministres du contrôle continu, de l'animation des masses, d'autres ministres et le chef d'état-major des armées ne comprennent pas l'inaction de Malamor, dont par ailleurs ils jugent les méthodes barbares et archaïques. Ils trament un complot en vue de se débarrasser de lui ainsi que du ministre de l'abîme. Celui-ci a accordé à Arnaud un délai de 24

heures pour se rendre. Sébastien et ses amis en profitent pour diffuser les textes, les poésies, les musiques du peuple ancien, afin de déstabiliser culturellement l'hominisme.

Dans le forum c'est à la fois l'angoisse et l'exaltation.

15 - Le forum. Sébastien s'adresse à la foule. Son image remplit les écrans.

*Sébastien* : Continuerez-vous d'assister sans mot dire à l'enfermement de vos femmes, de vos maris, de vos enfants, de vos sœurs, de vos frères, de vos parents, de vos amis ? Vous laisserez-vous terroriser longtemps encore ? *(La foule se tient immobile, médusée. Elle ne comprend pas. Elle sait seulement qu'un formidable défi vient d'être lancé à Malamor. Noyés dans la masse, quelques individus reconnaissent dans les paroles d'Arnaud et de Sébastien l'écho de leur propre colère. Quelques rumeurs d'approbation s'élèvent de ci-de là.)*

*Sébastien* : Vous avez grandi les entrailles nouées par la peur. Vous avez perdu jusqu'au souvenir des gestes et des paroles de la liberté. Le mot même, on vous a interdit de le prononcer. Vous l'avez oublié. Nous vous enseignerons la liberté. *(Sébastien s'efforce de susciter une réaction. Elle ne vient pas.)*

*Sébastien* : Il faut arracher vos femmes, vos maris, vos frères et vos sœurs, vos parents et vos amis à l'abîme.

*(L'affirmation de Sébastien crée la stupeur.)*

*Une voix* : Malamor n'acceptera jamais d'ouvrir les portes de l'abîme.

*Sébastien* : Nous avons les moyens de l'y contraindre.

*Des voix* : Comment ? Comment ?

*Sébastien* : S'il refuse, nous détruirons le protecteur universel.

*(Un voile tombe sur la foule que parcourt une longue rumeur d'angoisse et d'incrédulité.)*

*Une voix* : Folie ! Le contrôle continu va nous arrêter tous.

*Plusieurs voix* : Que deviendrons-nous si le protecteur universel est détruit ?

*D'autres voix* : Nous mourrons.

*Des voix* : Le monde s'arrêtera.

*Des voix* : Il ne faut pas détruire le protecteur universel.

*Sébastien* : Qu'avez-vous à redouter de la mort d'une idole ?

*Des voix* : Sans le protecteur, nous sommes perdus. *(Soudain, sur les écrans reparassent les images de l'enfermement. Les prisonniers se succèdent : passivité et égarement du grand nombre, résistance désespérée de quelques-uns.)*

*Sébastien* : Regardez bien : voilà votre avenir si vous ne vous dressez pas. La main de Malamor est sur vous.

*Des rumeurs montent de la foule.*

*Les voix de la foule* :- Ils vont arrêter tous ceux qu'ils trouveront ici.

- De toute manière, nous serons tous arrêtés les uns après les autres.

- Moi, c'est mon fils qu'ils ont pris. Il avait seize ans. Il n'avait rien fait.

- C'est parce que nous ne faisons rien, madame, qu'on nous prend nos fils.

- Toute cette révolte ne changera rien au sort des prisonniers de l'abîme.

- En se tenant tranquille, on a quand même une chance de leur

échapper.

- En se tenant tranquille, on leur donne le temps de choisir tranquillement leurs victimes.
- Il n'y a rien à faire et tout ce qui se passe ici ne fera que précipiter nos malheurs.
- Vous ne parleriez pas ainsi monsieur si on vous avait enlevé votre fille.
- Justement, moi on ne m'a rien enlevé. C'est par hasard que je me trouve là. Et je ne veux pas payer pour toutes ces âneries. L'humanisme, si on se tient tranquille, ne menace personne. Je suis bon hominien, moi !
- Faites gaffe qu'on vous casse la gueule.
- Si nous relevons la tête, ils crèveront de peur.
- C'est nous qui crevons de peur. Et en ce moment même tout ce que nous disons est enregistré.
- De toute manière, maintenant c'est foutu.
- Maintenant ou on se couche et ils nous écrasent ou on se tient debout et on se bat.
- Se battre ? C'est de la folie !
- Où sommes-nous tombés !
- Ils vont nous exterminer.
- Normalement ça devrait déjà être fini.
- Tenez, pour celui-là, au moins c'est fini.

*(Sur l'écran, un prisonnier se débat avec rage. Il est parvenu à enrayer la mécanique. Trois hommes en uniforme noir de la milice se précipitent sur lui, le rouent de coups et l'emmènent. Dans le forum, au fur et à mesure que la scène se déroule, la rumeur des conversations baisse. La foule retient son souffle. Peu à peu, le silence se fait. Soudain retentissent, en sourdine, les premières mesures de la 5<sup>ème</sup> Symphonie de Beethoven. La foule s'immobilise. Le volume de la musique ne cesse de s'enfler. Tandis que l'homme se débat sur l'écran, la 5<sup>ème</sup> Symphonie roule sur le forum avec une puissance qui cloue au sol plusieurs dizaines de milliers d'auditeurs. Progressivement, le son diminue. Quelqu'un dit tout doucement : "Mort à Malamor". Plusieurs répètent : "Mort à Malamor". Au fur et à mesure que la 5<sup>ème</sup> Symphonie s'efface, le cri de "Mort à Malamor" monte pour devenir à la fin une formidable clameur.)*

- Mort à Malamor, Mort à Malamor : on peut gueuler ça une vie entière.
- Que deviendra le monde s'ils font sauter le protecteur universel ? L'air va nous manquer. Nous mourrons de faim et de soif. Le sang continuera-t-il de circuler dans nos veines ? Les pensées de surgir dans notre cerveau ?
- Ils vont ébranler l'ordre de l'univers. Le protecteur détruit, le soleil ne va-t-il pas s'obscurcir, les étoiles s'éteindre, la tempête se lever ? Qui nous protégera contre les fureurs de la mer ?
- La colère du protecteur universel va se lever et nous emporter. L'Univers va se refermer sur nous et nous écraser. Il ne faut pas détruire le protecteur universel.
- Nous ne sommes que de pauvres hominiens trop faibles pour supporter de telles pensées.
- Qui nous délivrera de nos fautes si le protecteur est détruit ? A qui présentons-nous nos sacrifices ? Vers qui tournerons-nous nos regards ?

*Sébastien* : Ne voyez-vous pas que l'idole est sans vie, sans

pensée, sans entrailles ? Qu'avez-vous à craindre d'une idole de fer ?

16 - Tour de l'étoile. Cabinet de Malamor. Malamor.

*Malamor* : L'épreuve était inévitable. L'espérance a reconstitué ses énergies. Elle explose. Les grandes images vont-elles renaître ? Les illusions pacificatrices ont-elles l'avenir pour elles ?... Ils ont soif. Ils sont là, haletants, prêts à tout pourvu qu'on les abreuve. J'entends leur plainte. Elle me donne la nausée. Pauvres hères, incapables de regarder en face leur condition mortelle. Il leur faut des mots, des phrases, des visions. Misérable espèce ! Ne voient-ils pas qu'il n'y a rien à trouver, rien à espérer, rien à craindre ? Rien. C'est ce rien que l'humanisme avait entrepris de révéler à mots couverts et de faire accepter : l'expression, l'organisation, le triomphe du rien, la soumission au rien. C'était une grande et noble ambition que de faire vivre l'espèce humaine sous le signe du néant.

17 - Le forum. C'est la nuit. Dans le forum, les conversations se sont tuées. Enveloppés dans les couvertures qu'on leur a distribuées, hommes et femmes se sont allongés par terre pour dormir. A travers l'immense verrière on peut voir les étoiles dans le ciel.

*Les voix de la foule à l'heure du rêve et du demi-sommeil* : Alerte... Il y a des hommes qui se faufilent dans l'ombre... des ombres qui glissent... que se passe-t-il?... On me regarde... On sait que je suis là... C'est Malamor qui me regarde... Qu'ai-je fait?... Vais-je tomber dans le trou?... Malgré moi j'avance vers le trou... J'avance... un pas... un autre pas... je vais tomber... Impossible de se retenir... Le trou... La chute... La chute... Plongée... Ça n'en finit pas... J'étouffe... Où suis-je ? Quelles sont ces étoiles dans le ciel ? Le forum ? Ah ! Je suis au forum...

..... Faut que ça explose... que ça explose... marre... marre d'avoir peur... marre de tout... A quoi cela rime-t-il de vivre ?... Qu'est-ce que je fais là ?... La vie... Avant... Après... J'entends des voix en moi... Qui parle en moi ?... J'ai dû hurler tout à l'heure... Alerte... C'est ce qui m'a réveillé... Rêve de larve... Peur... Des types qui se glissent dans l'ombre... et moi qui hurle... Cauchemar imbécile... Marre...

- Il y eut un temps où personne ne pensait en moi... Le temps viendra-t-il où plus personne ne pensera en moi ?... La fosse commune, sommes-nous déjà dans la fosse commune ?... Ces mouvements informes, ces sentiments inachevés, ces projets sans avenir... Sommes-nous déjà dans la fosse commune ?... Alerte, je vois des ombres... Sont-ce nos ombres égarées, échappées de nous et qui vont errant par la nuit ?...

- De quelle terreur sommes-nous la proie ?... Est-ce cela la vie ?... Il y a comme une promesse qui n'est pas tenue... Il y a la mer, le ciel, les étoiles, les forêts et le murmure du vent dans les arbres... Mais il y a une promesse qui n'est pas tenue...

- De qui sommes-nous le cauchemar ?... De qui, le rêve ?... Y a-t-il quelque part quelqu'un qui nous pense ?... Qui ose nous penser de cette manière ?... Dans quelle vie avons-nous mérité d'être ainsi pensés ?... De quel cauchemar Malamor sort-il ?... Qui nous donnera la réponse ?...

18 - Tour de l'étoile. Cabinet de Malamor. Malamor.

*Malamor* : Ils raconteront l'humanisme comme une traversée du désert et leur histoire comme l'épopée du malheur... Et moi, Malamor, je serai le maître, sous lequel ils auront souffert. J'entends leurs discours. Je lis ce que diront leurs historiens. J'entends grincer leurs plumes. Ils seront les maîtres de l'his-

toire. Ils condamneront l'hominisme sans en soupçonner l'ultime secret. L'ultime secret c'est qu'il n'y a pas de secret... Aucun peuple ne peut supporter cette vérité... Il ne me plaît pas que mon histoire soit écrite par des historiens au regard myope, au jugement obscurci par les dérisoires préjugés de la morale... Comment pourraient-ils comprendre que les maîtres de l'hominisme sont les seuls à avoir osé contempler fixement le néant, les seuls qui de génération en génération se sont transmis, sans trembler, le fatal secret, les seuls initiés qui aient su que l'initiation n'initie à rien ?

19 - Tour de l'étoile. Une salle de réunion. Les ministres de l'abîme, du contrôle continu, de l'animation des masses ; plusieurs autres ministres, le chef d'état-major des armées.

*Le ministre du contrôle continu* : Telle est la situation, messieurs. Vous en savez autant que nous.

*Un ministre* : Il faut donner l'assaut immédiatement. Qu'en pense le général Malamor ?

*Le ministre de l'abîme* : Il a donné ordre de surseoir.

*Plusieurs ministres* : C'est incompréhensible.

*Le ministre de l'abîme* : C'est qu'il mesure mieux que vous, mes chers collègues, l'impact qu'aurait dans le psychisme profond du peuple la destruction du protecteur.

*Le ministre de l'animation des masses* : Rien n'est plus dangereux que la situation actuelle. En quelques heures, un siècle de labeur culturel risque de s'effondrer. La rumeur qui monte du forum peut, si nous n'y prenons garde, réveiller l'âme humaine. Si nous perdons notre pouvoir sur les mots, nous perdrons aussi notre pouvoir sur les hommes.

*Le ministre du contrôle continu* : Il faut nettoyer le forum.

*Plusieurs ministres* : Il est incompréhensible que cela ne soit pas déjà fait. (*La séance est levée ; la plupart des ministres se retirent ; cependant un groupe de cinq personnes se forme dans une encoignure*).

*Le ministre du contrôle continu* : Que faire ? Le général Malamor se sera laissé circonvenir par le ministre de l'abîme.

## 20 - Tour de l'étoile

*Les voix multiples de la tour* : Mais enfin, que veulent-ils ? Le savent-ils seulement ? Et d'ailleurs de qui s'agit-il ?

- ... Cet Arnaud, cependant, était des nôtres. Il appartenait à la caste. Il en avait les privilèges... Un coup de tête sans doute... On a arrêté sa femme?... Est-ce qu'on fait la révolution pour une femme?... Et pourquoi a-t-on arrêté sa femme?... Sans raison particulière, sans doute, comme les autres... au hasard... Un cerveau dérangé...

- Dérangés ou pas, ces gens-là sont en train de jeter le trouble... Des mots interdits, des mots dangereux remis tout d'un coup en circulation... Des mots?... Des idées, des passions...

- Mais qu'attend le général pour réagir ? Les gens commencent à se parler dans la rue... On entend des propos incroyables... Si. Si, je vous assure... Leurs messages ont été entendus...

## 21 - Le forum.

*Les voix multiples du forum* : Je savais bien que cela existait... Je savais bien... Renaissance...

- Renaissance ou agonie... Moi je crève d'angoisse... Ma fille...

- J'entends la musique, j'écoute les mots, tout est nouveau excepté la peur... La peur survit à tout... A qui faut-il demander

d'être délivré du mal ? Quelqu'un entend-t-il notre plainte?... Où sont la paix, la joie?... Vit-on d'espérance?...

- Je n'irai pas croupir au fond de l'abîme. Il faudra me tuer...

- On vous tuera, soyez-en sûr.

- Allons-nous rester là à geindre, à craindre, à feindre ?

- Cette histoire est sans fin... La fin de Malamor ne signifiera ni le bonheur, ni la paix...

- Cela signifiera la liberté... Pour le reste, on verra... On verra quand nous serons redevenus des hommes... Quand nous aurons reconquis l'être, le souffle et la vie... On verra quand le soleil aura recommencé d'éclairer et de réchauffer la terre... Quant à nouveau nous aurons jailli dans la lumière de midi.

- On verra quoi ? La lumière, l'éclat, la chaleur?... Ce qui vient c'est le froid de la nuit, la nuit de l'abîme, l'abîme de la mort...

- Sommes-nous délivrés de la peur ?

- Nous sommes délivrés de la honte... Une fois dans notre vie, nous nous serons tenus debout... Il sera beau de marcher libres sur la terre des vivants...

22 - Tour de l'étoile. Cabinet de Malamor. Malamor. Le ministre de l'abîme.

*Le ministre de l'abîme* : Général, il se trame un complot. Le ministre du contrôle continu, le ministre de l'animation des masses et quelques-uns de leurs collègues ainsi que le chef d'état-major des armées ont résolu de vous déposer.

*Malamor* : Comment le savez-vous ?

*Le ministre de l'abîme* : Se croyant à l'abri des écoutes, ils ont tenu plusieurs conférences dans la tour.

*Malamor* : Et vous, grâce à vos propres dispositifs, vous espionnez leurs propos ?

*Le ministre de l'abîme* : Il y va du salut de l'Etat, général.

*Malamor* : Sans doute m'espionnez-vous aussi ? Mais peu importe ! Que disent-ils ?

*Le ministre de l'abîme* : Qu'il faut réformer l'hominisme, que nos méthodes de gouvernement sont archaïques, barbares, qu'il est temps d'en changer, que le forum va déstabiliser le régime.

*Malamor* : Et faute de connaître vos initiatives, ils s'interrogent sur les raisons de notre inaction ?

*Le ministre de l'abîme* : Exactement, général.

23 - *La rumeur au-dessus de la ville* : - Pauvres fous ! La foudre va pulvériser vos chimères. La ville est dans la main de Malamor... Faire sauter le protecteur ? Le ciel s'abattra sur nos têtes. La terre s'ouvrira sous nos pieds. On ne peut vivre sans le protecteur, sans Malamor, sans l'abîme. Serons-nous à nouveau saisis par la flamme dont nos pères avaient demandé d'être délivrés ? La flamme oubliée... Ne voient-ils pas que leurs mots et leurs symphonies ne sont que les reflets du feu central ? Sont-ils devenus assez présomptueux pour ne plus craindre de s'y consumer ? Le protecteur, Malamor, l'abîme, c'est le feu en nous, maîtrisé...

- Le feu est allumé. Qu'il brûle. Les mots nouveaux flottent au-dessus de nos têtes comme des étendards... Allons-nous émerger de la fosse ? Tous ensemble surgir hors du tombeau ?

- Jamais la parole n'a tenu ses promesses...

- Une lumière a frappé notre regard. Jamais nous n'y renoncions.

# Avec le Crédit Agricole, faites fructifier vos entreprises.

## **Le Crédit Agricole aide votre entreprise à investir, innover, exporter...**

Pour aider une entreprise à se développer, il faut comprendre son problème. En offrant un dialogue véritable et des réponses adaptées et simples, le Crédit Agricole permet aux entreprises d'innover, d'exporter, d'investir...

Vous recherchez des moyens de financement? Le Crédit Agricole vous offre:

- en matière de crédit, des taux annoncés

"tout compris" incluant toutes les commissions ayant un caractère de complément d'intérêt,

- une prise de risques aux côtés de votre entreprise pour permettre de renforcer ses fonds propres,

- une possibilité d'association dans le développement de l'innovation (Agrinova).

Le Crédit Agricole vous propose aussi:

- des conseils en matière de développe-

ment avec le Centre d'Aide au Développement de l'Emploi Rural,

- des services télématiques en cours de développement à l'usage des professionnels.

Enfin, les structures décentralisées du Crédit Agricole vous permettent d'avoir près de vous des décisionnaires parfaitement impliqués dans l'économie régionale.

Pour en savoir plus sur l'ensemble des services proposés, vous pouvez vous renseigner dans votre bureau du Crédit Agricole.

# notes de Lecture

## ● A propos du livre d'Annie Kriegel sur "Le système communiste mondial"

Annie Kriegel vient de nous donner un livre "clair et dur" sur l'état de ce qu'on appelle le "système communiste mondial". Peut-être par coquetterie, elle se défend d'être une "soviétologue *stricto sensu*"; pourtant elle l'est bien, mais à un niveau supérieur, épistémologique, philosophique, scientifique, qui consiste à poser, à propos de l'Union Soviétique et du communisme des questions nouvelles et qui renouvellent la problématique. Elle critique, dans des pages fortes les spécialistes qui traitent l'Union Soviétique comme une entité étatique spécifique mais isolée. Annie Kriegel propose à notre entendement le paradigme d'une Union Soviétique "pièce d'un grand système communiste qui compte beaucoup d'autres pièces". On ne saurait séparer l'URSS du système communiste mondial tout entier, organisé par elle et dont elle fait partie.

Du même coup, Annie Kriegel rend à l'idéologie communiste la place qui lui revient, notamment en tant que légitimation fondamentale de l'Union Soviétique et de ses satellites alliés. Je suis bien d'accord avec elle : l'idéologie marxiste-léniniste n'est pas morte, tout au plus peut-on dire que l'idéologie communiste, au cours des

trente dernières années, s'est assouplie, diversifiée. Le communisme, en théorie et en pratique, que Tchernenko a hérité de Brejnev et Andropov, est plus national, voir nationaliste, qu'il n'était par le passé. Annie Kriegel invite aussi à la prudence lorsqu'il est question du prétendu déclin du P.C.F. et de son influence idéologique en France. Cette idéologie n'a fait que de se déplacer d'un secteur à un autre. Elle a été assez largement refoulée du monde de la Haute Intelligentsia, mais elle a infiltré en force le pouvoir politique. Le programme sur lequel François Mitterrand a fait campagne à l'approche des élections présidentielle, montre beaucoup de ressemblance avec le programme du P.C.F., datant de 1968 et connu sous le nom de "Manifeste de Chantilly". La gauche socialiste française (CERES) surpasse en léninisme le parti communiste. Les observations d'Annie Kriegel sur la politique du P.C. italien méritent également d'être relevées et peut-être discutées. Berlinguer, dit-elle a réussi à sortir son parti de l'isolement dû à l'échec de la stratégie du *compromis historique* : il a bénéficié des liens noués avec les dirigeants socialistes Felipe Gonzales, Mario Soares, Mitterrand, Willy

Brandt, Olof Palme. En revanche, le P.C.F. de Georges Marchais a retrouvé "avec une violente volupté" son agressivité de plus en plus accentuée contre son partenaire socialiste de la coalition de 1981.

Comme avant elle Alain Besançon et Cornelius Castoriadis, Annie Kriegel s'interroge sur la nature et le sens de l'expansionnisme soviétique que nous avons vu s'activer depuis 1973 et qui a pris des formes diverses de l'annexion à la conquête par communistes interposés. De Gaulle nous avait habitués à considérer l'URSS comme l'incarnation de la Russie éternelle. Le général a persisté à ne parler que de Russie, dont les dirigeants actuels continuent la Realpolitik impérialiste des tsars. Certes, dit Kriegel, en relisant Custine on peut trouver des ressemblances étonnantes avec la société russe de 1830. Ces ressemblances ne sont que de surface. On ne comprend rien à l'Union Soviétique si l'on ne se rend pas compte qu'elle constitue un phénomène inédit, d'une originalité radicale. Son système a une supériorité énorme sur le système occidental de la démocratie libérale. C'est que Moscou ne prend pas le changement, le progrès pour une valeur décisive. L'imagination, l'invention, la nouveauté ne le hantent pas. C'est la stabilité qui est sa valeur suprême. Ce n'est que sur la scène internationale que l'URSS prend le visage d'un Etat presque comme les autres, obsédé par les problèmes de sécurité, de développement, d'équilibre. Nous nous trouvons ici devant un problème qui demande d'être encore approfondi, vu la fusion et confusion entre le parti d'essence totalitaire et l'Etat le plus omnipotent du monde, ayant pour tâche de prévenir la renaissance de la société civile. L'ennemi principal, le plus redouté du système communiste est finalement le peuple dans son expression démocratique.

Dans le conflit d'interprétation entre Soljenitsyne et Zinoviev, Annie Kriegel penche nettement du côté du second. Le système mondial du communisme étant avant tout une logique, il n'est pas étonnant, pense-t-elle que sa meilleure analyse soit due à ce "logicien génial" qu'est Zinoviev. Comme ce dernier, Mme Kriegel met en garde contre l'illusion que nous aurions affaire à une URSS et à un monde communiste en plein délabrement. Il est vain de penser que le bloc soviétique ou l'URSS éclateront avant d'avoir réussi à finlandiser l'Europe et contrôler le Moyen Orient.

Annie Kriegel a toujours été sceptique à l'égard des commentaires admiratifs suscités par l'euro-communisme chez un certain nombre de soviétologues,

surtout américains. Les événements lui ont donné raison. Ce qui ne l'amène pas à sous-estimer le rôle que l'URSS confie aux P.C. occidentaux. Ceux-ci sont appelés à intensifier la lutte pour la paix et le désarmement (unilatéraux) ainsi que la propagande anti-atlantiste, anti-américaine.

Madame Kriegel note aussi que l'idéologie marxiste, qu'on a commencé un peu trop tôt à enterrer en Europe, a retrouvé son éclat de jeunesse en Amérique du Nord. Invitée aux Universités du Québec et de la Californie, elle a perçu "l'écho un peu provincial du léninisme extatique des années trente et cinquante". Le communisme international n'a pas perdu son pouvoir d'attraction et de noyautage, surtout dans les nouveaux Etats du Tiers Monde. Le modèle soviétique est plus exportable qu'on ne le pensait, du moins en ce qui concerne le système du parti unique que l'étiquette "socialiste" distribuée par l'URSS sert à légitimer. En outre, les Soviétiques ont magistralement exploité les ambitions micro-impérialistes de Fidel Castro, des dirigeants vietnamiens, libyens, syriens, palestiniens, éthiopiens etc, pour décentraliser en quelque sorte les visées expansionnistes inhérentes au système mondial. Certes, cette "filialisation" régionale, ce processus de déconcentration qui, à la manière de n'importe quelle Multinationale préserve la centralité de l'URSS, doivent être considérés comme un des succès les plus importants remportés par l'URSS depuis la mort de Staline. Mme Annie Kriegel pense que si l'Afrique et le Proche-Orient ne sont pas encore "zones autonomes" avec chefs de file reconnus c'est moins faute de volonté de la part de Moscou que faute de chefs de file dont la stature et la fiabilité seraient indiscutables. Il y a abondance de candidats mais aucun ne s'est imposé encore. Selon Annie Kriegel, l'Europe ne sera pas filialisée de sitôt. Le P.C. de l'Union Soviétique semble vouloir garder directement la haute main sur l'Europe sans doute parce que "malgré l'expansion rapide de son influence dans les autres régions du monde, l'Europe reste pour l'Union Soviétique l'enjeu et le critère ultime du succès".

En réfléchissant, en nous faisant réfléchir à tous ces problèmes, Annie Kriegel a une fois de plus contribué au progrès de cette quasi-science qu'est la soviétologie.

François FEJTO

*Le système communiste mondial Presses Universitaires de France - 1984*

## ● L'impitoyable guerre civile de Henri Amouroux

*L'impitoyable guerre civile* est le sixième volume de la fresque magistrale de l'histoire des français sous l'occupation que Henri Amouroux nous livre peu à peu.

Il fait revivre l'année 1943, la terrible année 1943, dans ce style admirablement vivant qui rend les descriptions si

familiales, les hommes si proches, et qui fait que le lecteur lit cet épais volume comme un roman. Cette année 1943 commence le 8 novembre 1942 avec le débarquement allié en Afrique du Nord et l'occupation de la zone libre et voit s'effondrer la fiction de Vichy ; c'est l'année des "grands départs, des grandes actions, des grandes rafles,

des grands sacrifices" (p. 379), année clé tant pour le déroulement de la guerre, que pour l'organisation de la Résistance et son contrôle par le Général De Gaulle ou pour la collaboration.

Cet ouvrage est remarquable par trois qualités principales : il est bien informé, il est courageux, il est lucide.

Il est bien informé car l'auteur a beaucoup lu : il connaît pratiquement tout ce qui s'est écrit sur la question, aussi bien les recherches des historiens que les nombreux témoignages des acteurs, des protagonistes. Il y ajoute ce qui permet de pénétrer dans les profondeurs de l'histoire, dans les consciences des hommes qui l'ont faite ou qui l'ont subie, ce qui donne à son œuvre cette dimension si particulière : les documents d'archives ; pas seulement les archives publiques ou celles de quelques hommes célèbres mais aussi et surtout les archives familiales : ces documents, souvent poignants, permettent de bien prendre la mesure de ce que fut la vie quotidienne des français. C'est ainsi que la reconstitution des départs au STO, la vie des déportés du travail en Allemagne, celle des maquisards, sont bâties sur des lettres, des témoignages de première main (le plus souvent inédits) qui donnent au récit intensité et vérité ; la messe de minuit dans un camp de travailleurs français racontée grâce aux lettres envoyées à sa famille par le prêtre officiant, voilà un exemple de la manière terriblement efficace dont procède Henri Amouroux qui ainsi restitue à l'évènement sa véritable dimension. Il intègre les milliers de drames individuels au drame national de l'occupation. Les itinéraires personnels, ceux qui mènent à Londres, au maquis, dans les usines allemandes ou à la Milice, sont retracés grâce aux souvenirs, aux lettres, aux milliers de documents souvent très modestes qu'il a pu compulsé.

C'est un livre courageux car il s'attaque à un sujet particulièrement délicat : la guerre civile, ce combat cruel qui a opposé des français à des français, ce que Stanley Hoffmann appelle la "guerre franco-française", les assassinats, l'ignominie des lettres anonymes : "à côté des âmes fortes étaient nombreuses les âmes faibles" (p.432).

Il aborde aussi les combats intérieurs à la Résistance, le conflit Henri Frenay - Jean Moulin qui traduit l'affrontement de deux conceptions de la lutte, le drame de Caluire de juin 1943, les difficultés des maquis et le sentiment d'abandon qu'ont beaucoup d'entre eux, les sordides tractations de Londres et d'Alger, l'héroïsme des uns et les calculs des autres. L'auteur n'évade aucun problème, aucune difficulté, ne fuit pas devant ses responsabilités d'historien. Mais s'il rappelle les faiblesses, il remet en mémoire l'héroïsme de ces français qui ont su dire NON, non à la honte, non à l'abaissement et à l'asservissement et dont beaucoup ont payé de leur vie : l'héroïsme de Jean Moulin et de Pierre Brossolette, le sacrifice des maquisards des Glières et du Vercors, la force tranquille de ceux qui, le 11 novembre 1943 rendent hommage aux vainqueurs de 1914-1918 devant le monument aux morts d'Oyonnax. Que d'exemples à retenir et à méditer !

C'est un livre lucide qui aborde les faits et les hommes

dans toute leur complexité avec une honnêteté scrupuleuse. Il essaie de comprendre sans se laisser emporter par la passion. En témoigne le remarquable portrait de Joseph Darnand (p.306 et suivantes), ce héros de la première guerre mondiale, l'un des trois hommes que Raymond Poincaré avait désigné avec Foch et Clémenteau comme l'artisan de la victoire, héros encore de la campagne de 1940, qui terminera devant le peloton d'exécution après avoir dirigé la Milice et couvert ses exactions, après avoir prêté serment de fidélité au Führer. Son cheminement n'est pas simple : "antiallemand (...) mais également antiparlementaire, antijuif et anti-communiste. Antigauilliste aussi puisque De Gaulle s'oppose à Pétain, le chef des armées françaises de la victoire, le général qui a décoré le sous-officier Darnand, l'homme providentiel auquel toute la France de 40 s'accroche. De tous ces "antis" quels sont ceux qui l'emporteront ? Voilà la véritable question" (p.313).

Il est vrai que rien n'est simple en ces années terribles. Qu'est-ce qui fait tomber un homme dans un camp ou dans un autre ? L'on sait que la résistance et la collaboration ont "recruté" indépendamment des origines sociales et des convictions politiques. La ligne de démarcation a traversé toutes les couches de la société, tous les partis, tous les syndicats. "Héroïsme des uns, abandon ou lâcheté des autres, qui dira ce que ne disent pas les rapports allemands, ce que disent mal les récits publiés après la Libération et où la vérité se trouve parfois embellie" remarque très justement Henri Amouroux (p.427).

A aucun moment la lucidité et l'objectivité ne le conduisent à faire un exposé impersonnel ; il est lucide parce qu'il aime la justice et la vérité ; historien scrupuleux, mais aussi sensible : il s'indigne de l'injustice et du mensonge, de la torture et de la lâcheté. Ainsi ne néglige-t-il aucun aspect d'un évènement qu'il soit héroïque ou sombre, ni aucune facette d'un personnage.

La fréquentation des évènements de l'occupation, des hommes et des femmes qui l'ont vécue, avec tout le cortège de misères, d'horreurs, de grandeur, de lâchetés, de courage, lui permet de tirer bien des enseignements pour juger les faits d'aujourd'hui : ne peut-on faire une relation entre Marcel Déat qui ne voulait pas mourir pour Dantzig et ceux qui en 1984 préfèrent être rouges que morts sans penser devoir se battre pour être libres et vivants ? L'on ne peut séparer l'historien de *L'impitoyable guerre civile* du journaliste : le second prolonge le premier dans l'actualité. L'entendant en février dernier à Lyon lors d'un meeting sur la liberté de la presse, je retrouvais les mêmes accents d'indignation et de colère devant un projet dont il sait combien il est dangereux car il braque sur le présent les lumières du passé. Avec la même lucidité et avec la même force il juge ceux qui ont fait l'histoire et ceux qui font l'actualité.

Jean-Dominique DURAND

*Henri Amouroux, L'impitoyable guerre civile, décembre 1942 - décembre 1943, Robert Laffont, 551 p.*

## ● "J'avance comme un âne..." de Roger Etchegaray

Ses confrères dans l'épiscopat le disent volontiers poète. Non pas faiseur de rimes, mais ciseleur d'airain. Il parle le dur langage du prophète. L'image sert la parole. Elle interpelle avec force et pudeur. Il avance lentement pour gravir les difficultés sans s'égarer comme l'âne au pied sûr. Il porte le Christ pour fardeau et ouvre le chemin. Roger Etchegaray, le passeur d'âmes, secret et fiable, conduit chaque semaine fermement son troupeau étourdi vers le col escarpé où Dieu l'appelle : "J'aime ce que me disait un paysan basque (un peu contrebandier sur les bords), là où il n'y a pas de chemin, on fait le chemin en marchant".

Etre basque et montagnard ne prédispose guère à l'éloquence mais au silence et à l'action. Depuis douze ans Roger Etchegaray se fait violence : "c'est vrai, je n'aime pas écrire, je ne suis pas épistolier... si j'écris... c'est seulement par devoir pastoral, parce que j'y ai vu, dès mon arrivée à Marseille un chemin vicinal pour rejoindre mes diocésains". La rédaction de son billet hebdomadaire pour *l'Eglise à Marseille* lui coûte. Il "équarrit" péniblement son texte d'une page. Mais comme tout bon ouvrier il a pris goût à l'ouvrage. Il a pris aussi le tour de main. Comme le rustique Madiran qui rape le palais, est sorti de sa province pour conquérir la France, son style charnu et corsé, a débordé le terroir diocésain pour gagner le pays.

Déjà en 1976, l'archevêque de Marseille avait réuni certains de ses billets écrits depuis 1972 sous le titre *Dieu à Marseille* paru aux Editions du Cerf. A Marseille on s'était arraché le recueil. Je me souviens de la signature : cinq heures d'affilée au Centurion, la queue jusque dans le Bd Paul Peytral. Mais l'écho avait été national, l'édition rapidement épuisée. Sous le titre *Avancer vers Dieu* la collection du Laurier avait publié en 1982 une douzaine de billets rédigés en 1980 et 1981. Aujourd'hui, avant de quitter Marseille et la France pour Rome, le cardinal nous laisse comme un testament l'essentiel de ses lettres hebdomadaires des sept dernières années de son épiscopat marseillais, *J'avance comme un âne...*

A les relire rassemblées et regroupées par thème, on mesure mieux qu'à les déchiffrer au fil des semaines, la profondeur et la droiture du sillon tracé, la richesse du grain mis en terre. Comme Jean-Paul I, lorsqu'il était patriarche de Venise, s'adressait chaque semaine à un grand personnage de l'histoire ou de la vie, Roger Etchegaray a aussi choisi ses *Illustrissimi*. Il écrit à Adam, à Elie, à Judas... à l'O.M., aux Marseillais de tous bords, à lui-même Roger ! Cette dernière missive, c'est la plus

courte, la plus belle peut être de ses lettres ouvertes que nous pourrions nous adresser à nous-mêmes dans les temps de carême : "Ne prends pas plaisir aux compliments, surtout quand ils sont faux. Réjouis-toi des reproches surtout quand ils sont vrais. Laisse-toi vivre au crochet de Dieu... Deviens un nomade qui a soif avec ceux qui ont soif. N'attends si signes, ni évidences... C'est le Seigneur qui marche devant toi".

Il a rassemblé ses prières, celle de l'évêque, comme celle du clown. Il a réuni ses partages d'Évangile, le cœur du recueil, les pages les plus riches du livre, gorgées de sève, "Mercredi des Cendres", "Les trois baisers de la Passion", "La nouveauté de Pâques", "l'Eglise de la Pentecôte", "D'où il viendra juger les vivants et les morts". Sous la rubrique "Rencontre d'hommes", il a rangé les billets qui touchaient aux grands problèmes de notre temps, le chômage, l'antisémitisme, la maladie, la souffrance, la torture. Il a estimé le prix de l'homme : "plus l'homme se fait évaluer au poids de l'argent et moins il est apprécié à l'aune de l'amour... Le prix de l'homme c'est d'être sans prix... Dieu, le prix de l'homme".

Au rythme de l'Eglise, il a cheminé en évoquant ses difficultés d'être et ses formes nouvelles "Pour une Eglise diaconale", "Des sectes et des hommes", "Le baptême des enfants", "Le mariage sacrement de la vie quotidienne", "Des prêtres", "Des moines ivres de Dieu", pour terminer sur cette belle page écrite lors du cardinalat "Evêque à Marseille et prêtre à Rome" et qui redevient d'une brûlante actualité. Mais le cardinal n'a pas résisté au plaisir de nous donner en appendice une conférence riche et forte sur "Sommes-nous l'Eglise des martyrs ?" où il dresse un parallèle entre le Christ, premier martyr, les martyrs antiques et les martyrs actuels dans l'Eglise du silence ou les autres terres du mépris de l'homme. Aujourd'hui le martyr est redevenu l'horizon des chrétiens !

Pages simples, fortes, savoureuses, comme les fruits d'un jardin bien soigné : "Jardinier. C'est mon ministère d'évêque qui fit de moi un jardinier, sur place, à Marseille. Jardinier sous le soleil et sous la pluie... jardinier des recommencements et des boutures... jardinier heureux car mon jardin est la terre des hommes"... mais "celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien, Dieu seul compte, lui qui fait croître (I. Cor, 3,7)". Dieu seul compte.

Jean CHELINI

Editions Fayard - 1984

## ● Bonheurs, bonheur de Jean Onimus

Pour titre de cet ouvrage le même mot redoublé (1). Une lettre ajoutée au premier le transforme de pluriel en singulier. Elle en modifie le sens. Disons le contenu. Les bonheurs se succèdent dans le temps supposent pour

ceux qui cherchent à s'en saisir, des efforts parfois aussi vains que leur apparence. Deviennent-ils alors de simples plaisirs ? "Ne cesse-t-on pas d'opposer le plaisir et le bonheur depuis deux mille cinq cents ans ?" Le bonheur,

le vrai serait-il "contemplation"? Faut-il alors parler comme Platon de "la folie du corps"? Il appartient à l'auteur de philosopher. A distinguer les bonheurs, du bonheur, Jean Onimus en invitant les lecteurs à ne pas s'arrêter au sens couramment retenu des mots mais en l'approfondissant, en affirmant progressivement leur apparence, nous convie tout naturellement à philosopher, c'est-à-dire à penser et à réfléchir. Cependant à certains égards son livre est un piège. Il se lit trop facilement. Il faut le relire. Trop de choses sous trop peu de mots. Il ne s'agit pas seulement d'un simple exercice de style vivant et alerte, mais d'un texte parfaitement composé.

En tout cas, aujourd'hui où nous sommes plongés dans l'incertitude, l'instabilité et la peur, ballotés au milieu des folies du monde et des illusions des hommes, nous voici conviés à abandonner le chemin des hésitations, de la relativité pour celui de la résolution, de la certitude. Du doute pour celui de la Foi. Il ne s'agit pas pour Jean Onimus, ainsi l'ai-je compris, d'imposer une règle, un système à ses lecteurs. Il leur propose, au sujet du bonheur et du plaisir, des thèmes de méditation. A eux d'y exercer leur intelligence et leur sensibilité. Les premières pages de l'ouvrage rendent compte d'une conversation qu'il eut avec son "ami le philosophe". Oser parler aujourd'hui du bonheur, inviter ses lecteurs à méditer sur son contenu le plus courant, n'est-ce pas aller à l'encontre des thèses des "existentialistes" qui ont justifié leur philosophie à partir du concept du souci ou de l'angoisse? Après Kirkegaard, Heidegger ou Camus, conscients de la condition tragique qui nous est faite "et sans laquelle il n'y a pas de dignité d'homme", les réalistes d'aujourd'hui s'opposent aux sages de l'Antiquité dont les noms pourtant ne sont pas synonymes d'aveuglement ou d'illusion. "Platon, Aristote, Zénon, Epicure... Cicéron..." que cherchaient-ils, ou plutôt "la sagesse de tous les temps que cherche-t-elle? Et de quoi parle le sermon sur la Montagne?". Le bonheur? "Ça ne peut-être qu'un mélange d'aveuglement, de compromis, de mensonge: une grosse lâcheté. Le bonheur est toujours frelaté". Ainsi parle le philosophe "dont le regard est sec et plein de ressentiment".

Ce langage et de telles affirmations, Jean Onimus non

## ● La criminologie de Georges Picca

Si le crime est un fait humain et social ancien, il n'en est pas moins très actuel. Les gouvernements comme les populations, sont préoccupés par l'augmentation de la criminalité, le sentiment d'insécurité générale qui en résulte, ainsi que la perte de confiance de l'opinion à l'égard de la police et de la justice.

Cette conjoncture confère un intérêt tout particulier au petit livre que viennent d'éditer les Presses Universi-

seulement les conteste, en raison même de leur caractère négatif, mais, faisant œuvre constructive, il propose d'autres perspectives, laisse entrevoir d'autres horizons. C'est donc pour prouver que le bonheur existe que Jean Onimus s'engage, bien au-delà des réflexions superficielles, bien au-delà du scepticisme désespéré, du pessimisme démobilisateur, dans une recherche méticuleusement analysée. Il l'a finalement découvert le bonheur, non sans être parvenu à dépouiller son usage de toute une gangue de formules plus ou moins provocantes destinées à le ridiculiser afin de nier plus sûrement son existence.

Ainsi sommes-nous invités à le justifier en lisant les quelques deux cents pages au long desquelles Jean Onimus va, d'explications en précisions, d'erreurs rappelées puis redressées à la lumière d'un esprit critique et d'une conscience droite et assez lucide "pour être vrai", conclure sans recourir à aucune définition du bonheur. Il est multiple et subjectif. Les bonheurs, les plaisirs, Jean Onimus n'hésite pas à les réhabiliter à condition de s'entendre sur les termes et leur contenu: "Plus le désir de vivre pleinement est intense, plus il est exigeant et impose de lourds sacrifices. Les plaisirs immédiats sont de mauvaise qualité... Le désir quand il est profond implique un consentement aux privations".

Que d'"obstacles intérieurs" pour trouver le bonheur! A preuve cet album présenté par Jean Onimus, dans lequel nous trouvons les réponses à ses questions posées à quelque seize personnes - d'une petite fille à un cistercien en passant par un professeur de lettres, un couple sans histoire, un handicapé, un chômeur...

Je conclus cette trop brève analyse d'un ouvrage stimulant en rapportant les réflexions d'un "ancien du Goulag": "Ce sont peut-être ceux qui ont le plus souffert qui se sentent les plus libres. L'homme est une étrange créature. Il se dégrade dans la facilité. Mais dans l'épreuve, s'il réussit à ne pas se laisser dégrader, il atteint une zone d'invulnérabilité souveraine. Je ne suis pas heureux comme autrefois. Je ne le serai jamais plus. C'est autre chose. C'est mieux". Tout n'est-il pas dit sur le bonheur?

Jean TEITGEN

(1) Insep - Editions. Collection "Voir autrement"

taires de France, dans la Collection Que Sais-je? sur La Criminologie. Ainsi que le souligne, en effet, son auteur Georges Picca, "le moment est venu de jeter un regard neuf sur le défi que lance le crime à la société".

Dans une étude sur les problèmes de violence et de sécurité publiée par "France-Forum" en juillet 1981 (n° 190), Georges Picca avait présenté déjà un certain nombre d'observations pertinentes sur le contexte social

nouveau dans lequel se situe la criminalité aujourd'hui, sur les politiques de prévention et de répression, sur les relations des magistrats et des policiers, sur la compatibilité des exigences de sécurité et des exigences démocratiques.

La criminologie est peu connue, voire ignorée. Elle n'a pas la prétention de se substituer aux diverses législations pénales, ni de proposer un modèle idéal de politique anti-criminelle. Elle offre, en revanche, une grille de lecture indispensable pour la compréhension du phénomène criminel dans la société. Mettre à la disposition de tous, en cent vingt pages, les éléments essentiels de cette grille de lecture, tel a été l'objectif de l'auteur. Tour à tour sont ainsi analysés les origines et les développements actuels de la criminologie, les rapports inévitables existants entre la société et la délinquance, les mécanismes de la justice pénale, les données actuelles du sentiment d'insécurité, pour esquisser enfin les grandes lignes d'une stratégie nouvelle de lutte contre le crime.

Un tel ouvrage, aussi clair que documenté et écrit dans un style alerte, ne saurait remplacer de savants traités de droit pénal, mais telle n'était vraisemblablement pas la prétention de Georges Picca, universitaire mais praticien. Car, au-delà de l'université ou même des palais de justice, la criminalité, sa prévention et son contrôle sont l'affaire de tous les citoyens. Ceux-ci sont légitimement inquiets devant l'impuissance relative dans laquelle se trouvent, trop souvent, justice et police vis à vis des criminels. On peut redouter que la menace que fait peser la criminalité sur la société d'aujourd'hui ne s'aggrave demain si une réflexion et des procédures résolument nouvelles n'interviennent pas dans le domaine de la répression comme dans celui de la prévention. L'ouvrage de Georges Picca devrait aider tous ceux qui ont une responsabilité, dans le domaine politique, judiciaire ou administratif, à favoriser cette réflexion.

Henri BOURBON

*P.U.F. Collection Que sais-je ?*

## ● Le système politique d'Israël de Claude Klein

Claude Klein, professeur à l'Université de Jérusalem, publie un manuel très commode et très utile sur le système politique d'Israël, alors que la bibliographie de qualité disponible en français est rare. Il propose un tableau de la vie politique et des institutions israéliennes dont il faut saluer la clarté et la sobriété alors que le sujet est difficile à traiter. Il contribue ainsi à une meilleure connaissance d'un pays qui est toujours à la une de l'actualité internationale, mais dont il n'est pas facile de parler tant il porte en lui une forte charge de sentimentalité et d'espérance. Israël apparaît à la fois comme une énigme (cet Etat ne ressemble à aucun autre) et un défi : défi du retour après 2.000 ans d'un peuple dispersé et victime d'effroyables persécutions, défi de la guerre permanente depuis 36 ans, défi des contradictions internes avec la coexistence de secteurs d'activité qui se trouvent à l'avant-garde du monde moderne et d'autres qui maintiennent des traditions médiévales, avec des expériences collectivistes au sein d'une économie libérale, dans une situation géopolitique très tendue. Ce sont ces contradictions et cette profonde originalité que Claude Klein réussit à démontrer et à faire saisir à ses lecteurs.

Trois aspects de la vie israélienne paraissent particulièrement importants pour bien comprendre ce pays : le système démocratique, le rôle de l'armée, le fait religieux.

Il est essentiel de souligner que cet Etat, malgré la guerre, est une démocratie. C'est une démocratie parlementaire à l'occidentale, la seule du Moyen Orient. Il n'y a cependant pas de constitution, mais un ensemble de "Lois fondamentales" qui rappellent les lois constitutionnelles de la III<sup>e</sup> République. Il y en a actuellement 7 qui traitent de la Knesset, du Président de l'Etat, du gouvernement, du budget, de l'armée. La dernière en date, votée en 1980, fait de Jérusalem la capitale d'Israël.

Toute la vie politique israélienne est liée au mode de scrutin pour l'élection de l'Assemblée législative, la Knesset, devant laquelle le gouvernement est responsable : il s'agit d'un scrutin proportionnel avec une seule circonscription nationale ; 120 députés sont à élire, mais des listes incomplètes (même avec un seul candidat !) peuvent être présentées. Certes, n'auront d'élus que celles qui auront obtenu au moins 1 % des suffrages exprimés, mais le système a pour effet de favoriser la multiplication des listes, dont beaucoup ne comportent que quelques noms (31 listes briguaient les suffrages des électeurs en 1981), de conduire à une atomisation de la vie politique : le nombre des partis est élevé, mais surtout très instable : le mode de scrutin favorise les scissions, les aventures personnelles, les revirements, et par conséquent la difficulté de dégager des majorités cohérentes, bien que les partis n'aient le plus souvent que des différences idéologiques très infimes. Tout gouvernement est par définition de coalition, si bien que curieusement l'on aboutit à une sorte de "quasi bipartisme" (p.153) avec deux grands blocs, un bloc travailliste et un bloc libéral. Il faut cependant user de ce terme avec prudence, car comme le souligne Claude Klein, ces blocs sont composés de plusieurs partis autonomes, lesquels sont eux-mêmes victimes régulièrement de scissions. Ainsi les majorités finissent-elles par être dominées par les petits partis qui avec deux ou trois élus, donc assez forts pour bloquer un gouvernement lorsque la majorité est étroite, exercent une influence hors de proportion avec leur importance réelle ; c'est le cas actuellement où le petit parti religieux Agoudat Israël bénéficie de sa position charnière. Là se trouve le nœud du problème israélien d'aujourd'hui : le système des partis (le Premier Ministre doit être obligatoirement député et ce sont les partis qui désignent leurs représentants au gouvernement) avec la surenchère

démagogique que l'on peut supposer, crée de graves difficultés. Le changement du mode de scrutin est d'ailleurs l'un des thèmes majeurs du débat politique; de nombreux partis le souhaitent officiellement.

A cela s'ajoutent les blocages dus à 30 années de pouvoir travailliste (de 1948 à 1977) : une intervention de l'Etat dans l'économie souvent très pesante, la puissance très excessive de la Histadrout ou Confédération Générale des Travailleurs d'Israël qui est à la fois syndicat, donneur d'emploi avec les abus que cela implique : la création de sociétés non rentables, mais créant des emplois c'est-à-dire une clientèle dépendant du syndicat et donc du parti auquel il est très lié : c'est "un véritable Etat dans l'Etat" (p.119).

Malgré ces difficultés de fonctionnement, Israël est une démocratie authentique, mais en guerre permanente depuis sa création. L'armée a donc acquis par la force des choses une place sans égale dans les pays démocratiques. Israël, c'est la Nation en armes : l'armée de métier n'existe pas. Elle est soumise au pouvoir civil : le chef d'Etat-Major est subordonné au gouvernement (au Ministre de la Défense). Cependant l'armée exerce une influence notable dans le pays, ne serait-ce que par l'autorité morale de ses chefs, par la gloire dont sont auréolés nombre d'anciens officiers qui après avoir quitté l'armée se lancent parfois dans une carrière politique. Il est à noter que les officiers n'acquièrent cette influence qu'après avoir quitté leurs corps : l'armée, en tant que telle, n'a pas de rôle politique. En cela elle est intégrée aux institutions démocratiques. Elle subit le contrôle parlementaire.

Il est impossible de définir Israël sans une référence à la religion. Le caractère juif de l'Etat est affirmé dans la Déclaration d'indépendance de 1948; ce caractère est accentué par la loi du retour qui accorde à chaque juif le droit de venir s'installer en Israël; la nationalité est automatiquement accordée. Tous les problèmes religieux alimentent un débat important car l'Etat est imprégné de la culture juive; il n'y a pas vraiment de séparation entre le civil et le religieux : le chabbat, les règles alimentaires,

l'enseignement de la Bible, la place des rabbins, sont des thèmes du débat religieux, mais aussi du débat politique.

Depuis 1977, date de l'arrivée au pouvoir des libéraux alliés aux partis religieux et en particulier au très orthodoxe Agoudat Israël, ces derniers, du fait du système électoral et de l'influence des petits partis indispensables à la coalition, ont acquis une grande influence. Dans l'accord de coalition signé par les différents partis soutenant le gouvernement Begin, en août 1981, sur 82 articles, 70 concernent les questions religieuses. Deux faits montrent bien l'emprise du religieux : l'interdiction faite à la compagnie nationale d'aviation, El Al d'assurer des vols pendant le chabbat et ce malgré les très lourdes pertes financières que cela a entraîné pour une compagnie déjà peu florissante. Le deuxième fait significatif est l'absence de mariage civil : tous les problèmes du mariage et du divorce sont régis en fonction du statut personnel, donc par le droit de la religion à laquelle l'on appartient. Ce système est très contraignant pour les citoyens surtout s'ils ne se reconnaissent pas dans une religion; pour tout aucun grand parti ne demande l'instauration du mariage civil, ce qui montre l'attachement des israéliens à la culture juive.

Un Etat complexe et mal connu, tel apparaît Israël au terme de l'étude de Claude Klein. Cette démocratie connaît actuellement une crise particulièrement grave, dans un contexte de crise économique et de guerre (avec l'obligation de consacrer une part énorme du budget à l'armée). La crise n'est pas due au changement de majorité (l'alternance s'est faite en 1977) mais à un changement de génération : la crise politique actuelle prend un aspect inconnu partout ailleurs : c'est le problème du remplacement d'une classe politique issue de la diaspora (et souvent rescapée du génocide) par une classe née en Israël : c'est une culture politique qui en remplace une autre. Une crise sans précédent secoue la structure même du régime, sans qu'il soit possible de faire le moindre pronostic sur l'avenir.

Jean-Dominique DURAND

*Claude Klein, Le système politique d'Israël, Paris, P.U.F. 1983, 226 p.*

L'Académie française a couronné deux ouvrages de collaborateurs de "France-Forum" :

- **"Les nouveaux inquisiteurs"** par Étienne BORNE (P. U. F.).
- **"Tocqueville et les deux démocraties"** par Jean-Claude LAMBERTI (P. U. F.).

L'existence d'une revue dépend du nombre de ses abonnés

## **Abonnez-vous – Diffusez France-Forum**

Abonnements de soutien

*FRANCE FORUM demande instamment à tous ceux qui comprennent leur effort de lui apporter leur appui en souscrivant un abonnement de soutien dont le prix minimum est fixé à 100 F*

**France-Forum, 6, rue Paul-Louis Courier, 75007 Paris**

Numéros spécimens gratuits sur demande

## **“ France-Forum ” est en vente dans les librairies suivantes :**

LIBRAIRIE DES EDITIONS OUVRIERES

9, rue Henri IV - LYON 2<sup>e</sup>

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES

30, rue Saint-Guillaume - PARIS 7<sup>e</sup>

LA MAISON DE LA PRESSE

68, rue de la République - 69 LYON 2<sup>e</sup>

LIBRAIRIE MONTCHRESTIEN

158, rue Saint-Jacques - PARIS 5<sup>e</sup>

LIBRAIRIE JULLIARD

229, Bd Saint-Germain - PARIS 7<sup>e</sup>

LIBRAIRIE HACHETTE de la Faculté

de Nanterre - 92 NANTERRE

LIBRAIRIE OMBRES BLANCHES

48, rue Gambetta - 31000 TOULOUSE

LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITE

12 A, rue Nazareth - 13100 AIX EN PROVENCE

---

*Nous demandons à nos abonnés qui changent de domicile de bien vouloir nous indiquer leur nouvelle adresse sans omettre de mentionner leur ancienne adresse. Merci.*

---

# La gloire et la honte

par Étienne BORNE

**S**ur nos écrans domestiques, l'Amérique en deux émissions. Mémorial du débarquement allié en Normandie, dans lequel les garçons américains ont payé le plus lourd tribut de sang et de mort. D'où pour les disparus comme pour les survivants, les témoignages publics de gratitude et toutes les fanfares de la gloire. Une guerre chasse vite l'autre ; et sur ces mêmes écrans avaient paru, présentés sans excès de délicatesse, trois jours avant les cérémonies commémorant le 6 juin 1944, quelques vétérans, échantillons de toute la troupe, et revenus du Viet-Nam la cervelle à l'envers ; on les voyait, fuyant leurs souvenirs, c'est à dire leurs remords, dans la profondeur des bois : les forêts de la honte. Une autre Amérique ? Non, la même. Mais le choc entre ceci et cela n'est pas sans nous donner, à nous aussi, un inquiétant mal à la tête.

Les boys sont toujours les boys. Qu'ils arrivassent des plaines du Manitoba ou des métropoles à gratte-ciel, les patries de la vieille Europe, ou les pays de l'ancienne Indochine ne pouvaient leur parler le langage direct de la tendresse et du désir. Mais la bannière étoilée à laquelle ces jeunes soldats avaient juré fidélité était engagée, en Orient comme en Occident, dans une lutte historique contre un système que leurs aumôniers et leurs consciences leur disaient ennemis des idéaux démocratiques et américains.

Comment se fait-il alors que dans le premier cas, nul ne chicane aux morts et aux vivants leur droit d'entrer dans le panthéon des héros, alors que les guerriers de l'autre expédition nous sont représentés, avec un dégoût appuyé, comme une soldatesque à l'honneur définitivement perdu ? On répondra que les GI's de la première aventure ont exactement rempli leur contrat, en portant le coup de grâce au système adverse, alors que dans l'épisode vietnamien les GI's ont dû quitter la partie, avant même que sonne l'heure de la défaite, laissant le champ libre à l'adversaire. Faudrait-il alors tristement comprendre que le dieu des batailles n'emparadise que les vainqueurs, tout en s'appliquant à rendre infernale ce qui reste aux vaincus de vie dévastée ?

Pour contredire une aussi inique justice, il n'est d'autre issue que de se faire moraliste, à la manière d'une bonne part de notre vertueuse intelligentsia, qui sympathisant avec l'Amérique lorsqu'elle était contre le nazisme, du côté du bien, ne l'a plus considérée qu'avec horreur dès lors qu'au Viet-Nam, en proie à l'esprit du mal, elle s'opposait par les armes à un peuple en lutte pour son indépendance.

Tout paraît donc remis en ordre : pour nos libérateurs de 44-45, la gloire que ne sauraient ternir quelques carnages inutiles et sur lesquels il faut vite passer, comme ceux de Hambourg, de Dresde ou de Nagasaki, aux ennemis de la liberté vietnamienne, la honte qu'on rendra plus infamante en n'omettant pas le compte des bombes que le déshonneur de la cause rend cette fois véritablement massacruses. Métamorphose de l'or pur en plomb vil, et qu'il est facile de magistrale-

ment condamner dès lors qu'on a établi du côté de Sirius son trône de justicier.

Mais aperçue de si haut et de si loin, l'histoire réelle s'en trouve outrageusement simplifiée. Nul ne soutient plus aujourd'hui la thèse d'un peuple vietnamien unanimement révolté contre des oppresseurs, d'abord français puis américains. Un processus de décolonisation a tourné en guerre civile entre le Nord et le Sud, les communistes et les anticommunistes. Peuple non pas unanime mais déchiré, et les puissances extérieures, Chine puis U R S S ou État-Unis, rendaient plus cruel encore l'antagonisme interne en prenant parti pour les uns contre les autres.

Le Nord et les communistes ont gagné la bataille de la propagande en se présentant comme les champions exclusifs de l'indépendance nationale. Il a fallu attendre l'issue du drame pour bien comprendre que le dénouement ne consacrait pas le triomphe d'un peuple libéré et pacifié mais que la victoire d'un nord annexionniste et d'un système totalitaire, soumettant toute une société à ses normes idéologiques, était le commencement d'une tragédie.

La guerre en Europe et la guerre en Asie du Sud-Est ne sont comparables que sur un point : l'enjeu, là-bas comme ici, n'était autre qu'une certaine conception de la liberté. Quelques légitimes griefs que nous autres Français, nous autres Européens, pouvons nourrir, depuis quatre décennies, à l'égard de la politique américaine, le parallèle entre les deux guerres propose, impose la plus aveuglante des évidences.

En 44-45, partout où étaient passés les armées américaines, les camps lâchaient leurs proies et était aboli l'univers concentrationnaire, et au-delà de la ligne où elles s'arrêtaient trop vite et trop tôt, s'étendaient les espaces promis à un autre mode de servitude. Au Viet-Nam, il a fallu le départ et la défaite des Américains pour que presque sur leurs talons arrive la terreur totalitaire et que s'installent les camps de concentration.

Ce pilori, dressé pour les vétérans du Viet-Nam, n'est pas seulement le fait d'un anti-américanisme vulgaire, il est aussi la manifestation d'un pacifisme qui s'acharne à dénoncer le mythe du héros, à prouver qu'on ne revient de guerre que l'âme tordue et la raison en miettes, et qu'il n'y a désormais aucune honte à ne pas sacrifier son bonheur ou sa vie pour la fausse gloire d'une légende héroïque. Maxime engageante, désengageante, et qui n'est pas incapable de faire des disciples chez les peuples les plus confortablement civilisés.

A partir de quoi, on peut rêver entre le rose et le noir : qu'un jour les Soviétiques, qui, eux, n'abdiquent point la gloire de leurs drapeaux, s'avisent que la molle gauche française est bien lente à nous libérer du capitalisme et que décidés à faire le travail eux-mêmes, ils poussent leurs blindés jusqu'aux rives de la Manche, il pourrait ne plus se trouver, tant la gloire et la honte sont maintenant indiscernables, d'apprentis-héros pour escalader les falaises normandes et donner un coup de main à une éventuelle résistance.